Les éditions

LA FILLE D'À CÔTÉ

présentent

Faustine

Une saga biographique

Tome 6

La renaissance de Faustine

Christina Schwab

Du même auteur :

— *Quelqu'un m'attendait quelque part*

— *Vous en reprendrez bien un peu ? (épuisé)*

— *Comme si le soleil brillait partout*

— *La maison près du torrent (Éditions Héna)*

— *Faustine ou la joie de vivre*

— *Faustine à l'aventure*

— *Faustine prend son envol*

— *Faustine et le nouveau monde*

— *Faustine et Julien*

— *La renaissance de Faustine*

... et ça s'arrêtera là.

Remerciements

Première au classement du New-York Times *depuis 2016, Faustine s'impose parmi les meilleures non-ventes de ces dix dernières années. Elle surprend et fascine son lecteur par sa spontanéité et sa fraîcheur. Impossible de se lasser de cette saga biographique, malgré l'ampleur des dégâts. Pire, on en redemande. Six tomes, presque autant que « Les Rois maudits » du regretté Maurice Druon, nous font traverser l'enfance, puis la jeunesse et enfin la maturité de cette femme intrépide dont on ne verra poindre les premiers cheveux blancs, qu'à un âge avancé.*

Ce chef-d'œuvre de l'art contemporain, refusé par tous les éditeurs auxquels il n'a pas été présenté, et par tous les cinéastes qui ne l'ont pas lu, a eu l'immense privilège d'être relu et corrigé par : Marie-Christine Desreumaux, Amélie Gahete, Pierre Guy-Laurier et Marie-Jeanne Salin, que l'auteur remercie ici du fond du cœur pour l'avoir suivie dans cette aventure exaltante de la mise au

monde de ses écrits. Gage d’une vie bien remplie, ce parcours passionnant, néanmoins traversé de doutes existentiels, fut à coup sûr enrichissant et initiatique.

La Sagne, Suisse, juin 2022

Versailles

Faustine ouvre un œil, puis l’autre, les referme aussitôt. Ce n’est pas cette lumière agressive qu’elle espérait dans l’au-delà. Trop tard, quelqu’un guettait. Une voix sans visage s’exclame :

— Bonjour ! Vous revoilà parmi nous ; il était temps. Vous nous avez fait peur, vous savez !

Faustine sent, à regret, son rêve s’éloigner. Dommage, elle se baladait sur un yacht, une coupe de champagne à la main. Si c’est ça le paradis, j’en suis, a-t-elle juste eu le temps de penser avant d’être interrompue.

— Bonj… essaie-t-elle de répondre.

Mais sa voix ne suit pas. Transformée en coassement inaudible. Tournant la tête, droite, gauche, la jeune femme reconnaît un environnement hospitalier.

— Vous voilà toute belle, reprend la voix. Vos cheveux sont propres. Reposez-vous, le docteur passera dans quelques minutes. Je file prévenir votre mari que vous vous êtes réveillée. En voilà un qui sera content. Il est venu tous les jours.

— Mais…

Faustine reste seule sur son lit d'hôpital. Elle se découvre des tuyaux partout. Dont un qu'ils ont mal replacé. Ça lui fait un mal de chien au fond de la gorge. Il faut qu'elle s'en débarrasse. Les deux bras contraints, perfusion d'un côté, attaches de l'autre, elle est bien embêtée pour tirer sur ce fichu tube. Quoique, en penchant au maximum la tête, elle arrive à le sortir, millimètre après millimètre, se retenant de hurler. La gorge déshydratée, elle a l'impression que son œsophage part en lambeaux. Quelle torture ! Enfin, le tuyau ensanglanté gît à côté du lit. C'est le moment que choisit le médecin-chef pour faire son entrée.

— Alors, petite madame, on me dit que vous êtes réveillée ? Mais… qu'avez-vous fait ? Vous avez arraché votre sonde nasale ! Il faut la remettre tout de suite !

— Non, coasse Faustine… trop mal… rentrer chez moi.

— Mais voyons, soyez raisonnable, il est beaucoup trop tôt !

— J'appelle mon avocat, éructe Faustine. Après tout, ce qui vaut pour les médecins américains est certainement valable en France. Ça ne coûte rien d'essayer.

— Comment ? s'étouffe l'éminent professeur.

— Apportez-moi un téléphone !

Tiens, on dirait que sa gorge va mieux. Le son est meilleur.

— D'accord, d'accord. J'organise votre transfert. Sachez tout de même que vous venez de passer neuf jours dans le coma, que vous avez failli mourir, et que vous avez perdu neuf kilos. Un endroit de

préférence ?

— Chevreuse.

— Très bien. Je vous envoie le psy pour la visite d’usage et je demanderai à votre mari de signer une décharge. Au plaisir madame !

Juste avant de quitter la pièce, par un tour de passe-passe incroyable, le médecin renfile un tuyau (propre) dans le nez de la patiente. Il l’a fait si vite que Faustine n’a rien senti du tout, il est parti depuis longtemps qu’elle en est encore comme deux ronds de flan.

L’entretien avec le psychiatre se passe dans un brouillard diffus. Faustine en retient qu’elle doit se faire soigner sérieusement. Elle approuve.

À peine est-il parti que Maxime fait irruption.

— Bonjour, mon amour, comment te sens-tu ?

— Bonjour. Pas trop mal. J’ai demandé mon transfert.

— J’ai croisé le toubib. Il me l’a transmis, il était encore rouge de colère. Il a commandé une ambulance, tu partiras vers quatre heures. Ce soir, tu dormiras à Chevreuse.

— Comment je suis arrivée ici ?

Maxime explique longuement les événements de ces neuf derniers jours. Le pauvre a du mal à retenir ses larmes.

— Ton père m’a passé un de ces savons au téléphone ! Il a menacé de me poursuivre pour non-assistance à personne en danger. Mais je t’assure, je te jure que pendant les trois jours où tu étais dans le coaltar, aucun signe ne montrait ton état réel. Tu as même mangé de la soupe le premier soir et tu m’as

embrassé pour me dire au-revoir, le lendemain matin. J'ai trouvé les boîtes vides trop tard. Je m'en voudrai toute ma vie !

— Je sais que tu as fait tout ce que tu as pu. Ne t'en fais pas pour papa. Je vais me soigner. Cette fois, j'ai compris. Tu veux bien faire quelque chose pour moi, encore ?

— Tout ce que tu voudras.

— Il faudrait que tu ailles chercher des chocolat pour ces personnes qui m'ont si gentiment soignée.

— D'accord, j'y vais tout de suite. Je te retrouve à Chevreuse.

À l'heure dite, Faustine est installée dans l'ambulance. Ils sont bien mignons, ses accompagnants. Elle n'a pas trop de mal à se faire offrir une cigarette, malgré la bonbonne d'oxygène à proximité. Lorsqu'ils s'interrogent sur la route à prendre pour atteindre Chevreuse, elle la leur indique avec aplomb. Grâce à quoi, ils mettront trois heures, au lieu de quarante minutes et c'est Maxime qui leur ouvre la porte. Évidemment, à cette heure-là, les cuisines sont fermées. Faustine attendra le lendemain pour se sustenter. Après le petit-déjeuner, elle se lève… et se retrouve par terre. Elle ne sait plus marcher. Voilà une sensation nouvelle. Qui lui fait très peur. Elle se souvient d'histoires de suicides qui ont laissé les survivants à moitié cinglés ou paralysés. Ils ont bien regretté de ne pas être morts. Et si ça lui arrivait ? Maxime passe dans l'après-midi. Il lui explique que c'est normal qu'elle se sente faible, mais elle est encore jeune, d'ici quelques jours, elle aura repris des forces. En attendant, qu'elle profite d'être

bloquée au lit pour réfléchir à ce qu'elle veut faire du reste de sa vie. Avec l'aide de maman, Maxime a organisé son admission au château de Préville, à Orthez, dans les Pyrénées Atlantiques. Préville est une clinique spécialisée dans la prise en charge des patients alcoolo-dépendants. Faustine y passera un mois. Ensuite elle sera toute neuve. Et si c'était vrai ? Repartir de zéro ? Une nouvelle chance ? Cette toute petite fleur d'espoir fait jaillir les larmes de Faustine. Elle se promet de redevenir, pour Maxime, la gentille petite épouse qu'il mérite.

Deux jours plus tard, elle tente à nouveau la position debout. Cette fois, en s'accrochant à tout ce qui dépasse, elle parvient jusqu'à la salle d'eau, jette un coup d'œil dans le miroir.

— Quelle horreur !

Ce visage simiesque, couvert de poils, catastrophe ! Et dire que la moitié du monde l'a vue ainsi. Faustine est mortifiée. Elle passe les trois heures qui suivent à « faire les foins » avec sa minuscule pince à épiler. Ayant retrouvé visage humain, elle se meut, un pas après l'autre, jusqu'à la réception de la clinique. Elle a de la chance, un chauffeur de taxi de Saint-Rémy vient justement de ramener une cliente. Faustine l'alpague, lui confie de l'argent afin qu'il lui rapporte une cartouche de cigarettes. Elle ne peut pas exiger ce service de Maxime alors qu'elle vient de lui promettre qu'elle changera du tout au tout. Plus facile à dire qu'à faire, hélas, quand on est fumeur.

Pendant sa longue convalescence, Faustine ne boit pas une goutte d'alcool, bien sûr. Mais, si elle se remplume, elle ne retrouve pas pour autant sa joie de

vivre. Elle a très peur de ce qui l’attend, pas seulement dans cette clinique de désintoxication, mais ensuite, va-t-elle tenir le coup ? Et si tout recommençait ? Y aura-t-il un nouvel échec ? Que va-t-elle faire de sa vie ?

Pendant son séjour à Chevreuse, les rares fois où Maxime passe la voir, il lui assure que tout ira bien. Elle va se refaire une santé et ils reprendront leur vie où ils en étaient quand tout n’était pas encore pourri. Oui, mais après ? Travail, retraite, mort… deux, trois voyages en attendant, des vacances avec les musicos et c’est tout ? Maxime ne comprend pas, ne réagit pas, ne confirme pas, ne dément pas non plus. C’est peut-être clair pour lui dans sa tête, mais pas forcément pour Faustine. Rien n’est pire que l’incertitude, elle renoue avec son anxiété pernicieuse.

Trois semaines plus tard, la voilà à Orthez. Jolie petite ville du Sud-Ouest, située entre Pau et Bayonne. Un responsable de la clinique est venu la chercher à la gare. Il l’amène au château, un endroit magnifique, entouré d’un grand parc. Faustine, une fois enregistrée, est dirigée vers l’annexe. Première déception, elle aurait préféré être une hôte de marque du château. Manifestement, très peu de chambres y sont attribuées aux pensionnaires, la plupart sont affectées aux ateliers et aux groupes de parole, le reste au personnel soignant.

Aujourd’hui, la nouvelle patiente s’installe au premier étage de l’annexe. La porte ne ferme pas à clé. La chambrette se compose d’un lit, une commode, une armoire, un lavabo et un miroir. Simple et propre. Le lit est fait, mais ce sera à elle d’entretenir son

domaine désormais. Au rez-de-chaussée, dans la pièce commune, une vingtaine de patients s'occupent. Puzzle, tricot, bavardage, télévision, le choix ne manque pas. L'endroit ressemble plus à une colonie de vacances qu'à une clinique. Dans les jours qui suivent, Faustine rencontre les docteurs Bénichou et Lairèz. Elle reçoit une première lettre de Maxime qui a invité sa mère à Saint-Rémy pour s'occuper de lui. Angèle doit être ravie de l'avoir tout à elle, pense Faustine. Malgré tout, il se plaint des huit mois de quasi-veuvage qu'il subit depuis que Faustine va si mal. Il rêve tout haut à la vie qu'ils pourront reprendre, dès son retour. Il a quantité de projets, mais ne dit pas lesquels. Il viendra la voir à la fin du mois, c'est promis. Faustine traduit qu'il n'est pas pressé. Elle répond succinctement, puis court à son atelier d'écriture.

Un truc tout nouveau pour elle, ça. On leur a donné un sujet qu'il a fallu développer. Elle s'est piquée au jeu ; a pondu un texte, fort apprécié. Effet facile, semble-t-il, à voir le niveau des autres dont l'écriture n'est pas la spécialité. Elle a tout de même pu constater, au plaisir ressenti, à quel point elle est dans son élément, une plume à la main. Lors de ce cours, Faustine fait la connaissance de Maya. Les deux pensionnaires se trouvent des points communs et s'entendent rapidement comme larrons en foire. Ensemble, elles participent aux séances des alcooliques anonymes qui ont lieu en ville. Là, deux soirs par semaine, un vieux beau déblatère pendant une heure sur son triste passé. Faustine et Maya se moquent gentiment de son : « *Le soir j'étais un lion et le matin une merde* », qu'elles retrouvent à

l'identique, lors de chaque séance. Ceux du château ne sont pas nombreux à participer aux séances citadines. Les autres résidents sont souvent plus abîmés que Faustine ; on ne leur fait pas encore confiance. Pourtant il paraît que certains ont rechuté intra-muros, preuve, s'il en est, que c'est possible.

Le reste du temps, Faustine s'ennuie. Les groupes de partage sont rares, quand ils ne sont pas carrément annulés. Avec Maya, elles font de la provoc' à l'annexe pour rire un peu, mais ce n'est pas du goût des toubibs qui finissent par les mettre aux arrêts dans leur chambre. « Pour qui ils se prennent ceux-là ? » maugrée Maya qui pense que son médecin la harcèle parce qu'il a une idée dans la culotte.

Faustine se demande si elle aussi va devenir une cible. La nuit, elle réfléchit. Maxime saura-t-il répondre à ses attentes ?

Cette fois, c’est la bonne

Faustine est déçue. Il y a tant de tensions au sein du personnel que la thérapie s’en ressent fortement. Cela ne ressemble pas du tout au programme de la Métairie, cette clinique Suisse tant vantée par maman. Faustine a l’impression d’avoir affaire ici à des guignols. En trois semaines, hormis deux séances d’atelier d’écriture et cinq séances d’alcooliques anonymes à l’extérieur, elle n’a fait que tricoter et changer de coiffure. Elle est en train de perdre son temps et cela, elle n’aime pas du tout.

Dans quelques jours Maxime sera là. Faustine a obtenu l’autorisation de passer la journée avec lui. Elle fomente un complot pour sortir déjà la nuit précédente, malgré l’interdiction, avec dans l’idée de l’attendre à son hôtel. Comment ne pas être prise en faute ? Il suffit d’un peu d’organisation. Le jour J, elle balance son baise-en-ville dans le jardin par la fenêtre de sa chambre qui donne du bon côté. Celui qui permet de rejoindre la route cantonale, à l’abri des regards, en passant sous le couvert des arbres du parc. Grâce à la complicité de Maya, Faustine sort tout naturellement. Elle a enfilé sa robe de chambre par-dessus ses vêtements et simplement demandé

l'autorisation de sortir fumer. Sitôt tourné le coin du bâtiment, la fugueuse confie son peignoir à Maya, puis elle rejoint l'hôtel. Vers vingt-deux heures, Faustine s'installe dans la chambre réservée pour Maxime. Elle attend, une heure, deux, trois, finit par s'endormir. Son homme se pointe à six heures du matin. Sans attendre, il plonge sous les draps et la réveille avec une virulence décuplée par des mois d'abstinence. Laquelle virulence finit par provoquer des crampes douloureuses. Pauvre Faustine ! Elle s'attendait à plus de ménagements, plus de douceur, de tendresse quoi.

Un peu plus tard, laissant Maxime se taper la corvée d'aller chercher ses parents à la gare – ces derniers ayant eu le bon goût de s'annoncer en même temps que lui – Faustine s'installe dans la salle à manger de l'hôtel. Avant de partir, son cher mari lui a transmis un récapitulatif de ses dernières dépenses. Toutes déductions faites, il ne lui reste que huit cents francs pour finir le mois. La présentation de cette facture juste après leurs retrouvailles et leur séance amoureuse blesse profondément la jeune femme. Au point que lorsqu'elles se retrouvent seules, elle la soumet à maman, histoire de rajouter de l'eau à son moulin. Mais à part lever les yeux au ciel, que faire ?

Après un copieux petit-déjeuner, les parents s'installent dans leur chambre pendant que Faustine fait visiter la vieille ville à son chéri.

— Oh, regarde, c'est jour de marché !

— Ça tombe bien, j'ai besoin de nouvelles chaussures. Les miennes sont fichues, tu me les offres ? je n'ai pas de cash sur moi.

Et Faustine d'ouvrir son porte-monnaie…

En milieu de matinée, les deux couples décident

de faire un tour dans la région. Maxime prend le volant en direction de Sauveterre-de-Béarn. La région est magnifique, le soleil de la partie. Chaque fois qu'ils sortent de la voiture, les douleurs abdominales de Faustine reprennent. Elle se retient difficilement de hurler, marchant le plus doucement possible. Au restaurant, cela se calme un peu, mais sitôt après, c'est reparti comme en quarante. Faustine ne sait plus quoi faire. Maman, mise au courant, partage ses analgésiques, mais rien n'y fait. Faustine prend sur elle, se mord les lèvres au sang. Maxime roule indéfiniment dans la belle campagne française. Ils auront fait huit heures de bagnole ce jour-là. À la fin, Faustine n'en peut plus, elle demande à ce qu'on la conduise à l'hôpital.

— D'accord, accepte Maxime, je t'accompagne jusqu'à ta prise en charge, mais je n'attendrai pas les résultats avec toi. Il faut absolument que je file, j'ai de la route. Toute la semaine prochaine, j'anime un séminaire à La Gaude. Ce week-end, je le passe avec mes filles. Je te téléphonerai depuis Cagnes, tu me diras ce qu'ils ont trouvé.

Le service des urgences étant désert, on s'occupe immédiatement de la malade. Elle subit une échographie sans résultat probant. Mystère absolu. Au vu des douleurs ressenties, Faustine pensait pourtant avoir un gros problème. Sans attendre la fin de la séance, Maxime répète :

— Je dois te laisser, mon amour. Prends soin de toi. Je t'aime. À bientôt à Saint-Rémy.

À peine son époux a-t-il tourné les talons que l'atroce douleur s'évanouit. C'est un véritable miracle.

Faustine n’y comprend rien, les médecins non plus, ils la laissent partir. Elle est tellement soulagée qu’elle danse sur tout le trajet du retour. Rentrée au château, elle se couche et s’endort aussitôt, épuisée par ses émotions.

Le lendemain, papa prend le train pour Biarritz. Il rêvait de revoir la cité balnéaire qui a abrité ses premières amours. En début d’après-midi, Faustine rejoint maman dans l’arrière-salle du café où elles s’étaient donné rendez-vous. Après avoir raconté son incroyable guérison, Faustine entre dans le vif du sujet.

— Dis-moi, c’était comment la Métairie ?

— Fabuleux. On était chouchoutés, dorlotés, tu aurais vu ces…

— Mais sur le plan du suivi médical et psychologique ?

— Un programme très chargé. Chaque jour, des groupes de parole sur le modèle des alcooliques anonymes, puis de la sophrologie, de la relaxation, des activités multiples, des entretiens avec un psy. On n’avait pas une minute à soi. Pas le droit de sortir en ville non plus, du moins la première semaine. Pourquoi ? Ce n’est pas la même chose à Préville ?

— Non, pas du tout. Enfin, si, on a eu deux groupes de partage jusqu’à aujourd’hui et ça fait deux semaines que je suis là. Deux ateliers d’écriture et je suis allée à quatre séances des alcooliques anonymes. À part ça, il ne se passe rien. Rien du tout. Nada.

— Mais de quoi ?

— Je l’ignore. Tout ce que je sais, c’est que plus ça va, plus j’ai peur de sortir. Je ne me sens ni prête, ni solide et si je sors d’ici dans cet état, je suis sûre de

replonger immédiatement.

— Justement, si on en parlait ?

— ?

— Oui. Est-ce que tu penses réellement retourner à Paris ? Reprendre ta vie d'avant ?

— Bien sûr, pourquoi pas ?

— Tu n'as pas compris que si tu y retournes dans ce contexte, tout va recommencer ?

— Je ne vois pas pourquoi. Je suis guérie, j'ai arrêté de boire, Maxime a enfin compris que je ne devais plus jamais boire d'alcool de ma vie, il va m'aider maintenant, il me l'a promis.

— Tu crois ça, toi ?

— Oui. Après tout ce que je lui ai fait subir ces dernières années, il mérite de retrouver la femme qu'il a aimée. Je ne peux pas le quitter maintenant que tout va mieux, si ?

— C'est donc juste une question de loyauté ?

— On peut dire ça, oui.

— Et l'amour ?

— L'amour ?

— Tu l'aimes encore ?

— Je ne sais pas. Je pense, oui. Mais je suis sûre que nous pourrons tout reconstruire si je suis guérie. On va repartir de zéro. Ce sera notre seconde chance. C'est toi-même qui m'as dit que l'amour se travaille, que rien n'est jamais acquis.

— Mais, tu te rends compte que tu risques ta vie, là ?

— Comment ça ?

— Tu as failli mourir, Faustine ! Mourir ! Parce que cela fait des années que tu es malheureuse. Exploitée, abusée, trompée. Tu as déjà tout oublié ?

— Mais je l’ai cherché aussi, c’est ma faute, si je n’avais pas bu, si Julien n’était pas mort, tout cela ne serait jamais arrivé.

— C’est ce que tu penses ? Tu prends tout sur toi ?

— Oui, il n’est pas alcoolique, Maxime. Et même sans ça, je me dois de réparer mes erreurs envers lui. C’est une question d’honnêteté. On ne quitte pas un homme au moment où on va mieux. Ce n’est pas loyal.

— Tu es décidément indécrottable. Tu t’imagines qu’il va, lui, changer du jour au lendemain ? Cela fait des années que tu t’es perdue dans ce labyrinthe sans trouver la sortie. Tu buvais bien avant que Julien n’arrive dans ta vie et Maxime n’y est pas totalement étranger, même si tu prends ta part de responsabilité.

— Qu’est-ce que je dois faire alors ? Le trahir ?

— Tu dois *sauver ta peau* !

— Mais, elle est sauvée déjà !

— Si tu retournes vers lui, je ne te donne pas deux mois avant de rechuter. Tu vas te retrouver exactement dans le même piège. Toi, tu as essayé de changer, mais lui, il ne changera jamais. On ne change jamais l’autre, tu devrais le savoir maintenant. Il restera toujours le même et les divergences fondamentales dans votre couple, votre éducation, la différence d’âge vont refaire surface. En plus tu perds toutes tes chances d’avoir un autre enfant. Crois-moi, ma chérie, si tu y retournes, tu repars pour un tour et la prochaine fois, tu ne te rateras pas. Tu es jeune encore, tu as une occasion unique de recommencer ta vie, ne la laisse pas t’échapper.

— Tu crois ?

— J’en suis sûre.

— Mais je vais perdre tous mes amis, me

retrouver seule. À Paris, j’ai tissé des liens, construit quelque chose. Je suis l’épouse d’un musicien reconnu, j’ai un boulot que j’adore, je voyage…

— Et puis ? Femme de musicien, d’ingénieur, un bon boulot, une belle voiture, des voyages, la belle affaire ! Remarque, s’il n’y a que ça qui t’intéresse, tu vas bien finir par le retrouver. À supposer que tu le veuilles encore, parce que c’est un peu superficiel, tout ça, non ? Quant à y laisser ta vie !

— Et la nationalité française que je vais recevoir d’un jour à l’autre ? J’en fais quoi ? Je la prends et je me casse en Suisse ? Ils ne vont pas me l’enlever si je ne vis plus ici ?

— Quelle importance ? Tu ne la voulais que pour le principe !

— Mais j’ai peur d’être seule, tu comprends. Et si je ne retrouve plus jamais quelqu’un à aimer ? Je ne suis pas sûre d’être prête pour le célibat.

— Pauvre idiote ! Tu ne sais rien de la vie ! Ah, il a bien su te démolir ! Je le déteste de t’avoir fait ça.

— J’y suis aussi pour quelque chose !

— Arrête de faire son jeu. Écoute ta vieille mère (elle rit). Je ne peux pas te promettre un jardin de roses. Toutes les vies ont leurs épreuves et leur parcours. Peut-être que tu ne rencontreras plus personne, mais à mon avis, ce ne sera pas le cas. La seule chose dont je suis certaine, tu entends, fifille, absolument certaine, c’est que tu dois sortir de ce piège et que tu dois le faire *maintenant* !

— Dis-moi comment alors ?

— On va aller voir ton médecin le plus vite possible. On signe tous les papiers qu’il voudra. On te sort d’ici, tu remontes avec moi à Lausanne, je te loge,

tu trouves un boulot, tu refais ta vie.

— Mais je n'ai pas un rond. Même pas pour mon billet de train.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Tu viens vivre à la maison pour commencer. D'ici quelques semaines tu seras salariée, tu verras, il n'y a pas de chômage en Suisse pour les bosseuses. Je t'avance les sous et tu me rembourseras.

— Et les risques de rechute ? Ils disent qu'on ne doit rien changer à sa vie au début du sevrage si on ne veut pas replonger aussi sec.

— Il y a d'innombrables groupes d'alcooliques anonymes dans toute la Suisse, tu pourras y aller tous les jours si tu veux, tu ne seras pas perdue. Tu auras très vite une nouvelle famille.

— Mais Jacques ?

— Qui ?

— Mon patron à la Prãna. Il m'a donné tellement, je lui dois toujours les dix-huit mille francs que nous avions empruntés pour payer la maison, comment je vais faire ? Je dois le rembourser, former quelqu'un pour prendre ma place.

— Jacques est un ami. Un vrai. Ce soir tu lui écris une lettre pour le préparer. À Paris, on l'invitera au restaurant et tu lui expliqueras tout ça. Cela fait si longtemps que tu es aux abonnés absents qu'ils ont pris l'habitude de se passer de toi. Quant au fric, laisse Maxime s'en occuper. Tu sais, la terre tournera aussi bien sans toi. Personne n'est indispensable !

— Tu as raison.

— Je sais. Mets-toi bien dans la tête que c'est une question de vie ou de mort, cette fois. Retourner auprès de Maxime, même si tu l'aimes encore un peu,

c’est courir à ta perte. Tu as assez souffert.

— Mais il a changé, tu sais.

— Chassez le naturel…

Il n’aura fallu que deux heures à sa mère pour convaincre Faustine de balayer ses scrupules, oser la liberté. Cette fois, maman s’est montrée à la hauteur. Pour Faustine, c’est une renaissance, elle se sent enfin désirée.

En passant par Lourdes

Le rendez-vous avec le médecin-chef de la clinique du Château Préville provoque des étincelles. Il n'est pas content du tout de perdre une patiente. Mais maman, passée maîtresse dans l'art de l'emberlificotage, n'en fait qu'une bouchée. Ce qu'elle veut, c'est ramener sa fille avec elle à Lausanne. Elle entend profiter du fait que son gendre est bloqué dans le sud avec ses élèves pour lui enlever sa femme. Et tous les moyens sont bons, à condition de ne pas perdre de temps. Il faut éviter à tout prix que Faustine retombe sous l'emprise de son mari. Elle a besoin d'avoir la paix pour faire ses bagages… et ses adieux. Le médecin, après moult palabres, finit par accepter. Dans deux jours, les formalités administratives remplies, Faustine pourra récupérer les documents et ordonnances utiles.

La jeune femme retrouve sa chambre, le temps d'écrire à Jacques, son patron et ami de la Prãna, une lettre dans laquelle elle explique longuement les derniers événements. En conclusion : elle quitte Maxime, il en va de sa survie, dût-elle retourner en Suisse pour cela. Elle espère du fond du cœur qu'il comprendra et pardonnera sa défection. Après coup, elle se sent incroyablement soulagée et envahie d'une

joie immense. Si elle avait su que ce serait aussi simple, elle n'aurait pas attendu si longtemps. Subséquemment, si maman n'avait pas été là avec les solutions matérielles adéquates, aurait-elle sauté le pas ? Difficile à dire.

Le temps de réserver les places de train pour Paris, il reste un jour à tuer. Papa, maman et Faustine décident de visiter Lourdes. Un train direct y mène en moins d'une heure depuis Orthez. Fin mars, il fait encore frais, la saison touristique n'a pas commencé. Quel lapsus ! Du tourisme à Lourdes ! Mais, vrai, on ne sera peut-être pas trop bousculés. Sans surprise, quand le trio arrive, les rues sont vides. Terriblement grises et tristes. Faustine se dit que sur la masse des pèlerins qui parvient jusqu'ici, la majorité s'en retourne chez elle sans miracle incontestable, abandonnant sur les murs la grisaille de leurs désillusions. Manifestement il y a plus de souffrances que de miracles dans cette ville. Les pavés suintent le malheur. Par contre, les boutiques d'objets religieux foisonnent. Faustine est surprise par l'immensité du site. Si la moitié n'était pas occupée par des commerces, la ville y gagnerait en crédibilité. Pourquoi faut-il toujours en passer par le fric ? Jésus n'avait-il pas chassé les marchands du temple ? L'eau bénite de Lourdes vendue dans des bouteilles *made in China* fait douter la jeune femme de la gratuité de l'amour divin. Avec ses parents, elle parcourt l'esplanade où des milliers de pèlerins s'agenouillent chaque année. Ils visitent les deux basiliques puis se dépêchent de se rendre à la Grotte de Massabielle avant la ruée de l'après-midi. Là, Faustine brûle un cierge aussi grand qu'elle et déclare en riant :

— Pour le divorce !

Le lendemain, à Orthez, Faustine boucle ses valises et fait ses adieux à Maya. Celle-ci questionne :

— Alors, ce rendez-vous avec ta maman ?

— Alors ? On divorce !

— Comme ça ?

— Oui, je remonte à Paris demain. Le temps de démissionner et de remplir mes malles, nous serons en Suisse dans quatre jours. Mais on se reverra, ne t'inquiète pas. On garde le contact.

— Je l'espère bien. Au revoir et bonne chance !

À onze heures, Maxime téléphone. L'heure est grave, lourde de responsabilités. Faustine tremble de tous ses membres. Elle a prévu un cendrier et des cigarettes, mais oublié le briquet. Heureusement, Maya passe dans le coin et la dépanne. Maxime semble tellement heureux d'avoir retrouvé ses filles et bientôt sa femme, que Faustine a le cœur serré à l'idée du coup qu'elle va lui porter.

— Mon amour ! Comment vas-tu ? Qu'est-ce qu'ils t'ont trouvé à l'hôpital ?

— Rien, il n'y avait rien en fait. Ça s'est résolu d'une minute à l'autre.

— Tant mieux. J'espère que cela ne se reproduira plus.

— Maxime, j'ai quelque chose à te dire, quelque chose de grave et d'important.

— Je t'écoute.

— Je vais te quitter, Maxime. Je ne rentre pas à la maison. Je pars refaire ma vie en Suisse.

— Maintenant ?

— Oui, maintenant.

— Alors que tu vas de nouveau bien. Qu'on aurait

pu se retrouver. Tu es sûre que c'est ce qu'il faut faire ? Qu'en pense le docteur ?

— Il est d'accord avec moi si c'est ce que je souhaite.

— Bon, je suppose que tu as bien réfléchi.

— Oui, j'ai bien réfléchi.

— Excuse-moi, mais il faut que je raccroche. Je suis un peu assommé, là. C'est drôle, tu m'assènes ça dans la même cabine téléphonique d'où je t'ai appelée pour notre tout premier rendez-vous. Là où tu m'as dit deux mois plus tard que tu voulais me quitter… déjà. Elle aura vu le début et la fin de tout.

— Adieu, Maxime, murmure Faustine en raccrochant.

Elle n'en revient pas que ça ait été aussi simple. Elle est libre. LIBRE ! Elle a envie de rire et de pleurer à la fois. Elle ressent un soulagement immense mêlé à une incommensurable tristesse. Quel gâchis ! Toutes ces années pour en arriver là. Quitter Maxime, c'est aussi quitter le dernier lien qui la rattache à Julien. Elle n'ira plus jamais sur la tombe de leur fils. En même temps, elle quitte un navire qui prend l'eau de toutes parts. La jeune femme redresse la tête et décide de se tourner résolument vers l'avenir, de laisser le passé à la place qui lui revient et de se reconstruire.

Le lendemain, Faustine et maman sont à Saint-Rémy. Grâce aux bons soins de Rosario, la maison est propre et bien aérée. Dans la boîte aux lettres, un courrier de Maxime attend Faustine. Il lui écrit en substance qu'il ne regrette pas la loque pathétique qu'elle était devenue ces derniers mois. Tout en le

déplorant, il préfère que la séparation ait lieu avec une Faustine redevenue elle-même. Il la remercie pour ces treize ans de bonheur. Il regrette terriblement son comportement de hussard lors de son passage à Orthez, mais aussi il avoue avoir eu l'impression d'atterrir tel un steak chez des boat-people ! Il demande à Faustine de ne pas partir tout de suite, de patienter un mois ou deux, le temps que la vapeur retombe. Ne dit-on pas qu'il faut y aller doucement quand on arrête de boire ? De plus, Jacques va sûrement se sentir trahi. Il termine en insinuant que ses beaux-parents ne sont certainement pas étrangers à cette prise de décision.

Les trois derniers jours ont été éprouvants. Mère et fille décident d'un temps de repos, elles iront acheter les malles demain. Elles ne sont pas assises depuis cinq minutes que le téléphone sonne. C'est Maxime.

— Vous êtes arrivées ?

— Comme tu vois.

— Tu as reçu ma lettre ?

— Oui, en arrivant.

— Tu as réfléchi ? Tu persistes à tout détruire ?

— Non, je veux reconstruire ailleurs.

— Et ça ne te fait rien de laisser tomber Jacques et Claude et tous nos amis ?

— Tu te répètes, mais, oui, ils comprendront.

— Je suis désolé de n'avoir pas su te convaincre que nous pouvions encore tout recommencer.

— Ça aussi, tu me l'as déjà dit.

— Alors si je ne peux plus rien dire pour t'empêcher de partir, sois gentille, ne sois pas trop

brutale, écris-moi. Appelle-moi de temps en temps.

— Promis.

En soirée, Faustine téléphone à Jacques. Rendez-vous est pris pour le lendemain à midi. Sitôt qu'il la voit, Jacques serre Faustine dans ses bras à l'étouffer. Sa bonté, sa joie de vivre communicative, emplissent ce petit restaurant, quasi désert un jour de semaine. Il est ravi de faire la connaissance de maman, celle-ci a soigné l'emballage pour l'occasion. Être le centre d'intérêt de ces deux personnes si proches, manifestant si visiblement l'envie de la « sauver » emplit Faustine de reconnaissance. Son patron lui avoue qu'il sentait le vent tourner. Il y avait trop de signes précurseurs. Voir la jeune femme s'épuiser au travail pour éviter de rentrer chez elle ; constater, jour après jour, les dissensions au sein du couple le désolait au plus haut point. Sans être pro-divorce, il rejoint maman pour admettre que c'est la seule solution, vu les circonstances. Il ne porte plus tellement Maxime dans son cœur depuis que ce dernier a quitté la société pour s'installer chez la concurrence. Mais même sans cela, il a compris que le contentieux était trop important et la situation irrécupérable, surtout après le décès de Julien. Il est impératif que Faustine s'éloigne.

— Mais… tout l'argent que je te dois ?

— Oublie-le, je le ferai passer en « primes ». Viens demain au bureau prendre ton certificat de travail et dire au-revoir à Claude. Après-tout, c'est lui ton supérieur direct.

L'après-midi et la soirée se passent à remplir les malles. Faustine ne doit pas se louper. Elle choisit

soigneusement toutes les photos qui lui sont précieuses, sélectionne quelques vêtements de bébé en souvenir de Julien. Elle récupère les lettres d'amour de Maxime, qu'elle avait reléguées au grenier. Peut-être lui serviront-elles un jour si elle veut écrire l'histoire de sa vie ? Sans aller jusque-là, elle ressent le besoin d'une preuve matérielle qu'elle a été aimée. Ces lettres sont une preuve tangible de ce qu'elle a vécu ces treize dernières années. Elle y ajoute ses certificats de travail et des livres auxquels elle tient particulièrement, ainsi que les petites cuillères en vermeil offertes par ses parents ; il n'y a pas de raison qu'elles sortent de la famille ! Elle emballe aussi les disques qui lui ont été personnellement dédicacés par leurs amis musiciens, de *Maxime Saury* et *Marc Laferrière* à *Michel Bastide* et *Mighty Flea Connors*. Il ne lui reste plus qu'à passer à la poste pour boucler son compte épargne. Là, elle tombe sur un os. La guichetière lui fait des misères ; elle l'énerve tellement à exiger d'innombrables documents que, pour finir, Faustine remonte en trombe à la maison, redescend avec un tiroir de paperasses qu'elle déverse carrément sur le guichet de la dame. Rien que sa tête vaut son pesant d'or ! Quel bien ça fait de se lâcher un peu, même si elle n'obtient pas satisfaction au bout du compte. Son livret A ne sera jamais clos.

Les malles, dûment cadenassées, resteront empilées au salon en attendant que Maxime veuille bien les lui envoyer. Cela fait, elle remplit deux énormes valises de ses vêtements et objets de toilette, puis amène le tout à la consigne. Elle les retrouvera à

Lausanne. Mission accomplie ! Comble d'ironie, le jour même où elle quitte le pays, Faustine reçoit son passeport français.

Lausanne, prochain arrêt

Rien n'a changé dans la ville qui l'a vue grandir. Un peu plus de voitures peut-être, sauf le samedi après-midi. Ce calme lui fait un bien immense. À Paris, rien que de traverser le boulevard Diderot pour accéder à la gare de Lyon lui a donné le tournis. Le stress parisien, qu'elle adorait autrefois, ne lui convient plus du tout. Au Centre Universitaire, où elle travaille et occupe un appartement de fonction, Maman décide de shooter papa dans le studio attenant afin qu'il laisse sa chambre à Faustine. Elle se débarrasse d'un perpétuel râleur, tout en gardant le contrôle sur sa fille ! En attendant qu'il ait déménagé, celle-ci dort au cinquième étage. Quelle aubaine ! De sa fenêtre sans vis-à-vis, la jeune femme apprécie la vue sur le Léman et les Alpes françaises. C'est splendide, autant de jour que de nuit.

Faustine a trois jours pour s'enregistrer au « contrôle des habitants ». Sitôt que c'est fait, elle reçoit une déclaration à remplir de la part de l'office des impôts. On lui donne dix jours pour envoyer une estimation de ce qu'elle compte gagner jusqu'à la fin de l'année (nous sommes en avril 1990). Faustine n'en revient pas. Elle n'a même pas commencé à chercher du travail ! Comment peut-elle savoir ce qu'elle va

toucher ? Ah, que voilà un accueil sympathique dans son propre pays !

Au Centre, la nouvelle venue fait connaissance avec les personnes qui font vivre l'endroit. Astrid, pour commencer, la fidèle, la si gentille secrétaire de maman, celle qui est toujours disponible, supportant le moindre caprice de sa patronne. Maman prétend l'avoir récupérée *in extremis* lorsque son mari l'a quittée. Elle lui aurait sauvé la vie, en quelque sorte. La douce Astrid se garde bien de démentir. L'autre personnage truculent est le curé de l'endroit. Un curé, oui, parce que le Centre est un bastion catholique dans la très protestante Lausanne. Maman et lui se bouffent le nez à qui mieux mieux. Monsieur le curé ne supporte pas que madame la directrice soit si résolument athée ; madame la directrice ne supporte pas le paternalisme profondément misogyne de monsieur le curé. Le couple maudit est cependant condamné à s'entendre pour tout ce qui concerne les fêtes religieuses officielles et y parvient très bien, somme toute. Maintenant que Faustine est destinée à vivre ici à l'année, il est bon qu'elle sache où elle met les pieds, commente sa chère maman.

Sitôt que papa a déménagé, maman siffle et Faustine descend à regret du cinquième. Sa nouvelle chambre est un placard de quatre mètres sur deux, fenêtre sur rue, qui la change un tantinet de la villa de Saint-Rémy. Ma foi, il faut bien commencer quelque part. Qui a dit que la liberté était inconditionnelle ?

Dès les premiers jours, mère et fille se réjouissent de fréquenter, ensemble, les divers groupes des alcooliques anonymes de la place. Maman tient

absolument à lui présenter Franca, Lucia, Scarlett et deux ou trois autres nouvelles amies.

— Tu verras, elles sont formidables et courageuses ces femmes. Elles ont souvent vécu un calvaire, et elles s'en sont sorties brillamment.

Malheureusement, si mère et fille se rendent ensemble dans les mêmes groupes, il y a vite conflit d'intérêt. Le visage que maman montre à l'extérieur ne tient plus la route devant sa progéniture. Elle y perd dans le libre choix du rôle. Fréquenter d'autres antennes ne résout pas le problème, à cause du tourisme inter-groupes. Lausanne est un gros bourg provincial ; les ragots se propagent vite. En désespoir de cause, elle choisit de s'abstenir. Mauvaise pioche et beau gâchis, si on considère ce que cet exemple de rétablissement familial pourrait apporter aux autres. Dans un premier temps, sa mère tente de convaincre Faustine de ne pas y retourner non plus. Mais cette dernière, trop heureuse d'avoir enfin trouvé sa deuxième famille, convaincue que sa vie dépend de sa constance, refuse catégoriquement.

Maman insiste :

— Tu sais, une fois qu'on a compris le principe : ne plus jamais prendre le premier verre, les séances deviennent inutiles. Quand on n'est pas stupide, on peut se passer de lavages de cerveau continuels. À bon entendeur, salut !

Insidieusement, elle dénigre les chères amies qu'elle encensait un mois plus tôt, prétendant que ces réunions avec le tout venant ne sont pas sa tasse de thé, car elle s'y ennuie et son cerveau supérieur avec elle.

— De toi à moi, je leur ai dit ce qu'ils voulaient

entendre à la Métairie, rien de plus. Les confessions publiques à la chinoise, très peu pour moi.

Faustine se souvient que sa mère a toujours été terrorisée à l'idée qu'on puisse la juger. Pour une personne aussi pudique et secrète, se mettre à nu en dévoilant le fond sincère de sa pensée doit être extrêmement humiliant. Faustine pense à tous les orgueilleux qui pourrissent dans les cimetières pour n'avoir pas accepté qu'ils étaient humains, fragiles et vulnérables.

Puisque sa fille persiste à vouloir fréquenter les groupes AA, Maman lui fait promettre de ne jamais parler de leur famille, a fortiori d'elle, sa mère. Or, Faustine est en phase de reconstruction. Ne pas évoquer son enfance, son adolescence et la genèse de son alcoolisme, c'est se priver d'une partie de son histoire ! Comment tisser des liens sincères et honnêtes dans ces conditions ? Dans l'incapacité de tenir sa promesse, Faustine ment, culpabilise, s'isole.

À l'usage, la jeune femme constate que maman n'a pas perdu son habitude de tout contrôler. Autrefois, elle s'en fichait, car cela ne touchait que son frère. Mais dès lors qu'elle devient la seule bénéficiaire de l'attention maternelle, le fait qu'elle ait trente-quatre ans ne change rien. Maman a une manière bien à elle de protéger ses territoires : bureau, buanderie ou cuisine. Pas question de prendre le relais dans la préparation des repas, d'oser faire une photocopie sans supervision, de lancer une machine de lessive, voire d'effectuer des achats de nourriture hors service commandé. Maman décide de ce qu'on mange, quand et comment ; du jour de lessive et repassage, de la

liste des courses, jusqu'au parfum de Faustine qu'elle demande à André de choisir. Du parfum il en faut, car la lessive qui sèche dans le hall d'entrée est imprégnée de l'odeur du tabac froid. Mère et fille ne boivent plus, certes, mais qu'est-ce qu'elles fument !

Une semaine après son arrivée, Faustine s'est inscrite chez Manpower. L'agence lui propose une place de secrétaire chez un architecte. C'est amusant, l'écrivain préféré de papa, Georges Simenon, résidait à deux pas de là. Le cabinet d'architecture est sympa. C'est une affaire de famille sans prétention. Le patron de Faustine est le dernier de la lignée. C'est un quarantenaire, récemment mandaté pour rénover le stade de la Pontaise, au nord de Lausanne. Il s'agit d'un énorme chantier représentant des années de travail. Il n'y a pas grand-chose à faire, toutes les soumissions sont informatisées. Quand son jeune patron en a marre de glander sur place, il emmène Faustine dans les rues de Lausanne et lui montre ses dernières réalisations. La jeune femme n'est pas très impressionnée, elle les trouve plutôt fades, comparées aux travaux de Bofill qu'elle a vus à Paris, mais ça fait passer le temps.

Il y a beaucoup de jeunes apprentis et secrétaires dans le cabinet. Le matin, toute la joyeuse équipe, sans les patrons, se rend dans un *bar-à-café* pour les *neuf heures*. La secrétaire que Faustine remplace est en congé maladie. Quand elle demande aux jeunes gens s'ils ont des nouvelles, elle s'entend répondre :

— Ah, tu veux parler de *Ménopause 2, le retour* ? Elle va survivre, ne t'inquiète pas. Elle s'est juste cassé le col du fémur, dans trois semaines, elle sera là.

Faustine rit à cette appellation. Elle se dit que la jeunesse est bien impitoyable envers les *moyenâgeux*.

Le soir-même elle reçoit une lettre de Maxime, dans laquelle il avoue qu'elle lui manque ; il *ne se pardonne pas de l'avoir perdue parce qu'elle s'est retrouvée*. Il déclare cependant qu'il n'a pas l'intention de finir ses jours seul. Difficile de manger du jambon quand on a été habitué au filet de bœuf, ose-t-il en métaphore, mais bien obligé de faire avec. Faustine retrouve le misogyne auquel elle s'était habituée. Tu sais, c'est incroyable le nombre de gonzesses entre trente et quarante ans qu'on rencontre. Il n'y a qu'à se baisser pour les ramasser. Les pauvres ont tellement peur de finir seules qu'elles feraient n'importe quoi. Du pain béni dont je ne me prive pas, tu peux me croire !

Tant mieux, répond la future divorcée, au moins tu ne souffriras pas trop longtemps de mon départ. Elle continue néanmoins à lui écrire, lui envoyant même quelques plaques de chocolat. Ce n'est pas qu'elle culpabilise, elle est tellement reconnaissante de s'en être tirée à si bon compte (elle a déjà oublié qu'elle a failli en crever), mais elle préfère le caresser dans le sens du poil au moins jusqu'à ce qu'il lui ait envoyé ses malles. Il met du temps à les expédier d'ailleurs, serait-ce un moyen de rétorsion ?

Dans le courrier suivant, Maxime lui suggère perfidement d'effectuer un dépistage du sida. Qu'est-ce que c'est que ce nouveau coup tordu ? On en meurt de ce truc-là, faut pas jouer avec ça ! Faustine pique d'autant plus la mouche qu'il lui est arrivé une

mésaventure pénible autant qu'effrayante à Orthez. Un patient, dont elle a su par la suite qu'il s'était défenestré parce qu'atteint du sida, s'est jeté sur elle pour l'embrasser de force. Ça n'a duré qu'une seconde, le temps qu'elle le repousse brutalement, mais a-t-elle été contaminée ou pas ? Pas de bol, le téléphone est coupé au boulevard, pour cause de travaux. Folle de rage, Faustine fonce à la gare, appelle Paris d'une cabine et engueule son mari. Faire peur aux gens ainsi, c'est un scandale ! Lui, reste très calme. Il explique posément que son docteur lui a conseillé le test quand il est allé le voir pour cause de grande fatigue. Il ne faut pas en faire un fromage : il voulait simplement que Faustine s'assure qu'elle n'a rien. Vu qu'elle couche à gauche et à droite, ce n'est rien que de très naturel. Faustine est écœurée. Voilà qu'il la traite de putain en plus ! Elle lui annonce qu'elle ne lui écrira plus. Il répond que c'est parfait, il n'en a plus besoin.

Faustine prend rendez-vous pour faire le test. L'officine est située dans des locaux sinistres au nord de Lausanne. On se sent pestiféré rien que de passer la porte. S'ensuit une interminable semaine d'attente à se remettre en question et revisiter sa position vis-à-vis de la vie et de la mort. Au final le test est négatif. Ouf. C'est fou ce que la vie devient précieuse quand on a choisi de ne pas lui tourner le dos !

Certains samedis pluvieux, Faustine et maman montent en ville, font provision de viennoiseries en tout genre et de cassettes vidéos. Le week-end se passera à manger, fumer, boire du thé et regarder des films. Un vrai programme diététique !

Par beau temps, il arrive aux deux femmes de réserver une table au restaurant du Casino d'Evian. Le brunch du dimanche a excellente réputation : un buffet de choix à prix abordable. Beaucoup de Lausannois profitent de l'aubaine. Maman s'inscrit toujours au second service. Mère et fille font la grasse matinée, puis descendent tranquillement l'avenue. À Ouchy, elles embarquent sur l'un des magnifiques bateaux de la Compagnie Générale de Navigation et traversent le Léman. Leur repas se termine juste au moment où s'ouvrent les salles de jeux. À la caisse, le duo s'offre pour cent francs français de jetons destinés aux machines à sous. Le jeu consiste à tout perdre en deux heures de temps. Chose difficile quand on n'arrête pas de gagner, mais avec un peu de persévérance, on y arrive. Maman estime que l'argent du jeu est de l'argent *sale* qui ne doit servir qu'à s'amuser pendant une durée limitée.

Faustine, occupée aux machines à sous, a toujours une oreille qui traîne. Pendant qu'elle introduit ses jetons et tire sur la manette consciencieusement, elle est fascinée par les conversations des clients du lieu. L'assemblée est en grande partie composée de vieux beaux, de vieilles peaux, voire de quelques momies, rarement des trentenaires. Beaucoup se connaissent. Les conversations sont instructives. La jeune femme apprend que certains *réguliers* viennent ici gagner de quoi payer leur loyer. Parfois un peu plus. Ils se racontent leurs bons coups et leurs jackpots. Chez certains, on sent que l'enjeu est capital. Il *faut* engranger si on veut manger ce soir. Il y a une sorte de désespoir dans leur regard, on ne voit plus très bien quelle est la part de plaisir. Sans doute qu'à ce

niveau, il n’y en a plus. Faustine les plaint sincèrement. *Ita res ire (ainsi vont les choses).*

Tout est à refaire !

Plusieurs semaines après son retour en Suisse, Faustine commence tout juste à récupérer un peu d'énergie. Elle n'avait pas réalisé à quel point elle s'était épuisée dans sa course à l'oubli suite au décès de Julien. Sa tentative de suicide, consécutive à ses excès d'alcool, n'a rien arrangé, prélevant un tribut non négligeable sur sa santé. Le généraliste qu'elle consulte la prévient qu'il lui faudra encore beaucoup de temps et de repos pour remonter la pente. Ce que craint le plus la jeune femme, c'est l'altération probable de ses capacités intellectuelles et psychiques. Le doute la ronge. Et si elle était devenue incapable d'occuper, sur du long terme, un poste équivalent à celui qu'elle avait à la Prãna ? Impossible de mesurer le mal qu'elle s'est fait en ingurgitant une telle quantité de médicaments. Personne ne peut le prédire, il faut laisser du temps au temps… et la patience n'est pas son fort.

Son mandat chez l'architecte a pris fin, *Ménopause 2* ayant récupéré sa place, Faustine en cherche une autre. Cette fois, maman suggère qu'elle mette elle-même une petite annonce pour trouver son bonheur. Pourquoi pas ? En tant qu'employeur,

Maman a de l'expérience dans ce domaine. Elle aide Faustine à rédiger un texte succinct. Dans la semaine, on l'appelle pour un entretien. Les bureaux de cette société sont situés dans les hauts de Lausanne. C'est un immeuble résidentiel dans un quartier tranquille. Sophie, la jeune femme qui la reçoit, est d'une beauté à couper le souffle, mais ne semble pas en être consciente. Faustine est introduite dans le bureau du patron. Un homme relativement petit, mince, à la moustache élégante. De loin, il fait penser au Zorro des séries télévisées. Faustine remarque qu'il porte un nom arménien. Le premier contact est bon, M. Z. semble convaincu par les références de Faustine ; il est impressionné par son curriculum vitae international. Il la rappellera lorsqu'il aura vérifié ses références.

Manifestant sans conteste un certain génie dans l'art et la manière d'encourager les autres à dépenser leur argent, maman se fait inviter par sa fille aux Thermes d'Yverdon, afin d'attendre la réponse de M. Z. dans les meilleures conditions. Pourrait-on dire qu'elle est une opportuniste altruiste ? Elle vous répondra oui, car elle s'assure toujours que chaque protagoniste trouve son compte. Quoi qu'il en soit, Faustine est à bonne école. Pour l'heure, elle profite de l'ambiance feutrée et du luxe discret du Grand Hôtel. Les thermes d'Yverdon sont l'endroit parfait pour une parenthèse. Lorsqu'elles sortent de l'eau, Maman l'entraîne dans les ruelles piétonnes de la vieille ville. En fin d'après-midi, alors que les deux femmes se changent en prévision du repas au restaurant, le téléphone sonne. C'est M. Z. Ça y est,

Faustine est engagée, elle commencera le premier juillet. Son futur patron lui a dit :

— Tant pis pour vous, je vous prends à l'essai.

Lundi matin, huit heures, Sophie accueille Faustine. Elle n'a qu'une journée pour la former. L'appartement comprend, outre l'immense bureau de M. Z., une kitchenette, un salon en L, fief de Faustine, ainsi qu'un bureau d'appoint pour l'associé de M. Z. qui réside et travaille à Zurich la plupart du temps. Faustine se voit attribuer un ordinateur équipé d'un logiciel totalement différent de celui qu'elle utilisait à la Prãna. Elle a tout à réapprendre. Sophie explique que M. Z. a commencé sa carrière chez IBM. Il a pu monter sa propre société grâce à un coup financier important qui lui a permis de se lancer dans l'immobilier. En Suisse puis à Sainte-Maxime, sur la Côte d'Azur, où il transforme actuellement un immeuble en résidence de luxe. Faustine sera chargée des contacts avec les maîtres d'œuvre, de la retranscription des montages financiers, du suivi des comptes, des soumissions et de tous les courriers correspondants. Quand Sophie arrive au bout de sa présentation, M. Z. prend le relais. Il est sympathique, charmeur sans équivoque, manifestement content de lui.

— J'ai hâte de voir ce que vous avez à m'apprendre, dit-il à sa nouvelle collaboratrice.

Les jours suivants, hélas, rien ne va plus. Faustine est perdue. Elle souffre de pertes de mémoire, accumule erreurs et maladresses, met beaucoup de temps à s'habituer à l'ordinateur. Une fois de plus,

elle doit se débrouiller sans mode d'emploi. À l'usage, M. Z. rapidement rebaptisé Zézé, affiche un tempérament intransigeant, soupe au lait et lunatique. Faustine, qui déteste travailler dans l'urgence, supporte mal le stress imposé. En réponse aux colères de son patron, il lui arrive de claquer portes et fenêtres violemment, histoire de faire autant de bruit que lui. Il semble se calmer… provisoirement. Tout cela empire au point qu'elle s'apprête à démissionner quand soudain, allez savoir pourquoi, la situation se calme. Peut-être que son cerveau a enfin décidé de collaborer, à moins qu'elle ne se soit détendue, toujours est-il que Faustine trouve ses réponses, développe ses stratégies. Aussitôt, les tensions s'apaisent et elle parvient enfin à s'intégrer ; ses capacités n'étaient pas tout à fait mortes. Ouf !

Chaque fin de mois, l'épouse de Zézé passe au bureau afin de gérer les factures domestiques. Elle s'installe sur un petit bureau face à celui de Faustine. Celle-ci fait vaguement sa connaissance à cette occasion. C'est une petite poupée, à peu près du même âge que son mari (un bon point pour lui), très coquette mais timide. Manifestement terrorisée par son conjoint, elle évite de prolonger l'épreuve et s'en retourne chez elle sitôt sa tâche achevée. Faustine n'aura pas le temps de mieux la connaître.

Désormais casée professionnellement, Faustine peut enfin se permettre de contacter un avocat. Elle a de la chance que Maxime ne l'ait pas devancée. En principe, le for juridique se trouve dans le pays de celui qui dépose la demande de divorce. La future madame ex a investi dans un code civil suisse et potasse ses droits. Une femme avertie en vaut quatre.

Connaissant les travers manipulatoires du cher Maxime, elle tient à mettre toutes les chances de son côté. Garder un semblant de contrôle la rassure, sans compter que l'interprétation des textes de loi est fascinante, il y a tout et son contraire, là-dedans. Elle aurait dû faire avocate, tiens ! La lecture du code lui confirme qu'il vaut effectivement mieux pour elle demander le divorce dans son propre pays. Maman lui a conseillé Me Violaine J. qui la reçoit très aimablement. Faustine, pensant qu'on attend d'elle une démolition en règle, commence par déverser ses frustrations en bloc. Me J. se refroidit, la toise, réplique aussi sec :

— Dans ce cas, pourquoi l'avez-vous épousé ?

Faustine, douchée, s'interrompt tout net. On passe aux modalités. L'avocate lui demande si elle doit mettre Maxime sur la paille ou pas. Du fait que la maison de Saint-Rémy est au nom de sa cliente uniquement, rien ne serait plus simple si elle le souhaitait. On croirait presque qu'elle a envie de monter au créneau. Mais Faustine refuse d'aller aussi loin. Elle acceptera volontiers, en *dédommagement*, la moitié de cette maison qu'elle a largement contribué à payer, mais ça s'arrête là. De retour au boulevard de Grancy, elle trouve un chèque dans sa boîte aux lettres. C'est le montant de la vente de sa voiture, envoyé par Maxime. Voilà qui tombe à point !

Divorcer n'est jamais très drôle mais Faustine a beaucoup de chance : Maxime se montre relativement coopératif. Oh, il tente bien de la convaincre de divorcer à Paris avec une avocate commune, afin de réduire les frais, mais Faustine a déjà lancé les démarches, pas question de se faire rouler dans la

farine une fois de plus. Installée sur une terrasse au bord du Léman, Faustine lui écrit une lettre d'une vingtaine de pages, exprimant son point de vue. Entre deux paragraphes, elle lève les yeux sur les montagnes françaises qui lui font face. Quel privilège ! Ce paysage de toute beauté, un travail qui paie bien, le gîte et le couvert assurés, sa liberté toute neuve la remplissent de gratitude.

Lorsqu'il reçoit sa lettre, Maxime, qui a tendance à prendre les Suisses pour des demeurés, ne peut pas en rester là. Il rue dans les brancards, joue son va-tout, négligeant de respecter une élémentaire prudence. Il ne s'attendait visiblement pas à ce que Maître J. soit aussi efficace. Il ne s'attendait pas non plus à ce qu'elle fasse suivre automatiquement à sa cliente tous les courriers la concernant, mettant en lumière ses pathétiques manipulations.

Faustine réagit violemment, exprime le fond de sa pensée avec copies à tous les intervenants. L'avocate parisienne en prend pour son grade. Elle monte au créneau à son tour, fustigeant le *prurit de l'écriture* de la jeune femme et la violation du secret professionnel par Maître J., laquelle rétorque qu'il n'y a pas de secret professionnel qui tienne entre une avocate et sa cliente. C'est ainsi que cela se passe en Suisse, point-barre. Maxime exige alors que Faustine reprenne son nom de jeune fille. Or, il sait très bien qu'elle l'a toujours détesté, ce nom, puisque associé à ce père biologique qui l'a abandonnée. Ultime camouflet, il en sera pour ses frais, seules les criminelles y sont astreintes dans ce pays, lui affirme son avocate. De plus, Faustine le rassure, elle aura changé de nom dans les trois ans à venir, car elle

compte bien se remarier, quoi qu'il en dise. Il arrive que Faustine rie jaune dans un premier temps, mais elle s'amuse vite à compter les points. Une fois les conditions posées, le dossier suit son cours.

Quelques jours plus tard, ses malles arrivent à la douane, il ne reste plus qu'à les récupérer. Faustine s'y rend en taxi. Quel plaisir de retrouver ses affaires ! Surtout les photos de Julien et ses habits de bébé. Dans sa chambre, Faustine a disposé deux immenses bibliothèques. Elle y répartit ses livres et ses souvenirs. Elle a hérité du bureau de papa, rêvant déjà d'y installer un ordinateur. Sa chambre est pourvue de larges placards pour ses vêtements. Que demander de plus à l'orée d'une nouvelle vie ?

Les week-ends, si Maman est de permanence, Faustine reprend avec bonheur ses balades à travers Lausanne. Il arrive qu'un air de jazz chatouille ses oreilles au milieu des cris et des appels des marchands. Elle se dirige alors droit vers la musique et s'en délecte. À la pause, elle taille une bavette avec les musiciens, apprend qu'ils sont français, venus jusque-là parce que ça paie mieux que de l'autre côté de la frontière. En plus du Café 1900, situé à quelques pas de chez elle, Faustine fréquente le Café Romand, place Saint-François, haut lieu lausannois des concerts de jazz. Ici, ce sont les gars de Paris qui jouent. C'est là que Faustine apprend, par un ami commun, qu'elle est remplacée dans la vie de Maxime. Elle l'aurait même déjà été du temps où elle se rétablissait à Orthez. Elle apprendra aussi, par une maladresse fortuite, que Maxime a imité sa signature sur un document, afin d'obtenir un prêt important. Furieuse qu'il ait osé cela sans même lui en parler

(elle aurait sûrement été d’accord), elle engueule son banquier au téléphone et boucle son compte. À partir de cet instant, elle se sentira entièrement libre. Plus rien ne la rattachera à lui.

Ménopause

« Tu finiras seule ! »

« Les hommes n'aiment pas les femmes intelligentes ! »

« T'es trop vieille pour te recaser ! »

« Tu n'auras plus jamais d'enfant ! »

Fin juillet 1990, Faustine déambule dans les rues de Lausanne. Tout en inspectant les vitrines des librairies, elle réfléchit. Non pas au sens de sa vie, elle n'en est pas encore là, mais à la direction qu'elle aimerait lui donner. Elle se sent riche de ce potentiel de temps, tout en ayant conscience qu'il peut lui être retiré à tout moment. On ne connaît ni le jour ni l'heure de sa mort, disent les sages. C'est donc maintenant que ça se passe. Aujourd'hui qu'elle doit saisir cette seconde chance. *Carpe diem*.

Mais d'abord, se reconstruire. Maxime lui a suffisamment seriné qu'elle ne valait plus un pet de lapin sur le marché de l'amour pour qu'elle se fasse une raison : elle n'espère donc plus. Oh, bien sûr, ça lui fait mal au ventre, parfois, de croiser un couple qui s'embrasse, un autre qui pousse un landau. Nostalgie, quand tu nous tiens… Finalement, tout ça, c'est beaucoup de bruit pour rien, ainsi que l'écrivait ce

cher William (Shakespeare). Et puisque de toute façon la vie ça finit mal, autant ne plus rien en attendre. Désormais, elle se comportera en femme ménopausée. Après tout, vivre seule n'est pas si terrible dès lors qu'on s'entend bien avec soi-même. En fuyant le domicile conjugal elle a gagné sa liberté ; pour rien au monde elle ne voudrait se retrouver à nouveau sous la coupe d'un mâle dominateur. De toute façon, l'homme qu'elle rêverait d'avoir à ses côtés : intelligent, drôle, beau, humble, prévenant, cultivé, mélomane, cinéphile, féministe, gentil et respectueux, n'existe pas. Ma fille, sors-toi cette utopie de la tête, laisse tomber tout de suite, passe à autre chose ! On vit très bien sans tous ces accessoires.

— Salut, fifille, tu as lu les journaux récemment ? téléphone maman.

— Pas eu le temps.

— Figure-toi que je viens de découvrir que l'OMS a retiré l'homosexualité de la liste des maladies mentales ! Ça date du mois de mai, c'est pas vieux.

— Quoi ! C'était sur la liste des… ? C'est incroyable ! Hé bien c'est pas trop tôt, (elle rit) voilà qui va faire plaisir à ton cher patron, il se sentira moins cinglé !

Depuis toujours, Maman soupçonne son patron d'« en » être. Selon elle, c'est pour cela qu'il a des réactions de femme jalouse à son encontre et des attitudes de femelle frustrée. C'est peu dire que directrice et curé se détestent cordialement et que le feuilleton quotidien des événements du centre est émaillé de lancers de peaux de bananes et de tirs chargés. Le tout vécu avec une mauvaise foi crasse,

de part et d’autre, semble-t-il.

Faustine rappelle épisodiquement à sa tendre mère que lorsqu’elle s’est absentée six semaines pour sa cure de désintoxication alcoolique à la Métairie, monsieur l’abbé s’est montré très compréhensif. De plus, il n’a jamais trahi la vraie raison de son absence alors qu’il aurait pu le faire, s’il avait été si salaud que cela, vu qu’il la connaissait parfaitement. Oui, c’est vrai… dans l’absolu, maman n’a rien contre les homosexuels, mais dans le cadre d’un centre universitaire, elle craint beaucoup pour la vertu de ses chers (et jeunes) étudiants. Monsieur le curé a l’habitude de donner des cours particuliers à certains d’entre eux, avec une nette préférence pour les Asiatiques. Maman, en tant que directrice, est supposée veiller à la sécurité des jeunes gens qu’on lui a confiés, même s’ils ont largement dépassé l’âge de la puberté et peuvent, dès lors, être considérés consentants. En clair, la situation n’est pas simple.

Le deux août, coup de tonnerre dans le ciel lausannois : Saddam Hussein envahit le Koweït ! Prévoyant d’ores et déjà des problèmes d’approvisionnement en pétrole et donc un ralentissement dans le cours de ses affaires, Zézé convoque immédiatement une assemblée générale extraordinaire. Les discussions sont déjà bien engagées quand Faustine franchit la porte. Sitôt qu’il en a terminé avec ses stratégies et qu’ils sont seuls, Zézé explique à Faustine :

— Vous comprenez, si Saddam s’en prend également à l’Arabie Saoudite, ce qu’il est tout à fait capable de faire, il possédera à lui tout seul 40 % des

réserves mondiales de pétrole. Il faut à tout prix empêcher cela !

— Et comment ? Et qui ?

— Les Américains, évidemment. Je ne leur donne pas trois jours pour intervenir.

Et de fait, dès le sept août, trente-cinq pays mettent en place l'opération « Bouclier du désert ». Ils ont tous chaud aux fesses ! Les médias ne parlent plus que de cela. Quelle galère ! Faustine constate qu'à partir de là, et jusqu'à la fin du conflit, tout ce qui arrivera le sera par la faute de Saddam et à cause de la guerre du Golfe. Toutes les dérives seront autorisées et les belligérants ne reculeront devant aucune manipulation pour renforcer leur pouvoir sur l'annexion des sources d'énergie.

Les débuts difficiles de Faustine sont oubliés, bien qu'il reste encore deux ou trois petites choses qu'elle peine à accepter : par exemple, les réunions de travail à sept heures du matin alors qu'on ne fiche plus rien ensuite jusqu'au soir. Ou encore, débarrasser les visiteurs de leur manteau. N'ont-ils pas appris à se déshabiller tout seuls, ces messieurs ? Maman lui explique qu'en Suisse, cela fait partie de l'accueil ; il n'y a pas d'orgueil mal placé qui vaille, d'ailleurs elle-même s'y plie, toute directrice qu'elle soit.

Zézé, par ailleurs, a vite compris que sa nouvelle secrétaire ne vaut rien en ce qui concerne la prise de procès-verbaux en sténo. Désormais, il prend les notes lui-même et lui transmet le résumé à taper. En contrepartie, Faustine prend l'habitude d'apporter son merveilleux cake anglais les jours de réunion importante, ces messieurs apprécient !

Les premiers temps sont occupés à installer le

suivi des comptes bancaires, ainsi que les comptes dédiés à chaque projet, sur l'ordinateur. Créer des tableaux sur Word 5 n'est pas évident. Faustine a demandé à Zézé de lui procurer un ordinateur un peu plus moderne, mais il prétend que celui qu'elle utilise l'est. Pour quelqu'un qui sort d'IBM, il n'a pas l'air très au courant. Enfin, Faustine finit par trouver un mode d'emploi chez Payot. Elle passe quelques soirées à le potasser et, à partir de là, tout devient ludique. Additionner la colonne quatre avec la cinq puis soustraire la trois et diviser par la six, il suffit de donner la formule à l'ordinateur et le travail se fait. Faustine adore installer, organiser, calculer, administrer, agencer, harmoniser. La secrétaire en apprend beaucoup sur le monde de la finance. Les lignes de crédit, les intérêts cumulés qui remplissent les poches des banquiers, l'argent qui travaille, tout cela la fascine.

Elle passe des heures jouissives, surtout quand Zézé est en rendez-vous à l'extérieur, ce qui, heureusement, arrive très souvent. Trop souvent peut-être, car entre deux travaux, dès lors que tout est installé, il lui arrive de s'ennuyer un peu. Si elle avait su, elle aurait racheté à Sophie l'oreiller que celle-ci avait planqué dans un placard et récupéré en partant ! Le canapé du salon d'accueil est très confortable pour de courtes siestes. À midi, inutile que Faustine redescende au boulevard de Grancy. Maman n'a pas du tout l'intention de cuisiner. Fifille reste au bureau et pique-nique sur le balcon, au soleil. Sitôt qu'elle est seule, elle écoute la radio et retrouve ses émissions préférées sur FIP. C'est très rigolo d'apprendre que le périphérique est bouché à hauteur

de la porte d'Italie lorsque l'on est à l'abri dans un bureau lausannois.

Malgré les lourds nuages politiques, tous s'apprêtent à partir en vacances dans la première quinzaine d'août. Zézé et Madame vont à Sainte-Maxime où ils se sont fait aménager un bel appartement dans la résidence qu'ils transforment. Faustine et maman, quant à elles, partent en croisière sur le Rhin, elles vogueront entre Bâle à Amsterdam. André, lui, reste au boulevard, et garde la maison. À son âge, il n'a plus envie de bouger et il est très reconnaissant que fifille prenne la relève pour balader sa femme qui n'en a pas fini d'explorer le monde.

Faustine se prépare au départ le cœur léger. Le plus dur est derrière, les cadres sont posés, elle est confiante en son avenir. Cette croisière, initiée par maman, sera une première pour toutes les deux. Elles se réjouissent de ce plongeon dans l'inconnu. Il leur faut d'abord rejoindre Bâle et le port d'embarquement. Leur bateau, la *Calypso*, est de taille tout à fait raisonnable avec ses deux étages. Ils ne seront pas plus d'une cinquantaine à bord, en cabines doubles, sans compter le personnel. Le pont supérieur est spacieux, en partie couvert. On a disposé des chaises longues, des banquettes et des cendriers partout. De nouveau les vacanciers francophones sont rares. La plupart des participants sont suisses-allemands. Le premier soir, l'inévitable cocktail de bienvenue est imposé. Faustine constate, une fois de plus, à quel point il est difficile d'être abstinent dans un monde de buveurs. C'est la croix et la bannière pour obtenir de l'eau ou une boisson sans

alcool. Pourtant, le choix existe, elle le sait. Tant dans les vermouths et les bières sans alcool que dans les cocktails de fruits. Mais on dirait que se passer d'alcool ne suffit pas, il faut, en plus, en être réduit à l'eau plate et au jus d'orange fadasse. Mère et fille font contre mauvaise fortune bon cœur. Leur verre d'eau tiède à la main, elles déambulent, naviguant entre les écueils des questions indiscrètes à propos d'alcool. Encore vulnérables, elles n'ont pas envie de justifier les raisons de leur abstinence.

L'autre désagrément, pour Faustine du moins, c'est l'incontournable : « Vous avez des enfants ? ». Afin de se garantir un minimum de tranquillité, Faustine avait conservé son alliance, sans penser que bien sûr, qui dit mariage dit enfants. Vu qu'elle a largement dépassé la trentaine, il paraît anormal qu'elle passe ses vacances avec sa maman. Elle se sent presque obligée de donner une réponse, ou pour le moins une vague explication, ainsi que l'y invite le regard inquisiteur des passagères qui craignent surtout pour leur époux, on l'aura compris. On en revient à l'éternel dilemme, comment décrire en un mot une maman orpheline ?

À ces détails près, la croisière est un enchantement. La *Calypso* vogue au milieu de vignobles surplombés de châteaux-forts. Qu'ils soient demeures seigneuriales, châteaux défensifs, péages, protection des voyageurs, tous avaient leur fonction, dixit le guide. En soirée, il leur raconte les légendes de ce Rhin romantique, tant vanté par les poètes germaniques. De Strasbourg à Mannheim, Rudesheim et Coblence, point phare du parcours avec le célèbre rocher de la Lorelei, cette sirène à la voix si

troublante qu’elle faisait chavirer les bateaux… chaque hameau a son histoire. À l’escale, mère et fille se baladent avec plaisir dans les petites villes allemandes qui bordent le fleuve. Manifestement, les autorités ont bien fait leur travail en empêchant les promoteurs immobiliers de tout dénaturer. Au terme du périple, on prend le car jusqu’à Bâle, puis le train jusqu’à Lausanne. Quel bonheur de retrouver son lit !

Après les vacances

Dès leur retour, Faustine reprend les séances chez les alcooliques anonymes. Elle retrouve son groupe de prédilection avec plaisir. Ayant négligé de réclamer sa médaille des trois mois de sobriété en temps utile, Faustine reçoit les deux : trois et six mois, en même temps, sous les applaudissements de l’assemblée. Le groupe qu’elle fréquente, dans l’arrière salle d’un restaurant du centre de Lausanne, est mené par une certaine Scarlett. Femme au tempérament excessif, haute en couleurs, tant dans son maquillage que dans sa vêture, mais néanmoins pauvre petite fille blessée et vulnérable. Depuis qu’elle a arrêté de boire, Scarlett souffre d’insomnies. Pour s’en sortir, elle a décidé d’écrire un livre. À chaque séance, elle en parle et c’est, pour tous les autres, un très beau partage d’expérience.

Au bureau, Faustine retrouve Zézé avec plaisir. Pendant ses vacances, il a fait quelques rencontres intéressantes et rempli son carnet de commandes. Faustine a de quoi s’occuper pour quelque temps. En plus des travaux concernant le secteur immobilier, la Holding prétend aider les entrepreneurs à développer leurs projets. On met en place un dossier, un budget,

une demande de crédit. Tout est bon pour diversifier les activités. Malheureusement, avec la Guerre du Golfe (encore elle !) les banquiers sont devenus frileux. L'heure est plus à la vente d'armes qu'à celle d'appartements ou de produits, fussent-ils haut de gamme. Les affaires, pourtant montées avec soin, capotent les unes après les autres. Zézé a plus de chance avec ses projets immobiliers. Fuite de capitaux ? Blanchiment ? Investissements de survie ? Les clients se bousculent, dessous de table à l'appui. Un jour, Zézé, coincé dans une réunion à l'heure du déjeuner, demande à Faustine d'aller porter une grosse enveloppe à la banque. C'est quand même bizarre de confier tout cet argent liquide à une secrétaire, non ? Et si je me faisais attaquer ? On tue pour moins que ça de nos jours. Faustine en veut à son cher patron de risquer sa vie à elle avec autant de nonchalance, mais en même temps elle trouve assez jubilatoire de jouer les James Bond Girls et de traverser la ville avec un tel pactole au nez et à la barbe de tous les gredins du coin.

Un soir, elle va partir quand le téléphone sonne :

— Salut, c'est Claude ! Tu vas bien ?

— Ça alors pour une surprise !

— Je passe par Lausanne dans trois jours, on peut se voir ?

— Pourquoi pas ?

Faustine est ravie à l'idée de revoir son ancien directeur. Elle espère qu'il lui apportera des nouvelles fraîches de la Prãna. La dernière fois qu'ils se sont croisés, c'était à l'occasion d'une visite aux représentants de la société DWCI, en Bavière et en

Autriche. Ils avaient participé à l'*Oktoberfest* de Munich, testé la bière au citron, dévoré de la vraie choucroute et subi les flonflons de l'accordéon : schbrounz-zim-boum. Ils avaient, en passant, visité Salzbourg, la ville qui a vu naître Mozart. Après une dure journée de travail ponctuée de nombreuses pauses, ils s'étaient farci l'interminable montée au Château, vite oubliée deux heures plus tard devant une succulente *Sachertorte*, dégustée dans la vieille ville. En milieu de semaine, Claude avait décidé de prendre une journée de congé et emmené sa secrétaire skier à Garmish Partenkirchen. Grossière erreur ! La pauvre Faustine n'avait pas osé lui déplaire, mais n'avait pas appris à skier mieux pour autant. Comment se sortir de ce pétrin ? Sitôt son patron hors de vue, la jeune femme s'était laissé tomber dans la neige, à quelques mètres du tire-fesses. Elle n'avait pas eu longtemps à attendre. Deux magnifiques spécimens mâles s'étaient détournés de leur chemin pour voler à son secours et la ramener en lieu sûr. La tête qu'ils avaient faite lorsque Faustine, soudain en pleine forme, leur avait donné à chacun un bonbon pour les remercier de leur peine !

Cette fois, Claude revient d'une tournée en Italie. Faustine lui a retenu une chambre dans un hôtel du bord du lac, et réservé une table dans un joli bistro pour leur soirée. L'haleine de son ex-patron est toujours aussi pestilentielle, mais il est très heureux de la retrouver en pleine possession de ses facultés. Elle l'avait beaucoup inquiété, les derniers temps, à Paris. Cher Claude, si heureux de lui signaler les dommages qu'il leur a fallu réparer après son départ (tiens, mets ça dans ta pipe et fume !). Faustine

encaisse, magnanime, lui raconte son parcours, son boulot, les AA et les vacances avec sa mère. Elle est reconnaissante qu'il n'essaie pas de la faire boire. Peu à peu, la conversation glisse sur la question de savoir si oui ou non Faustine acceptera de passer la nuit avec lui. Il le lui avait déjà demandé à plusieurs reprises à Paris, mais elle avait la bonne excuse d'être mariée. Désormais la voilà libre. Déjà Claude s'imagine avec pied-à-terre et maîtresse en Suisse, un petit ballon d'oxygène bien pratique.

— Tu ne peux pas m'en vouloir d'essayer !

Terriblement mal à l'aise, au bord de l'écœurement, la jeune femme hésite à le planter là, maintenant, tout de suite, bien qu'il insiste pour qu'au moins elle le raccompagne à son hôtel.

— En souvenir du bon vieux temps.

Faustine s'exécute de mauvaise grâce. Sitôt qu'il est rendu et fait mine de l'embrasser, elle s'enfuit en courant. Elle ne se trouve pas très courageuse (Brel aurait chanté : « ♫♬♪Je trouve Madame mauvaise copine ♫♬♪ »), mais elle n'a pas fait tout ce travail sur elle pour retomber dans les sempiternels mêmes pièges. Elle ne répondra plus jamais à ses appels téléphoniques.

Le lendemain samedi, mère et fille font la grasse matinée puis quelques courses en centre-ville. Devant son café, fifille raconte ses récentes aventures à sa chère maman qui s'en amuse beaucoup. Elle-même confie ses propres stratégies d'antan pour se tirer de ce genre de mauvais pas. Si un homme la collait de trop près, elle s'arrêtait près d'une vitrine, se composait un faciès de crétine ou handicapée

mentale, et se retournait très lentement en poussant des petits grognements. Effet répulsif garanti !

— Hahaha, trop drôle. Moi je n'oserai jamais. Mais est-ce que ça va être ainsi toute ma vie ? Cette impression d'être un bout de bidoche sur un étal ? Une proie permanente ?

— C'est l'ennui quand on est jeune et belle, ma fille. Mais rassure-toi, un jour ça s'arrêtera et tu deviendras totalement transparente. Certaines femmes ne s'en remettent jamais, d'autres passent à autre chose sans difficulté. La vie ce n'est pas que le cul.

— Vivement que ce temps-là arrive, tout ce que je souhaite c'est avoir la paix !

L'après-midi, Faustine monte au centre de Lausanne où elle sait trouver une séance ouverte des AA avec un témoignage. Elle aime bien cette salle. Au mur trônent des panneaux qui font réfléchir : *L'important d'abord*, *24 heures à la fois*, *Vivre et laisser vivre,* surtout. Ces quelques phrases toutes simples, intégrées au bon moment, ont permis à des millions d'alcooliques de sortir de leur enfer. Aujourd'hui, en séance ouverte nous écoutons le témoignage d'une amie, un parcours de vie, avec ses petits et ses grands drames mais aussi ses conquêtes et ses victoires.

La personne qui témoigne possède un humour extraordinaire. C'est une bonne chose que Faustine a apprise en AA : savoir prendre du recul et se moquer de soi. Se souvenir que l'alcoolisme est une maladie et cesser de culpabiliser. Pour s'intégrer à un groupe, il suffit de vouloir arrêter de boire et de comprendre

qu’on n’y arrive pas seul. Au revoir le déni, bonjour l’humilité. Et si on rechute ? On trouve le courage de revenir et on recommence. Beaucoup de membres se sont choisi un parrain ou une marraine. Faustine n’a pas encore franchi le pas. Elle n’a pas non plus proposé ses services pour choisir le prochain thème d’une séance fermée, réservée aux seuls alcooliques, encore moins pour endosser le rôle de modératrice. Elle n’a même pas osé se proposer pour faire le café ou tenir l’accueil. Il faut dire que chaque fois qu’elle part en séance, maman lui demande de faire au plus vite afin qu’elles aient quand même un bout de soirée ensemble. Il ne s’agirait pas de louper le début du film quand même.

Lors d’une fouille de routine, Faustine a trouvé, dans le bureau de Zézé, un feuillet relatant une conversation téléphonique entre son patron actuel et son patron précédent, Jacques. À la lecture de tant de superlatifs cumulés, Faustine comprend mieux pourquoi Zézé l’a engagée alors que tant d’autres étaient en lice. Jacques est un type formidable. D’ailleurs, il lui arrive, et c’est bien le seul de toutes ses relations parisiennes, de prendre de temps à autre de ses nouvelles. Il partage à cette occasion ses petits soucis personnels afin qu’elle-même puisse, à son tour, l’encourager. Des patrons comme lui, on n’en rencontre pas souvent.

Pascal, son collègue de chez Tektronix avec qui elle avait gardé des contacts relativement espacés, s’annonce en Suisse à son tour. Il aimerait une chambre abordable, si possible chez Faustine. La voilà bien embêtée. Maman n’a plus une place de libre au

Centre et ce n'est pas dans son lit étroit qu'elle pourra loger un pote avec lequel elle n'a jamais partagé aucune intimité. Elle lui trouve quelque chose dans un hôtel du boulevard. Dès sa descente du train le pauvre garçon la hérisse. Il vient de passer trois jours à Gstaad, dans le chalet d'une amie multimillionnaire. Il ne cesse de vanter le luxe de l'endroit, les qualités de son hôtesse et les généreux bienfaits dont elle l'a comblé. Faustine fait figure de parente pauvre. Le premier soir, elle reçoit son ami à la maison où maman s'est mise en quatre pour préparer un bon repas. C'est tout juste s'il ne fait pas la grimace. Le lendemain, rebelotte, il trouve à redire sur tout, le bruit, l'hôtel, le petit-déjeuner. Faustine ne sait plus quoi en faire. Le temps est horrible, pluvieux et froid. En désespoir de cause, elle décide d'emmener le jeune homme dans un bon restaurant au bord du lac. La veille, elle a payé l'hôtel et la soirée au Café 1900, c'est maintenant son tour d'ouvrir son porte-monnaie. Mais le jeune homme n'y semble pas décidé. Il se goinfre tant et plus puis disparaît au moment de l'addition. Alors, Faustine, laissant ladite note sur la table, enfile son manteau et se tire à l'anglaise. Elle n'entendra plus jamais parler de lui. Est-ce que tout Paris va défiler à Lausanne dans l'espoir de la baiser, maintenant qu'elle est libre ?

Le lendemain, Faustine emmène maman au cinéma. On y passe *Le Cercle des poètes disparus* et *Tatie Danielle*. Elles choisissent la seconde. L'histoire de cette vieille dame indigne et exécrable amuse beaucoup le duo mère-fille. « Quand je serai vieille, je serai insupportaaaaaaable », chante Faustine à la

sortie en paraphrasant Brel. Si c'est le seul moyen pour qu'on lui fiche la paix, elle n'hésitera pas.

Les feuilles mortes

Le deux octobre 1990 tombe un mardi, c'est le cinquième anniversaire du décès de Julien. Faustine allume une bougie à sa mémoire.

Le trois octobre, le temps est au beau. Chaud et ensoleillé. Ce midi, Zézé déjeune avec un client. Sitôt qu'il a tourné les talons, Faustine allume la radio et apprend… le décès du mari de la princesse Caroline de Monaco. Quel choc ! Faustine est bouleversée. Comment ne pas s'identifier à cette jeune femme, maman heureuse de trois jeunes enfants et épouse comblée d'un jeune entrepreneur ? Faut-il être irresponsable, quand on a charge de famille, pour aller se tuer dans un accident de motonautisme !

Les mois d'octobre, novembre et décembre 1990 sont plutôt calmes au bureau. Par contre, en ville, on cause du premier cas de maladie de la vache folle ; de Florence Arthaud, aussi, qui vient de remporter la *Route du Rhum* et, surtout, d'une commission d'enquête parlementaire qui révèle l'existence, en Suisse, d'une armée secrète, au nom de code P26, créée en 1979 sans l'aval du parlement, mais néanmoins financée avec des fonds publics. On découvre également un service secret de renseignement : le P27, qui effectue des missions de

surveillance à l'intérieur du pays. Lequel se remet à grand peine du *scandale des fiches*. Faustine et sa famille lisent avec passion tout ce qui se rapporte à ces événements politiques qui ont commencé avec la démission de la première femme conseillère fédérale jamais élue : Elisabeth Kopp.

Madame Kopp avait prévenu son mari qu'une enquête allait être ouverte contre lui pour blanchiment d'argent issu de la drogue. Bien sûr, le *vulgus pecum* ne reçoit que des miettes d'information, mais en attendant, l'affaire fait grand bruit. Tous les ingrédients d'un bon feuilleton policier sont présents. Défilé de trente mille personnes à Berne contre *l'état fouineur ;* assassinat d'un ancien directeur de la P26 qui avait promis de faire toute la lumière sur les armées secrètes pendant les travaux d'investigation, etc. Les plus belliqueux, jusqu'à trois cent mille personnes, exigent un droit de regard sur leurs fiches. On ne pourra plus dire que les fonctionnaires ne fichent rien !

Autre nouvelle au milieu de tout ce grand guignol : Maggie Tatcher démissionne, le vingt-deux novembre 1990. Décidément, il s'en passe des choses, un an à peine après la chute du mur.

Mi-décembre, pendant qu'un nouvel événement historique se profile : la jonction du tunnel sous la manche, on organise la fête de Noël du bureau. Zézé demande à Faustine de réserver une table au Beau-Rivage, un hôtel-restaurant hyper sélect, pour le vendredi vingt et un au soir. Dans l'après-midi, la comptable vient présenter les comptes avant le bouclage de fin d'année. Puisqu'ils terminent relativement tard, Zézé l'invite à les rejoindre, sa

propre femme ne pouvant être présente. Ce soir-là, il raccompagne Faustine chez elle et ordonne :

— Faites-vous belle, je compte sur vous pour me faire honneur !

Il n'en faut pas plus pour que la jeune femme parte en crise d'angoisse. À peine franchie la porte de l'appartement, elle fond en larmes, devant une maman d'abord étonnée, puis furieuse, quand elle entend la sempiternelle phrase : « J'ai rien à me mettre, je suis en dessous de tout, je vais lui faire honte ! ».

— Tu es stupide ma fille, à ton âge et avec ton physique, n'importe quel chiffon te va. Tu ne devrais pas te laisser impressionner, tu vaux mieux que ça. Va prendre une douche, ça te rafraîchira les idées.

— Mais tu te rends compte, maman, on va au Beau-Rivage, l'endroit le plus chic de Lausanne, et pour une fête de bureau en plus !

— Et alors ? Il t'a donné une augmentation pour t'habiller mieux ? Il se prend pour qui ?

— Tiens, c'est une idée ça, je vais lui demander lundi, répond Faustine qui retrouve un semblant de sourire.

Finalement, un joli chemisier, un peu de maquillage et tout rentre dans l'ordre. Maman lui prête son manteau en fausse fourrure, celui qui ressemble à un couvre-lit, puis on finit par trouver des chaussures adéquates. Heureusement que mère et fille ont exactement les mêmes petits petons.

Avec tout ça, Faustine n'est pas en avance. Elle saute dans un taxi. Au Beau-Rivage, les apercevant de loin, elle se dépêche de rejoindre les invités installés

autour d’une table ronde. En chemin, elle laisse nonchalamment tomber son manteau dans les mains du préposé au vestiaire. Personne ne remarque sa tenue modeste, jupe droite et chemisier en soie tout simple. Immédiatement, Zézé commande une tournée d’apéritifs. Monique, la comptable, opte pour un martini dry, l’associé et Zézé prennent le kir maison et Faustine commande un jus de tomates. Chez les Alcooliques Anonymes on apprend très vite à avoir toujours une boisson sans alcool en tête pour toutes les occasions. Mais Zézé ne comprend pas.

— Pas d’alcool ?

— Non merci, je ne bois pas.

— Ah bon, jamais ?

— Non, jamais.

— Vous n’avez jamais bu d’alcool de votre vie ?

— Ça alors, c’est extraordinaire, interrompt la comptable, je n’ai encore jamais rencontré quelqu’un qui ne boit pas du tout !

Ce qui dispense Faustine de répondre par un gros mensonge. Elle aurait bien aimé lui river son clou en avouant la vérité, mais ça serait lui démontrer par la même occasion qu’il a engagé une alcoolique. Il perdrait la face devant ses invités et elle… sa place.

— Vous vous privez des bonnes choses de la vie. C’est dommage, vous ne voulez pas essayer un tout petit peu ?

— Non merci, sans façon.

— Et vous ne prenez pas de vin non plus ? insiste l’associé.

— Non plus.

— Comme votre vie doit être triste et plate !

Faustine est malheureusement trop jeune en

sobriété pour répondre du tac au tac. Elle est trop novice également pour ne pas souffrir de ces attaques ironiques. Comment expliquer à son patron que l'on a certainement déjà bu plus d'alcool à trente-cinq ans que lui à cinquante ? Stoïque, elle se contente de sourire et prie le ciel qu'on passe à autre chose. Hélas, la meute est lâchée. Pendant tout le repas, on ne parlera que d'alcool. De l'associé à la comptable en passant par Zézé, chacun évoque sa première cuite, les meilleures bouteilles bues et dans quelles circonstances. Tout y passe, jusqu'aux alcools distillés clandestinement à domicile avec les poires du jardin. Pour finir, c'est à qui racontera l'anecdote la plus scabreuse. Après l'apéritif, on passe au vin, puis au dessert alcoolisé et enfin au café arrosé. Faustine a terriblement soif, mais les bouteilles d'eau minérale (elles sont hors de prix, vous avez vu ? rouspète Zézé) ne suivent pas. Faustine tient bon. Une fois passée la première gifle émotionnelle, elle savoure son repas, répond par monosyllabes et rit à bon escient en attendant que ça passe. Que faire d'autre ? Elle meurt d'envie de leur raconter ses propres expériences de beuveries, c'est pour le coup qu'ils ne rigoleraient plus. Un jour elle en sera capable, elle le sait. En fin de soirée, elle ne s'attarde pas, remercie poliment et saute dans le premier taxi.

Le lundi suivant, Zézé semblant avoir tout oublié de cette étrange soirée se montre de très bonne humeur. De fait, étant donné qu'il ne va rien se passer durant les fêtes, autant que Faustine prenne des vacances. Il va faire de même et filer à Sainte-Maxime avec Madame sitôt qu'il aura terminé les bulletins de salaire et ses propres paiements. Installé derrière le

bureau d'appoint, juste en face de Faustine, il discute de choses et d'autres. Faustine, à son tour, lui raconte la Prãna et la profonde amitié qui la liait à Jacques. Du fait aussi qu'il appréciait tellement son implication dans le travail qu'il l'avait augmentée à trois reprises dans la première semaine. Le message serait-il passé ? Toujours est-il qu'avant la fin de l'année elle reçoit un courrier stipulant que son salaire sera augmenté à partir du premier janvier suivant. Elle est pas belle la vie ?

Papa, maman et Faustine passent de jolies fêtes de Noël, malgré l'absence de Stéphane et de son épouse qui refusent toujours de rejoindre la famille. Maman a offert un bel appareil photo à Faustine. De son côté, elle a reçu *la* robe de chambre « hollywoodienne » dont elle a toujours rêvé. Seul nuage noir de ces vacances : le soir du réveillon, ils ont diffusé « Histoire d'O » à la télévision. Déjà, faut oser. Ensuite, papa a insisté pour venir le voir. Faustine a été épouvantablement embarrassée de visionner un tel film en compagnie de ses parents, mais maman était curieuse de voir ce que c'était et ne voulait pas regarder autre chose. Impossible de se retirer dans sa chambre un soir pareil, Faustine était coincée. Comble d'impudence, papa a commenté chaque scène, gâchant tout l'intérêt du film. Selon lui, il manquait des détails primordiaux par rapport au livre que, bien sûr, il connaissait par cœur. Pendant une demi-heure, il a développé des détails techniques très intimes, c'était gênant, franchement. Faustine aussi avait lu le livre, elle n'aime pas jouer les pudibondes et n'a rien contre les fantasmes, ni l'érotisme, pour

autant qu’il n’y ait pas de confusion malsaine avec de la pornographie. Heureusement papa a fini par s’en aller, après les feux d’artifice célébrant la nouvelle année. Vivement lundi !

Routines

La lettre de Zézé accompagnant l'augmentation de salaire est un modèle du genre. Témoignant avec force qualificatifs de la satisfaction de son employeur, elle regonfle Faustine à bloc. Se sentir bien au travail lui fait oublier les aléas de son divorce, sa solitude, ses craintes au sujet de ses capacités intellectuelles, sa vie au boulevard avec une maman autoritaire. Laquelle maman d'ailleurs ne pardonne toujours pas à son fils de l'avoir abandonnée pour une jeune Brésilienne, déjà mère de deux enfants. En ce moment, Stéphane vit en centre-ville et travaille dans un important magasin d'instruments de musique. Il se débrouille plutôt bien, mais évite les contacts avec sa mère de crainte d'ingérences dans sa vie privée. Son épouse, de son côté, n'est intéressée que par les profits matériels qu'elle pourrait tirer de la situation. Si, au début de leur relation, elle était parfaitement adoptée par la famille, la situation a fini par dégénérer au fil du temps, au point que Stéphane a préféré couper les ponts. Faustine ne comprendra jamais pourquoi. La fille tente de consoler la mère du mieux qu'elle peut et, au passage, reçoit les balles perdues. Quoi qu'elle fasse, rien ne comblera le vide laissé par son frère dans le cœur maternel.

Il y a eu des périodes plus mouvementées que ce début d'année 1991 dans la vie de Faustine. Sur le plan politique, par contre, les choses bougent. Il n'y a pas eu de trêve en Irak pendant ces vacances de Noël. Voir tous ces puits de pétrole en feu à la télévision était impressionnant. Le monde entier a de l'urticaire, enfin, seulement les 1 % concernés bien sûr. Par ailleurs, on murmure un peu partout que Saddam aurait accumulé des armes de destruction massive ainsi que des armes chimiques. C'est la toute première fois que Faustine en entend parler.

Néanmoins, ce vingt-sept janvier 1991, il semblerait qu'on sorte enfin du néolithique. Le dernier canton d'irréductibles, celui d'*Appenzell Rhodes Intérieures*, vient d'accorder le droit de vote aux femmes. Faustine applaudit, mais la naïve est toutefois certaine que les femmes ont toujours tiré les ficelles et que leurs compagnons n'ont jamais pris de décision sans les consulter. Évidemment, les féministes pures et dures nieront l'évidence. Ainsi vont les choses. Mais pas longtemps, parce qu'on va bientôt fêter les sept-cents ans de la Confédération et cela aussi fait du bruit. C'est en l'an 1291 que trois paysans scellent, sur la prairie du Grütli, une indéfectible alliance contre toute forme d'agression. À partir de là, au fur et à mesure que les cantons se sont constitués et ont rejoint les trois premiers, ils ont été bien occupés à s'agresser entre eux, rigole Faustine. Il n'empêche, la rumeur court et dégoise. Les artistes de tous bords boycotteraient la fête suite au scandale des fiches. Ils n'ont pas supporté de faire partie des individus espionnés.

En février, Faustine déprime. Ce n’est pas si agréable que cela finalement, une vie sans homme. Avec maman, elles mettent au point une petite annonce qu’elles feront passer dans l’Hebdo à la rubrique *Cherche âme sœur*. C’est un remake de ce qui s’est passé sur la Côte d’Azur dix ans plus tôt, sauf que cette fois Faustine est d’accord sur le principe. Un peu moins sur la manière, car maman la propose comme un *produit* exotique : « Nouveau à Lausanne ! ». Sur dix réponses, sept personnes sont uniquement attirées par le passeport suisse. Faustine rencontrera les trois autres messieurs. Le premier, chez lui, où il l’invitera généreusement à partager trois pommes de terre et huit haricots verts. Le second lui demande son aide pour des achats qu’il doit faire et passe quatre heures dans le magasin sans parvenir à se décider, quant au troisième, il lui pose carrément un lapin. Faustine abandonne. C’est vrai ce que disait Maxime, elle restera laissée pour compte, autant l’accepter une fois pour toutes.

Pendant ce temps, la tempête du désert s’est calmée. Le vingt-huit février, le Koweït est libéré du joug de l’Irak. Sitôt qu’auront été éteints les incendies de puits de pétrole, gentiment laissés derrière eux par les Irakiens au cours de leur opération « terre brûlée », les autres prédateurs pourront reprendre leurs combines. *Business as usual*. En Suisse, on dénombre les nouvelles fortunes amassées par les vautours opportunistes. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, ce n’est pas demain la veille qu’on manquera de pétrole.

Une larme, quand même, pour tous les pauvres types qui ont perdu la vie dans l'aventure. Pas plus en 14-18 qu'en 39-45 ils n'ont eu le choix. La soumission du plus grand nombre au plus petit (Étienne de la Boétie sur la servitude volontaire), restera encore et toujours un mystère. En fait non, pas si mystère que ça : les bourgeois qui ont pris la relève des monarchistes en 1789 savaient parfaitement ce qu'ils faisaient en instaurant la république. Si on se souvient bien, dans les tout débuts de la démocratie, seuls ceux qui pouvaient payer l'impôt avaient le droit de vote. Pas étonnant, donc, qu'aujourd'hui ceux qui continuent à payer, banques, assurances, multinationales, contrôlent les marionnettes politiques. Au final, le peuple donne tous pouvoirs à un « roi » élu tous les cinq ans, lequel danse sur le *pas de deux* des vrais décideurs. Dans le fond, rien n'a changé, nous sommes toujours soumis à la loi du plus fort. Et le plus fort c'est encore et toujours le Capital.

Le deux mars, Marie, l'amie que Faustine avait rencontrée lors de sa cure à Orthez, téléphone en larmes : Serge Gainsbourg est mort. Elle ne tarit pas d'éloges sur son idole. Faustine ne sait pas trop quoi dire, elle qui a vécu ces treize dernières années au rythme des années trente, période jazzistique chère à Maxime, ne connaissait Serge Gainsbourg qu'à travers quelques scandales. De plus, vu qu'il était rarement sobre, il aurait pu avoir tout le talent du monde, cela suffisait à lui gâcher le plaisir de l'écoute. Elle n'a jamais compris non plus comment cette jeune Anglaise si jolie, si talentueuse, avait pu tomber amoureuse de cet homme à tête de brassicacée. À sa place, elle-même aurait fui depuis longtemps.

Une nouvelle chasse l'autre. Le lendemain, la Suisse accorde le droit de vote aux jeunes de dix-huit ans. C'est pas un peu jeune ? demande-t-elle à Jacques au téléphone à l'occasion d'un appel impromptu. Il n'a pas le temps d'épiloguer sur le sujet, il voulait juste l'informer qu'il sera à Zurich dans quelques jours, au Salon de l'électronique. Faustine obtient une journée de congé pour s'y rendre. En deux heures de train, elle y est. À peine arrivée, le regard d'aigle de Martin Green, ancien entraîneur dans les paras, devenu instructeur chez DWCI (la société représentée par Jacques, pour laquelle Faustine a travaillé), la repère, la hèle, l'étouffe de ses bras puissants et l'assied sur ses genoux. Entre nous soit-dit, il ne se serait jamais autorisé cette familiarité si sa femme avait été présente. Autour de lui, Faustine reconnaît quelques têtes, apparemment ravies de la revoir, et, sitôt que Martin la lâche, elle passe de bras en bras. Que ça fait du bien cette chaleur humaine aux antipodes de l'indifférence lausannoise ! Puis Jacques l'enlève pour le déjeuner. Il lui donne des nouvelles toutes fraîches de la Prãna : ils y ont mis le temps, mais ils sont parvenus, finalement, à réparer les dégâts qu'elle avait laissés derrière elle. Faustine touche du doigt la notion d'*amour inconditionnel* quand elle comprend que Jacques, bien qu'il connaisse parfaitement ses limites et ses faiblesses, ne la juge pas. Il l'aime, en dépit de tout, d'un amour sincère. Personne encore ne l'avait considérée ainsi. Avant de le rencontrer, elle a toujours eu l'impression de devoir mériter l'amour qu'elle recevait. Faustine est bouleversée, profondément émue par cette prise de conscience.

Elle rentre à Lausanne euphorique, gonflée à bloc, bien décidée à rester dans le droit chemin, ne serait-ce que pour prouver à son ami qu'il a eu raison de placer sa confiance en elle.

Le trois avril, c'est Graham Greene qui décède, et c'est papa qui porte le deuil de son écrivain préféré. Le lendemain, c'est Max Frisch qui passe l'arme à gauche, et maman qui pleure. Faustine ne connaît bien ni l'un ni l'autre. Pourtant Max Frisch compte parmi les plus célèbres écrivains suisses. Il excelle, dit-on, dans le domaine autobiographique. Ayant fait ses classes à Bâle, maman a beaucoup lu les écrivains suisses et allemands. Goethe, Friedrich Dürrenmatt, Stefan Zweig et Max Frisch, entre autres, tout ce pan de littérature manque à la culture de Faustine. Dès qu'elle le peut, elle file chez Payot et s'offre *Vingt-quatre heures dans la vie d'une femme* (Stefan Zweig) et *Le retour de la vieille dame* (Friedrich Dürrenmatt) dont elle appréciera l'humour corrosif. Hélas, elle ne trouve rien de Max Frisch, cette fois.

Mi-avril. Maman est en larmes au téléphone.
— Qu'est-ce qui se passe ?
— C'est papa. Ils l'ont emmené au CHUV ce matin.
— Oh, non ! Pourquoi ?
— Le cœur. Oh, fifille, viens vite !

Les affaires sont calmes. Zézé est en rendez-vous à Berne, il ne rentre pas avant deux jours. Faustine fait transférer les appels chez elle et fonce au boulevard.
— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Tu te souviens qu'il souffrait d'angine de poitrine ? Il a eu une crise particulièrement sévère cette nuit et son toubib a préféré l'hospitaliser.

Maman est dévastée, elle pleure tant et plus, puis se reprend devant Faustine. La jeune femme appelle le Centre Hospitalier Universitaire Vaudois. On répond qu'André sera opéré le lendemain. Il est en train de passer les examens préliminaires, il faut s'attendre à un pontage. Les visites seront autorisées dès après-demain.

Les heures qui suivent sont empreintes d'émotions diverses. Faustine a tellement entendu sa mère critiquer son beau-père qu'il lui est difficile de comprendre que sa maman soit à ce point démolie, ce n'est pas cohérent du tout. Enfin si, elle croit piger que tout n'était que faux semblants pour ménager la sacro-sainte pudeur maternelle et que dans le fond, l'amour qui unit ces deux-là est infiniment plus puissant qu'ils veulent bien le laisser entendre. Que *maman* veut bien le laisser entendre, parce qu'André, lui, n'a jamais caché son profond attachement, ni son désir. Faustine rit beaucoup d'ailleurs chaque fois que sa mère lui avoue, mi-figue, mi-raisin :

— Il m'a encore fait des propositions malhonnêtes, non, mais tu te rends compte ? À son âge ! Y en a marre de ces enfantillages.

— Mais, sois contente qu'il te fasse encore la cour à cinquante-six ans ! Beaucoup de femmes n'ont pas ta chance, tu sais !

— Je sais, mais lui en a soixante-neuf pour plus de cent kilos. Je ne nous vois pas faire de la gymnastique, fût-elle érotique, dans notre état de délabrement physique rétorque Maman en éclatant de rire.

— Il n’y a pas d’âge pour faire l’amour, tu sais, et à ses yeux tu seras toujours belle !

Afin de se distraire, maman décide de déjeuner à la crêperie d’Ouchy. Un établissement admirablement situé au bord du lac. Elles commandent des crêpes et acceptent sans réfléchir les bolées de cidre que la serveuse propose. Ces crêpes sont un régal. Le cidre est délicieux. Ce que Faustine ne réalise pas, c’est qu’il contient un certain pourcentage d’alcool. Une seule bolée suffit à la saouler. Entre ce détail et le choc émotionnel qu’elles viennent d’encaisser, il n’en faut pas plus pour déclencher une rechute. Quel gâchis ! Cela faisait plus de quatorze mois qu’elle avait arrêté de boire.

Tomber une fois et se relever

Une bolée de cidre, c'est juste une promesse… suffisante pour lancer le moteur, briser les barrières de volonté. Alors que papa est sur le billard, ses femmes continuent la tournée afin de noyer leurs angoisses. Quittant la crêperie, mère et fille vont s'asseoir au bar du Mövenpick, à deux minutes de là, et commandent des doubles whiskys. Le soir, relativement euphoriques, elles sont de retour à la maison lorsque le téléphone sonne. À l'autre bout du fil, le médecin de service leur explique que l'opération s'est bien passée, le malade est hors de danger. Elles pourront lui rendre visite dès le lendemain. Quel soulagement ; il faut fêter ça ! Maman descend piller la cave à vins du Centre, sous l'œil complice de Faustine, en charge de remonter les bouteilles. Pendant toute la nuit, un verre en entraînant un autre, les deux femmes discutent. Elles évoquent la mort, bien sûr, mais aussi quelques traumatismes. Maman, désinhibée, raconte le drame qu'elle a vécu lorsqu'elle attendait son deuxième enfant ; Faustine devait avoir dans les trois ans. Au sixième mois de grossesse, alors qu'elle portait une lourde corbeille de linge, elle a senti un craquement sinistre dans son bas-ventre. Terrorisée à l'idée d'avoir fait du mal à son enfant,

pire, de l'avoir handicapé, ce qu'elle n'aurait jamais supporté, elle a décidé de provoquer un avortement spontané. Elle a porté de lourdes charges, pris des bains trop chauds, s'est même jetée dans les escaliers. La manœuvre a si bien réussi que l'embryon s'est détaché et qu'elle a fini à l'hôpital. C'était un petit garçon. Les médecins de mille neuf-cent cinquante-neuf, rigides et bien-pensants, n'ont pas du tout apprécié. Impitoyables, ainsi que savent l'être certains bouchers en blouse blanche, ils l'ont *punie* d'un curetage sans anesthésie. Quand elle s'est retrouvée enceinte, deux ans plus tard, elle a beaucoup prié pour que ce nouvel enfant soit un fils. Il en allait de la survie de son couple. Elle était persuadée que papa ne l'aurait pas épousée par la suite si elle n'avait eu « qu'une » fille. Heureusement, Stéphane est arrivé, avec tous les attributs de la masculinité. L'honneur était sauf !

À l'écoute de ce récit, Faustine saisit mieux, d'une part l'attachement de maman à son petit frère, et d'autre part son attitude vis-à-vis de Julien. Elle pensait que Faustine ne supporterait pas plus qu'elle l'idée d'avoir un enfant handicapé, en quoi elle se trompait lourdement, mais comment aurait-elle pu comprendre la transformation qu'avait vécue Faustine, si elle-même avait refusé l'épreuve ?

Le lendemain, le réveil est dur. Cela faisait longtemps que Faustine n'avait subi une telle gueule de bois. La jeune femme réalise qu'elle est sur la mauvaise pente et doit réagir vite. Elle décide de se reprendre en main. Le soir même, elle retournera aux Alcooliques Anonymes après avoir accompagné

maman au Centre Hospitalier. Cette fois, elles s'y rendent en taxi.

Pauvre papa ! Si pâle, si fragile sur son lit des soins intensifs. Maman ne peut s'empêcher de pleurer. Il est bardé de tuyaux, n'est pas en état de parler mais ses yeux expriment son contentement de voir son épouse et de sentir le contact de sa main. Le médecin de service leur confie que s'il continue à si bien réagir, il pourra rejoindre une chambre commune d'ici quelques jours.

En sortant de l'hôpital, Faustine fonce directement en séance AA. Le groupe lui fait bon accueil lorsqu'elle avoue sa rechute. Ne pouvant s'empêcher de ressentir de l'injustice à devoir remettre le chronomètre à zéro, alors qu'elle n'a rien bu pendant dix-huit mois, Faustine le clame haut et fort. Elle ne comprend pas pourquoi toute la salle éclate de rire. Ils lui expliquent : ce n'est pas à un alcoolique que tu vas apprendre à faire la grimace ! La sobriété absolue est la condition *sine qua non* du rétablissement. Si tous pensaient pareillement, personne ne se rétablirait. Faustine finit par rire aussi. L'essentiel, c'est d'en sortir, n'est-ce pas ?

De retour au bureau, la jeune femme se détend. Ici, elle est en sécurité, on ignore tout de sa vie d'alcoolique. Ça lui facilite bien les choses pour se remettre sur les bons rails. Entre deux tâches, Faustine observe l'avenue. Cela fait plusieurs jours qu'elle a remarqué une femme, plus toute jeune, pas vieille non plus, on lui donne dans les trente-cinq à quarante ans, qui remonte lentement l'avenue en direction de l'hôpital. Lorsqu'elle repasse sous ses

fenêtres, quelques heures plus tard, la dame, très pâle, semble groggy. Faustine s'interroge, service oncologie ? Mais Zézé la réclame, il faut prendre note, il faut taper, il faut s'extraire de sa rêverie.

Un après-midi, l'avocate appelle et annonce à la jeune femme que l'audience du tribunal, pour le divorce, est fixée au vingt-neuf avril soit dans une petite semaine. Faustine ira seule, la présence d'une avocate à ses côtés n'étant pas requise. Tant mieux, cela coûtera moins cher.

Joyce, l'amie américaine, téléphone dans la foulée en réponse à la dernière lettre reçue. Elle félicite Faustine d'avoir enfin réussi à s'arrêter de boire. Faustine rougit derrière le combiné, si elle savait comment les choses ont évolué ! Pour noyer le poisson, elle décrit le tailleur pied-de-poule vert et rouge qu'elle s'est offert pour le grand jour du divorce. Joyce applaudit, Faustine aura l'air d'un million de dollars là-dedans ! Faustine sourit, quelle drôle de métaphore !

Le vingt-neuf avril arrive enfin ; le soleil brille, au diapason avec l'humeur ambiante. L'audience est fixée à quatorze heures. Faustine arrive cinq minutes en avance seulement, elle est passée prendre de l'argent pour payer les frais de tribunal. De loin, Maxime se précipite vers elle, il ne savait pas qu'il devrait payer ces frais, il arrive en direct de Paris, il n'a pas d'argent suisse sur lui, est-ce que Faustine voudrait bien lui prêter la somme ? Il lui signe immédiatement un chèque de remboursement. Elle accepte, bien obligée, même si, connaissant le lascar, elle a quelque doute sur la validité dudit chèque ; que ne ferait-elle pas pour favoriser sa libération ? Enfin le couple

passe devant la juge. Celle-ci se doit de leur demander s'ils confirment leur volonté de divorcer. « Oui » répliquent les deux d'une seule voix. « Voilà, c'est tout, on vous enverra la copie du compte-rendu d'audience et l'extrait du jugement de divorce, entendu que votre avocate vous a renseignés sur les modalités effectives ». Le tout a duré cinq minutes chrono.

— Bon, alors j'y vais, dit Maxime à peine franchie la porte de l'imposant palais de justice. Tout ça tombe bien, je vais pouvoir prendre un train plus tôt que prévu ! Au revoir ! crie-t-il en courant vers la gare.

Faustine se retrouve seule devant le palais de justice, sur la place de Montbenon. Elle aurait bien bu un café avec son ex, pour fêter ça et constater sa déconfiture d'un peu plus près, mais la vie en a manifestement décidé autrement ; elle ne le reverra jamais.

Désormais, il ne lui reste plus qu'à attendre le pactole, les quelques dizaines de milliers de francs constituant sa part de la maison. Mais rien ne l'empêche d'en dépenser une petite partie tout de suite, non ? En passant devant une vitrine, Avenue de la gare, elle repère une magnifique Jaguar d'occasion pour 70 000 francs. C'est marrant de penser qu'elle pourra bientôt se l'offrir si elle le souhaite. Dans le journal, elle scrute les prix des appartements à vendre, mais hélas, une demi maison française ne suffit pas même à financer un studio en Suisse. Ici, les prix sont multipliés par quatre pour le même produit. Il va lui falloir investir son argent autrement… ou le dépenser.

Début mai, Zézé l'envoie en mission sur la Côte

d'Azur. Il est grand-temps qu'elle rencontre l'ensemble des collaborateurs avec lesquels elle est en contact régulier. Faustine ne comprend pas très bien ce qu'elle est supposée faire. Elle se sent tellement fragile, ça lui fiche la trouille d'imaginer qu'elle doit représenter son patron. Elle doute fort d'en être capable. Elle prend néanmoins son billet d'avion et prépare sa valise, sans oublier son maillot de bain. Y a-t-il un groupe AA à Sainte-Maxime ?

À Marseille-Marignane, personne ne l'attend à sa descente d'avion. Le collaborateur supposé lui servir de chauffeur jusqu'à Aubagne a une bonne heure de retard. Faustine n'a pas osé bouger du point rencontre de peur de le rater. Avec un grand sourire, il lui sert ses plus plates excuses et la conduit à son hôtel sans autre forme de procès. Le tenancier demande sa carte de crédit à la jeune femme afin de l'enregistrer. Or, elle n'en a pas. Voilà qui jette un froid. Ce n'est pas sérieux qu'une responsable suisse de la holding soit dans l'incapacité d'avancer les fonds pour sa chambre d'hôtel. On appelle Zézé, en Suisse, pour savoir qui va payer. Après tout, Faustine pourrait très bien être une usurpatrice ! Évidemment, le patron est furieux de cette mauvaise image, il hurle, mais rassure tout de même son émissaire, il payera hôtel et restaurant. Merci de faire une avance. Faustine se fait insulter au passage ; mais est-ce son rôle de jouer la banquière ? Qu'un directeur fasse une avance passe encore, mais une secrétaire ? D'autant qu'elle est bien placée pour savoir que son patron hésite longuement avant de rembourser les notes de frais. Ce n'est pas avec son salaire qu'elle peut se le permettre, même si elle a été substantiellement

augmentée.

Sitôt que son chauffeur a tourné les talons, Faustine prend possession de sa chambre, se change et file à la piscine. Quelques longueurs plus tard, elle se fait servir un délicieux repas au restaurant. Elle lorgne un peu sur la bouteille de Pouilly-Fuissé qui figure à la carte, mais non, ce n'est plus pour elle. Dommage, cela aurait bien accompagné le poisson.

Tout le reste de la semaine, Faustine se sent en porte-à-faux. Elle est là pour faire connaissance avec les collaborateurs de la holding, mais elle ne sait pas du tout de quoi on parle. À Lausanne, elle manipule les chiffres, cela reste abstrait. De plus, elle a l'impression qu'on se méfie d'elle. Bien sûr, ils restent aimables, surtout la secrétaire de direction de l'antenne d'Aubagne. Elle se plie en quatre pour plaire à Faustine, allant jusqu'à sacrifier sa pause déjeuner pour l'emmener magasiner dans les jolies ruelles. Quant aux hommes, sans se mouiller, ils se sont retirés dans leur bureau, remettant à plus tard le plaisir de la rencontre. Ils n'ont absolument pas l'intention de se laisser espionner par l'envoyée de la maison-mère. Projetée sans préavis dans le monde opaque de l'immobilier, Faustine n'a pas les compétences requises pour faire valoir un quelconque droit de regard sur des opérations dont elle ignore la genèse. Venant de se faire engueuler par Zézé pour cette histoire de carte de crédit, elle n'ose pas l'appeler chez lui pour lui demander conseil.

Comme il faut bien faire semblant de mériter son salaire tout en s'occupant un peu, Faustine initie les deux secrétaires présentes aux mystères de *Word 5*. Ainsi, les deux bureaux seront synchronisés. En fin de

journée, elle est invitée à un apéritif avec les collaborateurs. À sa grande déception, ceux-ci passent leur temps à dénigrer Zézé entre deux œillades complices, tout en parlant championnat de France de football. Ici on roule pour l'Olympique de Marseille, le club cher à Bernard Tapie. Ils ont payé leurs places dans les tribunes à prix d'or et espèrent bien voir gagner leur équipe. Après quelques verres, ils en viennent aux confidences, racontent deux ou trois magouilles de leur cru, se moquent de plus en plus ouvertement de Zézé. Ils tentent surtout d'obtenir des informations confidentielles de la part de Faustine qui, heureusement, n'en a pas. Elle préfère passer pour encore plus naïve, plutôt que de trahir. Avant de l'abandonner devant son hôtel, ils lui demandent de faire en sorte qu'à l'avenir leurs notes de frais soient remboursées un peu plus rapidement. Faustine, très choquée par ce manque de loyauté, promet tout ce qu'on veut et prend congé le plus rapidement possible.

Dans la semaine, elle fera encore connaissance avec les responsables de Port Grimaud et de Sainte-Maxime où elle a enfin l'occasion d'inspecter le chantier dont elle suit l'évolution. Elle aura une longue conversation avec la responsable d'agence de Port Grimaud qui la supplie de lui trouver du travail en Suisse ! Faustine regardera, c'est promis. Enfin seule, au bord de la piscine, elle se demande ce qu'elle est venue faire là. Quelle bande de requins ! Tu parles d'un voyage d'affaires !

Le dernier jour, la collaboratrice responsable de la vente des appartements de Sainte-Maxime vient la récupérer à son hôtel pour l'amener à l'aéroport. Elle

conduit une superbe voiture de sport, laquelle tombe en panne d'essence sur l'autoroute, à vingt kilomètres de l'aéroport. Faustine est au bord de la panique à l'idée de rater son avion. Les deux femmes risquent leur vie, à slalomer entre des voitures lancées à toute vitesse, pour passer de l'autre côté où, par une chance extraordinaire, se trouve un garage. Le temps de remplir un jerrican et la Suissesse arrivera juste à temps à l'aéroport.

De retour à Lausanne, Faustine tente de transmettre ses impressions à Zézé avec honnêteté, mais il ne l'écoute pas. Pour lui, les collaborateurs qu'il a choisis sont parfaits, un point c'est tout. Faustine sent bien qu'il est encore sous le coup de l'humiliation ressentie d'être passé pour incompétent aux yeux de son collaborateur. Pour preuve, il se contente de la sommer de se commander une carte de crédit au plus vite. Le fait que ça coûte de l'argent et que ce n'est pas lui qui paiera les frais bancaires ne semble pas du tout lui traverser l'esprit.

Cerise sur le fiasco, il semble déçu que Faustine n'ait pas rempli sa mission correctement. Mais à quoi s'attendait-il exactement ? Pensait-il sincèrement qu'une secrétaire, fût-elle de direction, saurait remplacer un chef d'entreprise au pied levé ? Bienvenue dans le monde merveilleux de la finance !

Le plat pays… et les autres

Faustine appelle sa banque. Elle recevra sa carte de crédit dans les dix jours, le temps de quelques vérifications. La semaine suivante, elle est seule au bureau quand le téléphone sonne.

— Bonjour, c'est la banque XY. C'est pour une confirmation, vous pouvez me passer votre service comptabilité ?

— Bien sûr, répond Faustine qui se doute de l'objet de l'appel. Ne quittez pas, je vous passe la comptable. Bip, bip, bip…

— Bonjour, ici la comptabilité, je vous écoute, répond Faustine en déguisant légèrement sa voix.

— Bonjour, ici la banque XY. Je voudrais juste que vous me confirmiez que le salaire de votre employée Mme Faustine M. est bien de xxxx frs par mois ? C'est pour déterminer sa limite de crédit.

— Je vous le confirme. Je peux même vous assurer, mais ne le répétez pas, car la personne n'est pas encore au courant, que ce salaire sera augmenté à xxxx frs très prochainement.

Et le tour est joué ! Faustine raccroche, le sourire aux lèvres. Lorsqu'elle reçoit sa carte, quelques jours plus tard, la limite de crédit y est supérieure à son

salaire. Chouette assurance en cas de pépin sérieux. L'avenir prouvera à moult reprises combien elle avait raison.

Faustine se remet au travail. Maintenant qu'ils la connaissent, les collaborateurs d'Aubagne se rappellent régulièrement à son bon souvenir pour qu'elle encourage Zézé à rembourser ses dettes. Las, ce n'est pas à un promoteur immobilier qu'on donne des leçons d'économie. Dans ce domaine, Zézé n'a rien à envier aux vendeurs de voitures d'occasion. Tout cela pour dire que ce n'est pas en ce moment qu'elle peut sortir l'oreiller planqué dans l'armoire ; d'une part, Zézé est tout le temps dans ses pattes ; d'autre part, il fait si beau qu'il serait dommage de ne pas profiter du soleil pendant la pause déjeuner et le balcon est tout désigné pour cela. Faustine s'y installe confortablement avec son sandwich, cul sur une chaise, pieds sur l'autre et la radio en fond sonore. Ah tiens, ils viennent de dire aux nouvelles qu'Édith Cresson est devenue première ministre. À quand *une présidente* de la république ? Ces pays occidentaux sont terriblement en retard sur le plan de l'égalité. Ils ont toujours le clapet ouvert sur de belles promesses, mais dès qu'il s'agit de concrétiser… macache !

Un jour, Faustine découvre qu'un salon de beauté s'est ouvert sur le palier d'en face. On y propose du bronzage intégral. Elle hésite un peu, et finalement s'inscrit. Elle passe une heure par semaine dans un caisson, à brunir sur toutes les coutures au son d'une musique psychédélique. Au début, quand elle lui en parle, Zézé se moque d'elle, mais finalement, au vu du résultat, il craque et prend rendez-vous au motif que pour vendre des appartements sur la Côte d'Azur, il

faut avoir la tête de l’emploi.

À nouveau, Faustine remarque, de sa fenêtre, la femme au foulard. Elle semble de plus en plus maigre, marchant péniblement en direction du Centre Hospitalier. La suivant du regard le cœur serré, elle aimerait bien lui dire qu’elle n’est pas seule ; qu’elle existe pour une petite secrétaire inconnue qui l’observe et compatit. Que ce serait formidable d’avoir le pouvoir de changer certaines destinées !

Maman est furieuse. Papa, actuellement en convalescence à Montreux après son opération du cœur, lui a téléphoné. Ils ont pris rendez-vous pour dimanche, or, en raccrochant, il n’a pu s’empêcher de lâcher :

— Tâchez de vous habiller correctement. L’Excelsior, ce n’est pas n’importe quoi, il n’y a que du beau linge, ne me faites pas honte !

Maman explose :

— Non mais, ça va pas la tête ! Ce n’est toujours qu’une clinique de convalescence pour vieilles peaux en fin de parcours ! Je veux bien qu’elle soit installée dans un hôtel de luxe, mais je ne vois pas pourquoi je me mettrais en frais !

On dirait qu’il y a de l’eau dans le gaz chez ces deux-là. Papa a pris de l’assurance. Voir maman dévastée lui serait-il monté à la tête ? Pourquoi ces caprices ? Nonobstant ces détails, mère et fille se dévouent pour lui rendre visite le dimanche en question. Elles ont fait un petit effort d’apparence mais point trop n’en faut, il devra s’en contenter. L’hôtel possède effectivement un charme suranné, bien conservé, à l’instar de la plupart des

pensionnaires. La nourriture est excellente, le repas valait le déplacement. Papa retrouve l’atmosphère d’une époque qu’il a tant aimée, celle des romans de Simenon et des Ballets russes. Bien qu’il prétende mordicus le contraire, il semble qu’il ait été plus heureux avant d’avoir rencontré maman qu’après. La conversation porte sur des sujets bateaux et un retour en arrière, simili bilan de vie, où l’on passe en revue les différents pays habités, non sans un brin de nostalgie pour certains. Après le repas, ils font quelques pas sur les quais de Montreux, puis les filles retournent à Lausanne se vautrer dans le moelleux de leurs fauteuils, devant les programmes lénifiants de la télévision.

— Tu as déjà tes dates de vacances ? questionne maman.

— Oui, du six au vingt-et-un juillet.

— Parfait, ça nous laisse deux mois pour trouver quelque chose de sympa.

— Du genre ?

— Je tenterais volontiers une croisière. Que penses-tu de la Baltique ? Ils ont des propositions très intéressantes sur le journal de la Migros. Tiens, regarde : Amsterdam, Copenhague, Gdansk, Saint-Pétersbourg, Helsinki, Stockholm, Gotland, Göteborg, Oslo et retour, ça a l’air formidable, non ?

— Oh, oui, quel chouette parcours ! Et c’est cher ?

— Un peu, mais on ne vit qu’une fois, je t’avance les sous si tu veux et tu me rembourseras plus tard.

— D’accord, vas-y. Mais j’aurais bien bougé un peu avant l’été, je commence à avoir des fourmis dans les jambes.

— Moi aussi. Si on allait en Belgique ? J'ai très envie de voir un peu ce que sont devenus Ohain et la Hulpe.

— Bonne idée, pendant le week-end de l'Ascension ?

— Oui, on prendrait le train de nuit !

— Sensass ! Tu t'en occupes ?

Maman et Faustine ont pris le train jusqu'à Bâle. Elles ont profité de l'occasion pour saluer tonton Gerold, le frère de maman, qui tient un stand de fleurs sur la place du marché. Elles sont retournées à la gare juste à temps pour intégrer leur compartiment-couchettes et… en route pour Bruxelles ! L'hôtel qu'elles ont retenu est situé à deux pas de la gare de Bruxelles-Midi. Sitôt qu'elles ont déballé leurs affaires, elles descendent dans la rue, explorent la file des taxis afin d'en trouver un acceptant de les amener jusqu'à Ohain puis la Hulpe le lendemain. Après quelques tentatives infructueuses, elles finissent par tomber sur un Africain du nord au volant d'une belle Mercedes. Tous trois mettent du temps à se comprendre, car le monsieur ne parle pas très bien le français, mais lorsqu'il a pigé la requête et qu'ils se sont entendus sur un prix, manifestement une grosse somme pour lui, il se montre ravi. Demain dix heures, il les attendra devant la porte de l'hôtel.

N'ayant pas beaucoup dormi dans le train, mère et fille se contentent d'une balade dans la vieille ville, à la recherche du Manneken-Pis. Elles cherchent longuement, sont déçues par sa petite taille. Surtout Faustine qui était très jeune la première fois qu'elle l'a vu. Elles terminent la soirée, dans un restaurant

donnant sur la Grand-Place, en se gavant de moules accompagnées de frites.

Le lendemain, à l'heure dite, elles montent à l'arrière du taxi. Faustine, le nez collé à la vitre, ne reconnaît pas, dans les quartiers qu'ils traversent, ceux qu'elle a connus enfant, quand papa venait la chercher au pensionnat pour la ramener à Ohain. Bruxelles aurait-elle dont tellement changé ? Sa perplexité trouve une explication lorsqu'ils s'arrêtent au pied d'un immeuble banal situé dans une lointaine banlieue. Avec un grand sourire, leur chauffeur leur fait signe d'attendre. Cinq minutes, dix, quinze… elles commencent à s'inquiéter sérieusement, mais le voilà qui revient, accompagné d'une femme entièrement voilée qu'il fait asseoir à ses côtés. L'homme explique, dans un charabia, que son épouse n'a pas souvent l'occasion de sortir. Prendre l'air lui fera du bien, si ces dames sont d'accord bien entendu, dit-il en lançant le moteur sans plus de cérémonie et sans attendre la réponse.

— V'là autre chose ! réagit maman, devant le fait accompli.

— Oui, c'est marrant, je ne m'attendais pas à celle-là.

— Pourquoi pas après tout, c'est un brave type de penser à sa femme. Tant qu'il nous amène où on veut, ça ne me pose pas de problème.

Ainsi commence une très jolie journée de pèlerinage. On commence par revoir la petite maison dans laquelle la famille a logé, au milieu des années soixante. Elle n'a pas changé d'un iota, le jardin non plus. Une voiture, coffre ouvert, se trouve sur la pente du garage. Les actuels propriétaires sont en train de

décharger leurs courses. Maman leur explique qu’elle a vécu dans cette maison et demande si elle peut prendre une photo. Ils acceptent, sans pour autant les inviter à l’intérieur, au grand regret de Faustine. Tant pis. Étape suivante : un tour du village de la Hulpe. Ensuite : visite de l’école d’Ohain. Nouvelle déception : elle a été abandonnée. Maman prend des photos de Faustine un peu partout. Sur les marches de la cuisine, devant la grande salle, dans la cour. À défaut de visiter l’intérieur des bâtiments, elles en ont assez pour raviver leurs souvenirs. Elles s’apprêtent à rentrer à Bruxelles lorsque leur chauffeur leur demande si cela leur plairait de faire le détour par Waterloo. Bien sûr ! Avec grand plaisir ! Une demi-heure plus tard, les y voilà. Faustine gravit la butte presque en courant, c’est tellement plus petit que dans son souvenir ! Les marches, qui semblaient si nombreuses, ont diminué de moitié, au moins. Après la visite, le chauffeur souhaite les remercier en leur offrant une bière, il fait si chaud. Bonne idée, acquiesce Faustine sans se rendre compte qu’elle fonce droit vers une nouvelle rechute.

De fait, de retour en ville, elles ne s’arrêtent pas là. Après le dîner, se promenant dans les ruelles de la vieille ville, elles passent devant un pub. Séduites par la musique qui s’en échappe, elles y entrent. L’orchestre de jazz est excellent, valorisé par une chanteuse de talent. Maman commande un Irish Coffee, Faustine accompagne.

C’est le meilleur qu’elle ait jamais bu.

Tomber deux fois et se relever

Au retour de Bruxelles, Faustine se remet à la fréquentation assidue des groupes Alcooliques Anonymes. Maman, de son côté, arrête également de boire mais, une fois de plus, juge inutile de se faire aider.

Le quatorze juin 1991, pour la première fois en Suisse, les femmes font grève. C'est une grève programmée, autorisée par le gouvernement ! Assez incroyable tout de même, à quoi ça sert alors ? Néanmoins, sitôt qu'elle apprend la chose, Faustine décide qu'elle rejoindra le cortège. Peu avant midi, son patron appelle. Elle lui fait part de sa décision. Il maugrée un peu, trouve l'idée absolument ridicule.

— Vous êtes si mécontente de votre situation actuelle ? Et moi qui croyais que j'étais le patron idéal !

— Non, non, je suis tout à fait heureuse avec vous, j'y vais uniquement par solidarité.

— C'est bon, alors je vous donne votre après-midi.

Faustine passe à la maison pour revêtir le corsage rose, couleur de ralliement, qu'elle s'est offert pour l'occasion. Évidemment, maman méprise ces gamineries. Le cortège part de la place Saint-François. Arrivée sur place, Faustine s'empare d'un

tract. Elle apprend que la grève est organisée par l'Union syndicale suisse, pour l'anniversaire des dix ans de l'inscription de l'égalité hommes-femmes dans la Constitution fédérale, à la suite de la votation populaire du quatorze juin, afin de demander son application concrète : « L'homme et la femme sont égaux en droits. La loi pourvoit à l'égalité, en particulier dans les domaines de la famille, de l'instruction et du travail. Les hommes et les femmes ont droit à un salaire égal pour un travail de valeur égale. »

Outre l'égalité salariale, les revendications portent surtout sur la protection contre le harcèlement sexuel, la formation, le perfectionnement, l'interdiction du travail de nuit et du dimanche, l'ouverture de crèches supplémentaires, le partage des tâches et le respect des femmes dans la société. Tout cela semble bien raisonnable. Faustine s'étonne que dans un pays aussi évolué que la Suisse, ces problèmes ne soient pas déjà résolus. Elle se doute bien qu'en ce qui concerne le partage égal des tâches familiales il y a encore beaucoup à faire, mais elle était persuadée jusqu'à aujourd'hui que les Suissesses bénéficiaient de crèches en suffisance, ne travaillaient pas la nuit et n'étaient pas, sauf rares exceptions, exposées au harcèlement sexuel, aux abus et à la violence. Elle n'en éprouve que plus de sympathie pour ses consœurs, très nombreuses à être sorties dans la rue. On apprendra plus tard qu'elles étaient 500 000, soit une femme sur quatre. Cela fera du bruit dans le monde entier, jusqu'en Russie où la Pravda mentionnera l'événement.

Faustine aurait bien voulu en savoir plus sur le

terrain, mais elle a beau tenter d'accrocher les regards, elle reste transparente. Les solitaires sont rares, la plupart des femmes présentes sont ici avec leurs amies et leurs enfants. Désolée de n'avoir pu faire de rencontres intéressantes, la jeune femme rentre à la maison.

Lundi, au bureau, Zézé se moque gentiment d'elle, espérant bien qu'elle ne deviendra jamais l'une de ces harpies de féministes qui ne souhaitent qu'une chose : battre les hommes sur leur propre terrain. Faustine ne répond pas, elle suit des yeux la femme au foulard qui redescend du CHUV. Vue de face, elle ressemble à Jean Seberg, en plus pâle et plus âgé. Faustine prie en silence pour que son traitement, quel qu'il soit, réussisse.

Juillet enfin ! Et la croisière sur la Baltique.

— Mon Dieu, c'est ça le bateau ? s'exclame Faustine.

— Oui, il ne te plaît pas ?

— Il est beaucoup plus grand que je l'imaginais. On dirait un immeuble de six étages. Quel dommage. Où est passé le trois-mâts de mes rêves avec son pont en teck ?

— Ben, ma vieille, j'ai bien peur que tu doives te contenter de celui-là. Les seuls trois-mâts décents que j'ai vus sont réservés aux tours du monde et ça avoisine le demi-million de francs suisses pour un voyage de six mois. C'est légèrement au-dessus de nos moyens. Bon, rapplique, maintenant, tu as sorti tous les documents de ton sac ?

Après un premier contrôle, mère et fille suivent le parcours fléché menant aux responsables des cabines.

Elles rejoignent la file et attendent leur tour. Deux employées leur fournissent un numéro de chambre, le sésame pour la porte, puis les envoient vers la préposée à la restauration. Là, on leur assigne une table qui sera la même pendant toute la durée du séjour. Elles doivent choisir l'heure du repas souhaitée, midi et soir, et s'y tenir. Leur cabine donne sur la mer. L'exotisme y perd un peu avec cette fenêtre banale en lieu et place de hublot. La salle de bains ressemble à celle de n'importe quel hôtel deux étoiles. En sortant de la cabine, on prend l'ascenseur qui mène au pont supérieur. À l'intérieur du bateau, rien ne différencie l'endroit de n'importe quel immeuble.

On laisse aux trois mille voyageurs une petite heure pour s'installer, puis les hauts-parleurs les convoquent sur le pont, afin que leur soient transmises les consignes de sécurité. On les affuble d'un gilet puis on les instruit sur la marche à suivre en cas de rencontre fortuite avec un iceberg. Faustine et maman écoutent d'une oreille distraite, vivement que ça finisse ! Elles ont hâte de rejoindre leur cabine et de déballer le reste de leurs affaires. Que la croisière commence enfin. Une heure plus tard, c'est chose faite. Comment s'occuper ensuite jusqu'à l'apéritif de bienvenue qui sera servi dans les salons de l'entrepont ? Mère et fille partent en exploration. Au pont inférieur, premier arrêt au bureau de change ; plus loin, elles passent devant un coiffeur, un cinéma, une salle de concert, plusieurs salons abrités donnant sur la mer, où l'on peut siroter un thé en socialisant. Elles repèrent de nombreux bars, judicieusement placés. Il y a également des dancings,

des boutiques de fringues et même des bijouteries. Un kiosque propose des cigarettes beaucoup moins chères qu'en Suisse et des journaux dans toutes les langues. Le bateau est également pourvu de deux piscines, une couverte et l'autre sur le pont supérieur. Enfin, il ne saurait y avoir de croisière digne de ce nom sans salon de jeu. Baccarat, machines à sous, roulette, chemin de fer : confiez-nous votre argent, nous saurons quoi en faire ! Où que l'on se tourne, on tombe sur du personnel enthousiaste, toujours disposé à vous entraîner dans le lieu de perdition de votre choix.

Maman et Faustine, ayant fait un premier tour de repérage, font une pause dans un bar pompeusement baptisé « Ulysse ». Maman commande son whisky préféré. Faustine hésite un moment. Où sont passées ses bonnes résolutions ? Pourquoi n'est-il pas prévu une salle dédiée aux alcooliques anonymes sur le bateau ? Finalement, elle choisit d'ouvrir une parenthèse, juste pour ces quelques jours de vacances. C'est promis, elle renouera avec la sobriété sitôt rentrée, mais jusque-là, elle n'imagine pas passer dix jours à se refuser chaque menu plaisir. À l'impossible nul n'est tenu, n'est-ce pas ? Faustine opte pour un *black russian*, vodka et kalhua (liqueur de café). Les deux femmes sirotent tranquillement leur boisson en attendant d'être appelées pour l'apéritif officiel de bienvenue et le discours du capitaine. Milos, le barman, est Yougoslave. Il les accueille avec un grand sourire et bientôt leur raconte sa vie. Il est très heureux d'avoir été choisi pour ce travail, mais il se fait beaucoup de souci pour sa famille restée au pays. Il parle un anglais

approximatif, difficile à appréhender. Maman et Faustine ne sont que superficiellement au courant des conflits affectant les Balkans, elles n'en connaissent pas les détails. Leur seule participation se borne à compatir.

Tous les soirs, maman et Faustine s'habillent et se maquillent, pour se rendre au restaurant. Elles font la connaissance des autres passagers de leur table. Un promoteur immobilier, accompagné de sa femme et de leurs deux enfants et un troisième couple qui ne parle ni le français ni l'anglais. On leur a affecté le même serveur pour toute la durée de la traversée. Il n'y aura pas de repas à la table du capitaine. Avec plusieurs centaines de passagers, on se doute bien que cela n'est pas possible. Par contre, il y aura la *Soirée du Capitaine*, en fin de croisière. On peut s'inscrire au guichet d'information, le même que celui qui propose les visites guidées lors des escales. Visites payantes, bien entendu.

Faustine est épatée par le nombre de repas. Depuis le petit déjeuner, qu'on peut commander en cabine si on le souhaite, jusqu'au buffet de minuit, en passant par la collation de onze heures, le déjeuner, la collation de seize heures, le souper et la collation de vingt-deux heures. Pour chaque repas on s'habille différemment, bien sûr. Dès lors, Faustine comprend mieux pourquoi maman l'a encouragée à emporter toute sa garde-robe. Il n'en demeure pas moins que les buffets sont extraordinaires. Les esclaves, pour la plupart asiatiques, qui œuvrent en cuisine possèdent des doigts de fée. Faustine n'est pas sûre qu'elle se donnerait autant de peine si elle était à leur place. Elle pense aussi à ces montagnes de nourriture qui ne

seront pas consommées et aux effets de ce gaspillage sur ces travailleurs. Elle regrette d'autant plus d'avoir laissé maman décider pour elle de ces vacances dispendieuses qui ne correspondent plus à ses valeurs morales.

À l'escale de Copenhague, les deux femmes se baladent en bus dans la ville et surtout attendent leur tour pour admirer et photographier la petite Sirène. Petite *indeed*, presque autant que le Manneken-Pis de Bruxelles.

À Gdansk, on observe les « méfaits » du communisme. Les immeubles sont décrépits, les magasins vides, les espaces verts restreints et les gens tristes. Le temps maussade n'aide pas à réchauffer l'ambiance. Sur un marché-brocante misérable, reflétant bien la misère des autochtones, Faustine se mêle à la foule et s'éloigne un instant du groupe. Ce n'est que dans le bus du retour, alors qu'une chaussure de rechange s'échappe de son sac, qu'elle se rend compte que celui-ci a été ouvert au rasoir sur toute sa longueur. Elle réalise sa chance, son voleur a juste eu le temps de mettre la main sur l'étui de son appareil photo. Tout le reste, passeport, porte-monnaie, appareil photo, est bien là. Mais désormais elle restera vigilante et gardera papiers et argent dans ses poches.

À Saint-Pétersbourg, les deux femmes s'extasient sur la beauté des palais. On leur fait visiter le célèbre musée de l'Ermitage. Mais que les salles sont grandes et leur traversée fatigante ! Oui, bien sûr, les objets, les tableaux, les étoffes, les différentes vaisselles, les œufs de Fabergé, sont d'une beauté impressionnante,

mais au bout de trois heures et dix ampoules aux pieds, mère et fille en ont plus qu'assez. Trompant la vigilance d'une gardienne, elles quittent le groupe en douce, s'enfuyant par une petite porte opportunément ouverte. Dehors, sur un parking anonyme, de jeunes hommes russes proposent aux touristes de jolies boîtes bleues, emplies de caviar, pour cinq dollars la pièce. Voilà qui est intéressant ! Engageant tous les dollars dont elles disposent, Faustine et maman en prennent carrément une vingtaine. Plus tard, ayant rejoint le groupe, elles se laissent balader dans un magasin d'état où elles achètent de la vodka. Avant de reprendre le car, elles restent longtemps accoudées sur un pont de la Neva à admirer le soleil couchant.

Après Saint-Pétersbourg, on appareille pour Helsinki. La capitale de la Finlande, visitée au pas de course sous un temps maussade, ne laissera pas de souvenir impérissable. Stockholm est la suivante sur la liste. Faustine est heureuse de montrer certains endroits de la vieille ville à maman, mais, là encore, il faut se dépêcher. Le lendemain, elles sont fascinées par la petite île de Gotland, au large de la Suède. Les deux femmes parcourent avec plaisir la ville médiévale de Visby. Le soir, elles rentrent boire l'apéro au bar de Milos. Faustine cumule toujours les *black russian,* bien que maman l'incite à se calmer. La jeune femme n'écoute pas, ne veut rien savoir. Dégoûtée par sa propre conduite, écœurée par ses échecs répétés, son mariage, Julien, elle continue à s'autodétruire, elle consomme avant, pendant et après les repas, avec une si farouche détermination que cette fois, maman prend peur pour la santé mentale de sa fille. Jusqu'où ira-t-elle ?

Le soir suivant, une soirée-jeu est proposée aux voyageurs. Vers vingt-deux heures, Faustine et maman s'y rendent, chargées de monnaie. Pendant un bon moment, Faustine s'échine sur les machines à sous, puis, ayant tout perdu, elle se rend dans le grand salon. Deux ou trois personnes sont attablées à la table de roulette. Rejoignant un groupe de curieux, elle s'approche et observe les joueurs. Soudain, elle sent qu'on lui tape sur l'épaule. Se retournant, elle aperçoit Milos. Il lui glisse un billet de cinquante dollars dans la main et murmure : « Joue ! ». Faustine pose le billet sur la table, là où il lui fait signe de le mettre. La croupière s'interrompt alors et lui demande pourquoi elle n'a pas demandé un jeton. souhaite-t-elle engager son argent ainsi ? Faustine, embarrassée et maladroite, pensant qu'elle a commis une bourde qui pourrait nuire à leur ami, secoue la tête, reprend le billet et rejoint Milos qui attend au fond de la salle. Il est furieux et grogne qu'il extrêmement rare que le noir sorte trois fois de suite. Ah, bon ? Faustine n'a rien remarqué, si seulement elle avait su jouer ! Par contre elle comprend, en voyant le regard désespéré de Milos, qu'elle a causé des dégâts irréparables. Elle aurait dû dire oui – et laisser l'argent sur la table puisqu'on le lui proposait –, il aurait peut-être remporté un ou deux mois de salaire, voire plus. Pour ce pauvre garçon dont le pays est en train de vivre un drame majeur, qui ne sait pas ce que sont devenus les siens et qui dort à fond de cale, dans un simple hamac, on imagine sans peine combien l'enjeu était important. La jeune femme culpabilise tant qu'elle ne retournera plus à son bar, trop honteuse pour oser croiser son regard.

La croisière se termine. Faustine a exploité presque toutes les distractions proposées. Y compris la vente au mètre de chaînes en or de diverses qualités. Elle a assisté à toutes les entrées et sorties de ports. Aux abords des villes, les kilomètres de docks se suivent et se ressemblent, des zones portuaires, grises et sinistres, où les bétaillères à touristes s’amarrent les unes à côté des autres pour laisser descendre à terre les *happy taxpayers* censés remonter le niveau du PIB du pays visité. Avant les visites de Göteborg et d’Oslo, lesquelles se passent sans encombre ni souvenir transcendant, Faustine participe à *la Soirée du Capitaine*. Elle est si jolie dans sa robe longue que celui-ci lui saute quasiment dessus pour la première danse. Hélas, elle s’est si bien désinhibée qu’elle titube dans ses bras sur la piste. Quelle honte ! Elle finira la soirée en faisant tapisserie, l’œil larmoyant. Plus personne ne l’invitera à danser.

Vivement qu’on passe à autre chose !

Hadès, encore…

Pour se remettre en question, il faut en prendre le temps, se donner de la peine et garder une certaine distance par rapport à soi-même. Ce n'est pas que Faustine soit plus frivole qu'une autre, mais chaque nouvel échec lui fait toucher du doigt son impuissance ; que faire pour ne pas sombrer ? Elle pourvoit aux urgences de son être matériel au détriment des besoins de son être spirituel. Continuer à vivre ainsi n'est plus possible, mais, à son grand désespoir, elle ignore comment procéder pour inverser la spirale plongeante. Elle est malade, réellement malade, à l'égal des milliards d'autres individus tombés au champ d'alcool. La majorité en est morte. Jamais elle ne s'en sortira seule, sauf si elle acquiert l'humilité d'accepter qu'elle a perdu le contrôle de sa vie, et trouve le courage de demander de l'aide.

Sitôt après sa croisière sur la Baltique, Faustine reprend le chemin des groupes de parole. Elle avoue sa rechute et renoue avec la sobriété pour vingt-quatre heures à la fois. Ce soir-là, elle se choisit un parrain. Un confident qu'elle pourra appeler à n'importe quel moment, si elle se sent sur le point de retomber. Marcel accepte volontiers ce rôle qui le

confortera dans sa propre sobriété. En AA, le but premier est de rester sobre et d’aider d’autres alcooliques à le devenir. Il faudra bien sûr que Faustine ait le cran de faire appel à lui avant qu’il ne soit trop tard. Et maman dans tout cela ? Bien que supportant mal les soirées en solitaire, elle ne se décide pas pour autant à accompagner sa fille qui culpabilise de la laisser seule.

Fin juillet, Marina, la femme de Stéphane, téléphone. Elle a accouché, quelques jours plus tôt, d’une petite Sabrina. Maman et Faustine ne savaient même pas qu’elle attendait encore un enfant ! Elles ont à peine le temps de féliciter la jeune maman que celle-ci les interrompt en hurlant : son mari est un salaud, il les a abandonnées ses filles et elle ! Une heure plus tard, maman et Faustine sont chez elle. Maman, trop heureuse de remettre un pied chez son fils chéri, n’aurait loupé l’occasion pour rien au monde. La soirée prend une tournure désagréable pour Faustine lorsque Marina fait part de son besoin de changer d’air. Maman saute sur l’occasion d’autant plus volontiers qu’elle y voit une opportunité d’ingérence, et c’est Faustine qui se retrouve au front avec deux bébés, Adrienne, l’aînée, âgée d’une année à peine et Sabrina qui ne cesse de hurler ; une nuit d’enfer dont elle se serait bien passée. Ce n’est qu’aux petites heures du matin que Marina rejoindra le lit conjugal sur lequel Faustine et ses deux nièces ont fini par s’endormir. Vers huit heures, Stéphane débarque, la gueule enfarinée. Sa femme lui tombe dans les bras et plus rien d’autre n’existe. Faustine n’a plus qu’à rentrer chez elle, épuisée et frustrée d’avoir été utilisée.

Au bureau, c’est le calme plat, bonne période pour s’occuper des archives. C’est le moment que choisit la photocopieuse pour tomber en panne. Cette fois, Zézé ne la fait pas réparer. Il préfère louer une nouvelle machine qui s’avère extraordinaire. C’est un monstre d’efficacité et de précision que Faustine maîtrise rapidement. Impossible de faire la différence entre photocopie et original. Les lettres ressortent même en relief ! Cela lui donne une idée. En effet, il arrive qu’elle souffre d’insomnies. Étant donné son passé médical, elle n’ose pas se faire prescrire un somnifère, même léger, par son médecin (qui est aussi celui de maman). D’ailleurs, le seul produit lui convenant, l’Imovane, ne se trouve qu’à la pharmacie internationale de Lausanne ou en France. Faustine se risque alors à modifier une ancienne ordonnance. Cela lui demande plusieurs heures, beaucoup de Tipex et d’innombrables essais. Surtout pour imiter la signature du toubib, mais elle obtient au final plusieurs photocopies confondantes à utiliser lors de son prochain voyage à Paris.

Début août, son avocate téléphone : l’argent de son divorce lui sera transmis le deux septembre. La transaction se fera chez le notaire d’Orsay-Ville, en présence de son ex-mari. Faustine demande aussitôt un congé de trois jours à Zézé pour se rendre à Paris.

Le quinze août 1991, Faustine a trente-cinq ans. C’est un jeudi, et elle travaille. Zézé, toujours amateur de bonne chère, n’a pas oublié la date. Il l’invite à l’hôtel de la Paix, un des meilleurs restaurants de Lausanne. Son épouse les rejoindra. Manifestement, il n’a pas bien compris que Faustine ne buvait pas

d'alcool, car il commande d'office une bouteille de vin rouge et sert la jeune femme. On lui porte un toast bien sûr mais elle fait juste semblant de tremper ses lèvres sans plus. Quelle torture ! Heureusement qu'il y a de l'eau sur la table et que ses hôtes n'ont pas besoin d'elle pour vider la bouteille.

Le vingt-quatre août, dans l'après-midi, Marie téléphone.

— J'en peux plus.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je n'arrive pas à arrêter de boire. J'en ai marre, je suis à bout, je veux mourir.

— Bouge pas, fais pas de conneries, j'arrive.

Nous sommes samedi. Faustine embarque sa brosse à dents, prévient maman, saisit sa carte de crédit et monte à la gare. Quelques minutes plus tard, elle est dans le TGV de Paris. Le trajet lui semble désespérément long, d'autant que la jeune femme se met dans un état d'angoisse indescriptible. Sur le trajet entre la gare de Lyon et le XIXe arrondissement où vit son amie, Faustine harcèle le chauffeur de taxi pour qu'il aille plus vite, encore plus vite. Le pauvre bougre n'y comprend rien. En le quittant Faustine commente :

— Pourvu qu'elle soit encore en vie !

Quelques secondes plus tard, elle sonne à la porte de son amie. Celle-ci vient lui ouvrir. Elle était tranquillement assise dans son salon, un verre de vin rouge à sa portée. Toute la nuit les deux femmes palabrent, entre larmes et larmes. Finalement, elles décident de prendre le taureau par les cornes. Demain, Faustine ramènera Marie à Lausanne avec

toutes ses affaires et elle s'organisera pour la faire admettre à la Métairie. Il est temps qu'elle ait accès à une cure sérieuse.

— Mais je ne pourrai jamais te rembourser !

— Pas grave. Tu sais, je vais bientôt recevoir une petite fortune, il faut que cet argent serve une bonne cause. Il doit être exorcisé, parce que c'est de l'argent provenant d'un mariage mort. Tu vois, en me laissant t'aider, tu me rends service.

— D'accord, mais ça s'arrose, prend un verre avec moi !

Et c'est reparti pour un tour, mais cette fois pour la bonne cause, se persuadent-elles. Demain, elles arrêteront de boire. À deux, elles seront plus fortes. Les deux amies s'endorment au petit matin. Faustine doit être de retour au bureau lundi, il n'y a pas une minute à perdre. Le dimanche se passe à emballer, ranger, vider le frigo, retirer de l'argent au distributeur, rendre les clés à la concierge, jeter tout ce qui risque de moisir. Faustine a réservé des places dans le TGV du soir. Les filles travaillent d'arrache-pied, commandent un taxi, arrivent juste à temps à la gare. Le soir-même, Marie dort à Lausanne, dans le lit de Faustine, qui, elle, roupille sur un matelas par terre. Ses huit mètres carrés sont un peu limités !

Le lendemain matin, Faustine appelle la Métairie. Bien que Marie soit française et non suisse, on lui promet, contre une caution de cinq mille francs, une place en fin de semaine. D'ici là, il faut l'occuper mais sans être sur place c'est difficile. Faustine s'en remet à maman, plus disponible qu'elle. Heureusement,

Zézé est à nouveau en voyage d'affaires et beaucoup de sociétés sont encore en vacances. Le travail n'a pas repris à cent pour cent. Faustine use et abuse de son horaire libre, se rendant au travail tôt le matin et s'arrêtant en milieu d'après-midi. Ainsi toutes trois peuvent profiter de cette fin d'été pour aller se promener à Ouchy, boire un verre d'eau sur une terrasse, louer un pédalo. Faustine emmène également Marie en séance AA. À Paris, elle n'avait pas trouvé de groupe de parole qui lui convienne, dès lors, elle s'était éloignée des précieux principes et parallèlement avait perdu ses chances de se faire aider sérieusement.

Sitôt qu'elle se sent assez forte, Marie appelle un de ses frères (elle en a quatre). Il est temps que sa famille sache où elle se trouve et soit informée de ses intentions. Le monsieur, beaucoup plus âgé que sa sœur, est un coriace. Il craint que Faustine n'ait entraîné Marie dans une secte et ne comprend pas – au demeurant – (il ne cesse de répéter cette expression) qu'elle prenne la cure entièrement à sa charge. La jeune femme a toutes les peines du monde à justifier – au demeurant – sa bonne volonté et son altruisme. Rien n'y fait. L'un après l'autre, les autres frères s'y mettent. Ils ne parviennent pas à comprendre comment on peut être aussi généreux avec une personne que l'on connaît si peu. Eux-mêmes sont bien placés pour le savoir, leur sœur est irresponsable. Donc, forcément, il y a une raison cachée derrière la bienveillance de Faustine, par conséquent Marie est en danger. CQFD. Cela tourne au harcèlement. Pour finir, Faustine leur demande

– au demeurant – s'ils souhaitent payer la cure eux-mêmes ? Ils peuvent. La rembourser ? Euh… Attention, il s'agit de mille francs suisses par jour pendant un mois minimum, six semaines maximum. Des volontaires ? Non ? Vous préférez regarder crever votre sœur sans rien faire ? *No comment.*

Faustine est peut-être folle de croire au succès de la cure pour Marie, elle regrettera éventuellement un jour sa générosité, pour autant qu'elle soit suffisamment attachée au fric, mais son parcours montre bien que cela n'a jamais été le cas. En divorçant, elle a récupéré ses billes ; elle en fait ce qu'elle veut. Les messieurs inquisiteurs, vaincus à défaut d'être convaincus, finissent par laisser tomber et Faustine escorte Marie à la Métairie, le moment venu. Elle y restera six semaines. L'endroit est un havre de paix au bord du Léman, comment imaginer ne pas se rétablir dans des conditions aussi favorables ? Les deux femmes s'embrassent. Quand elles se reverront, une vie nouvelle aura commencé pour Marie. Faustine rentre à Lausanne, bien décidée à accompagner son amie au travers de sa propre participation aux groupes AA.

My secrétaire is rich

Faustine a rendez-vous à quatorze heures chez la notaire à Orsay. Lorsqu'elle aura récupéré le chèque couvrant sa part de la maison de Saint-Rémy, le divorce sera définitivement concrétisé. La jeune femme a subi tant de sueurs froides et de nuits sans sommeil, passées à se demander comment son manipulateur d'ex-mari allait s'y prendre pour ne pas la payer, qu'elle a de la peine à croire qu'il l'ait fait, finalement. Chez la femme de loi, Maxime se fait désirer. Pour meubler, la notaire explique à Faustine qu'il lui faudra signer un document stipulant qu'elle renonce au partage de la plus-value de la maison. Avant leur divorce, beaucoup de travaux ont été effectués et cette plus-value est désormais conséquente. Si Maxime tenait à être présent, c'est qu'il craignait que Faustine fasse des histoires afin de soutirer plus d'argent. Cela ne lui vient même pas à l'idée. Après tout, elle n'a pas payé pour ces travaux non plus. Mais elle note au passage que Maxime s'est bien gardé d'être transparent à ce sujet vis-à-vis de son avocate. On ne se refait pas ! Nonobstant ce détail, la tractation se solde par téléphone et, à l'autre bout du fil, Maxime respire. Faustine comprend à demi-mot que c'est la nouvelle madame qui l'a

empêché de venir à l'étude, tant elle craignait qu'il retombe dans ses filets. Elle rit, c'est flatteur, oui, mais non ! Il n'a jamais été dans ses intentions de remettre le couvert, maintenant qu'elle est enfin libre. Quoi qu'il en soit, la jeune femme ressort au bout d'une demi-heure, lestée d'un chèque de cent vingt mille francs suisses. Autant pour la fuite des capitaux ! Des cacahuètes pour certains, une fortune pour elle. De quoi s'amuser un moment et/ou investir intelligemment. *Que sera sera*.

Gardant les pieds sur terre, elle fait le tour des pharmacies pour se constituer son petit stock de somnifères. Les jolies photocopies d'ordonnances artisanales passent sans problème; on lui donne tout ce qu'elle demande. Une seule pharmacienne s'étonne qu'elle soit venue jusqu'à Paris pour acheter un médicament qui existe aussi bien en Suisse. Il lui suffit de prétendre qu'elle a oublié de les prendre et le tour est joué.

Avant de rejoindre son lit à l'hôtel d'Albe, Faustine fait un tour à la Huchette. Personne n'y joue qu'elle connaît. Du coup, elle reste en haut. Au moment de repartir, Ignace, l'indétrônable barman de la Huchette, met un genou à terre pour lui demander sa main. Voilà certes une demande à laquelle elle ne s'attendait pas en débarquant gare de Lyon ce matin ! Mais non, elle ne veut plus de cette vie-là, même si l'homme est la bonté même, et loin d'être repoussant.

À Lausanne, retour au bureau… un peu à reculons. En fin de journée, Faustine déposera le chèque sur son compte, s'occupant au passage de donner les instructions pour rembourser maman. Elle

a l'impression d'avoir gagné au loto, sauf qu'elle est en perte de motivation, en effet : pourquoi aller travailler quand on dort sur un tas d'or ?

Profitant des prémices d'un été indien, Zézé est redescendu sur la Côte d'Azur. Les appartements de sa résidence de luxe s'y vendent tels des petits pains ! En partant, il a laissé deux dossiers compliqués : d'abord ce terrain acheté dans les hauts d'Evian pour le compte d'un roi du pétrole. Client exigeant s'il en est. Malheureusement, le maire de la commune où se situe l'objet immobilier se méfie d'une entourloupe. Il veut bien que le terrain communal soit vendu à un ressortissant suisse, mais doit rendre des comptes s'il s'agit d'un client plus… exotique. Faustine, tout en lui pondant des réponses rassurantes, se demande combien de propriétés européennes sont ainsi passées en mains étrangères, russes, américaines, africaines ou chinoises.

Ensuite, elle doit taper un document censé permettre à un revendeur de baskets de marque d'ouvrir une ligne de crédit dans une grosse banque de la place. Le dossier finalisé est béton. Il ne manque plus que l'accord de la banque pour garantir le succès de ce projet qui tient la route. Or, la demande du pauvre diable est refusée, au motif que le montant du prêt demandé n'est pas suffisamment élevé ! Le banquier ne s'y retrouvant pas, il rejette le tout, sans état d'âme. Voilà qui montre bien la perversité du système.

Au milieu de tout cela, Zézé appelle de Sainte-Maxime.

— Bonjour ! Ça y est, vous avez reçu votre chèque ?

— Oui, répond Faustine qui se mord les lèvres de s'être confiée.

— Vous voulez bien me l'envoyer, que je l'endosse ? J'ai besoin de liquidités ici pour le chantier. Je vous donnerai l'équivalent à Lausanne sitôt que je rentre. Nous y gagnerons au change tous les deux.

— Euh, c'est-à-dire, je ne pense pas pouvoir le faire.

— Pourquoi, bon sang, ce n'est pas difficile pourtant !

— Ce n'est pas ça, atermoie la jeune femme, mais euh… Je dois… ma mère… vous comprenez…

— Demandez-le-lui ! Je vous rappelle dans un quart d'heure.

Faustine appelle maman et lui raconte l'histoire, lui demande conseil. Évidemment, maman, qui n'a aucune confiance en Zézé, dont elle a compris qu'il peut avoir une morale élastique, lui interdit carrément d'obéir à son patron.

— Tu n'auras qu'à lui dire que cet argent ne t'appartient pas, que je t'interdis d'en disposer.

Dont acte.

Zézé, recevant la réponse, réplique, amer :

— À votre âge, demander la permission à maman pour disposer de son argent, quelle honte !

Faustine raccroche sans répondre. Elle préfère encore subir une légère humiliation plutôt que d'être le dindon de la farce. Elle a assez donné !

D'ailleurs, pour l'intérêt que présente le job, et quitte à être seule la plupart du temps, pourquoi ne pas chercher un moyen de se mettre à son compte ? Faustine a acheté un bouquin sur la création

d’entreprises avec de multiples modèles et tout doucement l’idée fait son chemin.

Le troisième dimanche de septembre est celui du jeûne fédéral, journée d’action de grâce. Dans le canton de Vaud, le lundi qui suit est jour férié. Bonne occasion pour aller visiter le Comptoir suisse qui se tient traditionnellement les deuxième et troisième semaines de septembre. On trouve de tout à ce comptoir : des produits du terroir aux assurances en passant par l’électroménager, l’électronique, l’artisanat et les machines agricoles. Une halle est transformée en écurie qui expose vaches, taureaux, chevaux, petit bétail et oiseaux de basse-cour. Outre l’exposition, le Comptoir présente des spectacles, des démonstrations, des concours et des dégustations. C’est un rendez-vous incontournable pour les Vaudois et les Suisses en général.

Faustine tombe en arrêt devant le stand d’une petite société gérée par de jeunes informaticiens enthousiastes. Elle propose un poste informatique complet pour un prix imbattable. Il faut préciser que le comptoir est la vitrine promotionnelle des entreprises de la place. Convaincue par la harangue du vendeur, Faustine commande un écran, une tour, un clavier, une imprimante laser et plusieurs logiciels. En tout, elle en a pour plus de vingt-cinq mille francs. La voilà presque entièrement équipée ! Elle sera livrée sous quelques jours ; un installateur passera au boulevard de Grancy. Sur un autre stand, elle investit dans une armoire à dossiers suspendus. Un truc très lourd mais aussi très pratique. Enfin, elle s’offre un fax. Une bonne secrétaire ne peut rien faire sans

communication. Tout est prêt, désormais, pour son entrée dans le monde des affaires.

Que c'est long d'attendre ses cadeaux ! Faustine frétille d'impatience. Enfin, elle reçoit un appel, le matériel et l'installateur viendront samedi matin. Le jour J, elle donne un coup de main pour monter et installer la station. Le spécialiste est un quarantenaire très sympathique. Pas du tout introverti, ni bizarre. Faustine lui offre un café. Elle apprend qu'il ne travaille dans cette société que depuis un mois, très heureux qu'on l'ait engagé alors qu'il sortait de prison. Cela prouve l'ouverture d'esprit de ses employeurs. Sitôt sa période d'essai effectuée, il a eu les moyens d'épouser la prostituée qui l'a aidé à sortir la tête de l'eau à sa libération ; la seule personne qui ait jamais été gentille avec lui.

Faustine apprécie ces confidences à leur juste valeur même si ça la bouscule un peu. Enfin, l'essentiel est que le travail soit bien fait, ce qui est le cas. Après le départ de monsieur Muller, Faustine s'installe en heureuse propriétaire, afin d'étudier les modes d'emploi. Il y a un tel choix d'utilisations qu'il lui faut une partie de la nuit pour les survoler. Elle se rend compte, par la même occasion, qu'elle s'est laissé refiler pas mal de logiciels qui ne lui serviront à rien.

Le dimanche suivant, elle se rend à la Métairie. Marie lui sert un drôle d'accueil. Mi-figue mi-raisin, aux antipodes de son attitude d'il y a deux semaines. Quel contraste entre la reconnaissance quasi-obséquieuse dont elle avait fait preuve juste avant son entrée et cette nouvelle tournure d'esprit critique et

sarcastique. Elle prétend être tombée dans un groupe médiocre. L'alchimie n'a pas fonctionné, elle s'ennuie et n'avance pas. Faustine lui dit de tenir bon et de patienter, la clinique a une bonne réputation et un taux de réussite de 56 % tout de même ! En quittant son amie, elle est un peu déçue, désemparée, ne pouvant se départir d'un sentiment d'échec. Peut-être n'aurait-elle pas dû être aussi intrusive dans la vie de Marie, peut-être a-t-elle pensé à tort qu'elle aurait le pouvoir de l'aider à guérir ?

Pendant ce temps, maman se prélasse aux Canaries. De son hôtel, elle fait envoyer sur le nouveau fax de Faustine un message à l'attention de papa pour son anniversaire. Dans ses lignes, elle se prétend entourée de vieilles peaux habituées à ce genre d'endroits construits sur le principe des Clubs Méditerranée. En clair, elle n'a trouvé personne dont le niveau conversationnel égale le sien, donc elle s'ennuie. Le samedi suivant, Faustine va la chercher à l'aéroport de Genève-Cointrin. Elle semble en pleine forme et avoue, sans trop se forcer, qu'elle a bien apprécié les cocktails servis tous les soirs au bord de la piscine.

— Mais un seul, tu sais, pas plus !

Commence alors une période de sobriété – on redevient sérieux après les vacances – entrecoupée de multiples rechutes. Pour maman s'entend. Faustine endosse le rôle de codépendante active. Rien n'est simple : cela implique surveiller l'autre, capter ses changements d'attitude, décrypter ce qu'il vous dit, mensonge, pas mensonge, je sens qu'elle a bu, mais je n'ai pas de preuve. Comment faire pour l'aider ? J'ai

trouvé une bouteille, je la vide ? Oui, mais c'est maman tout de même, c'est « l'autorité », mon surmoi depuis toujours. Comment oser une bienveillance autoritaire vis-à-vis de sa propre mère ? Faustine ne comprenant pas le jeu toxique auquel elle participe, la vie au boulevard devient infernale. Heureusement, cela ne dure pas. Avant le retour de Marie, maman retrouve le droit chemin et la paix revient au boulevard.

Faustine se sent pousser des ailes. Elle a très envie de conduire à nouveau. Maman n'est pas contre, pire, elle pousse à la roue. Si elle avait une voiture, sa fille pourrait la trimbaler un peu partout, l'amener chez le médecin quand elle a la flemme d'y aller à pied et faire des courses à l'extérieur du périmètre lausannois. C'est un peu futile vu que jusqu'à présent les trains et les taxis leur suffisaient amplement, mais sans doute que le fait d'avoir les moyens compte pour beaucoup dans la décision. Papa parle à son ancien garagiste. Ce que c'est que le hasard… il a justement sous le coude une jolie petite voiture d'occasion pour un prix très raisonnable. Il tient toutefois à vérifier que Faustine sait encore conduire. Cela fait, lors d'une petite balade dans les rues de Lausanne, il transfère les clés et la carte grise. Faustine est aux anges. Dans la journée elle contracte une assurance et commande ses plaques.

Un bureau fonctionnel équipé en informatique, une voiture pour démarcher ses futurs clients, toutes les conditions sont réunies pour le démarrage de sa petite entreprise. Faustine envisage de démissionner

le trente-et-un décembre, afin d'ouvrir son bureau au début de la nouvelle année fiscale. Cela lui laisse un peu plus de trois mois pour préparer sa publicité et prospecter le marché.

Yaka, comme dirait l'autre !

Sonate d'automne

Chaque soir Faustine travaille, ou joue, sur son nouvel ordinateur. La lumière bleue de l'écran la maintient éveillée. Une nuit, cependant, dans une tentative de se discipliner et de s'endormir plus tôt, elle avale un somnifère vers vingt-trois heures. Là, elle se rend compte que loin de l'assommer, le médicament la réveille. Sans doute est-elle trop fatiguée et les effets s'inversent. Quelle aubaine ! Ainsi commence une période où la jeune femme se sent, pour ainsi dire, invincible. Travailler jour et nuit sans fatigue, voilà qui est pratique pour gagner du temps. Par contre, elle laisse sa voiture au garage, ayant un peu conscience, tout de même, de jouer avec le feu.

En résumé, Faustine travaille pour Zézé le jour et pour son avenir la nuit. Elle accompagne également Marie, à distance, tant qu'elle réside à la Métairie, puis à la maison quand elle en sort, début octobre. Maman a réservé, pour la jeune Française, une toute petite chambre au sixième étage et lui a procuré des bons pour se nourrir au restaurant universitaire. C'est à ce moment-là que les choses commencent à se gâter. En grande partie par la faute de Faustine qui, dans un élan d'exaltation, avait laissé son amie imaginer qu'il

serait facile pour elle de trouver du travail ici. C'était avant son passage à la Métairie. Malheureusement, vérifications faites, cela s'avère impossible sans permis de séjour ou de travail. Or, Marie refuse de retourner à Aix où elle a été rejetée par toute sa famille. La situation est inextricable. Obstinée, Marie tente sa chance à Lausanne. Elle se heurte à des refus répétitifs. Les échecs s'accumulant, son moral est au plus bas. À tel point que, finalement, elle rechute. Faustine est écœurée ! Tout cet investissement, en temps et en argent, pour rien ! Elle-même est épuisée, à force de brûler la chandelle par les deux bouts. Son niveau de tolérance s'en trouve fortement diminué. Elle s'insurge, ferme sa porte. Il n'est pas question qu'elle réitère l'expérience ! Sans compter que Marie ne serait pas reprise à la clinique si peu de temps après l'avoir quittée ; il n'y a pas de service après-vente. L'heure est grave. Que faire ? Le mieux serait qu'elle retourne en France, mais comment le lui faire accepter ?

Songeant à tous ces problèmes, Faustine suit du regard la jeune femme au foulard qui descend la rue. Cette fois, elle est radieuse. D'ailleurs, le foulard, toujours le même, est désormais autour de son cou. Ses cheveux ont repoussé, ses joues se sont remplies, ses yeux brillent. On dirait qu'elle est tirée d'affaire ; qu'on ne la reverra plus par ici. Faustine sourit, s'assied à son bureau et tape sa lettre de démission. Il est temps qu'elle change de direction.

Quand il la reçoit, cette lettre, aussi gentille et bien tournée qu'elle soit, Zézé est furieux. Il la lit chez

lui, à l’heure du déjeuner. Sans attendre, il saute sur le téléphone, crie sa colère et sa déception. Faustine répond simplement :

— Rappelez-moi quand vous serez calmé.

De retour au bureau, il s’excuse. C’est vrai qu’il y est allé un peu fort, mais enfin :

— C’est déloyal de me quitter maintenant, alors que vous commencez tout juste à faire vos preuves. Me laisser tomber, moi, qui vous ai tout appris !

Faustine éclate de rire. Elle remercie Zézé du fond du cœur pour ce qu’il lui a appris, ajoutant qu’elle en savait déjà une partie. C’est justement parce qu’elle est forte de tout ce savoir qu’elle a envie de le mettre en pratique, sûrement que Zézé le comprendra, non ?

Mouais, hum, pas très convaincu, le bonhomme.

— Au moins, trouvez-vous une remplaçante correcte !

« Tiens, j’ai déjà entendu ça quelque part », murmure la jeune femme en élaborant une petite annonce explicite. Commence alors la valse lente des réponses, appels, rendez-vous et courriers. Plus de deux cents candidatures en quelques jours ! Zézé triomphe :

— Vous voyez, elles se battent pour venir travailler chez moi !

Encore faut-il avoir la qualité, et pas seulement la quantité. Faustine est heureuse, elle a enfin assez de travail ! Elle met un point d’honneur à répondre à toutes les candidates, que ce soit négatif ou positif. Le classement vertical, très peu pour elle. Elle n’a jamais supporté ce mépris des employeurs qui ne se donnent pas la peine de répondre, encore moins de retourner

des dossiers. Ça coûte cher les photocopies !

Chaque soir, Zézé reçoit une ou deux candidates. Le lendemain, il lui en fait le compte-rendu. Il y a de sacrés numéros, quand même. Quelques-unes sont ressorties en claquant la porte. Zézé s'insurge :

— Elle s'attendait à un salaire de sept mille francs ! Non, mais vous vous rendez compte ? Elle m'a dit que ce que j'offrais ne valait pas la peine de se lever le matin ! Il y en a qui ont du culot tout de même !

Faustine rit et passe à la suivante.

Un soir, au groupe AA, elle évoque son quotidien. Scarlett, actuellement au chômage, la prend à part.

— Tu crois que je pourrais postuler, moi aussi ? Tu m'aiderais ?

— Pourquoi pas ? Tu as travaillé dans le secrétariat ?

— Oui, longtemps, je me débrouille. Bon, pas trop à l'ordinateur, mais j'apprends vite.

— OK, tu m'envoies ton CV, je le mettrai sur la pile. Mets une jolie photo et surtout, le jour du rendez-vous, peu de maquillage !

Ainsi fut fait. Un soir de novembre, Faustine ouvre la porte à Scarlett et l'introduit chez le patron.

Le lendemain, Zézé l'interpelle.

— Comment se fait-il que vous ayez laissé passer celle d'hier soir ? Elle avait l'air d'une semi-clocharde avec un vocabulaire de deux cents mots ! En plus, elle était maquillée comme une voiture volée ! Ne me refaites plus ce coup-là, je n'ai pas de temps à perdre !

Dans les jours qui suivent, Faustine reçoit une

documentation complète de la part d'une secrétaire free-lance. Son bureau, sis dans les hauts de Lausanne, est équipé de multiples lignes téléphoniques. Elle répond aux appels de manière personnalisée, gère les courriers, tape des rapports, établit des comptabilités, prépare des présentations *powerpoint* et établit des mailings, le tout avec seulement deux apprenties. Sa petite entreprise s'appelle PST services pour : Permanence téléphonique, Secrétariat, Traitement de texte. Bien qu'elle pressente que Zézé n'entrera pas en matière, Faustine convoque tout de même cette dame.

De fait, malgré une conversation passionnante, dont les échos parviennent jusqu'au secrétariat, Zézé, oppose une fin de non-recevoir, au motif qu'il a besoin de quelqu'un sur place sur qui il puisse compter, voire envoyer en mission à sa place.

Faustine, par contre, est intéressée par cette personne, à titre personnel. Elle l'invite à déjeuner la semaine suivante. Les deux femmes font connaissance et se rendent rapidement compte qu'elles ont beaucoup de points communs. Élisabeth, de son prénom, a un esprit d'indépendance développé, elle aime le travail bien fait, se donne à fond pour ses clients, adore le démarchage, un peu moins la course aux paiements. Depuis trois ans qu'elle a lancé son entreprise, elle honore des contrats longue durée pour des clients réguliers. Elle rentre dans ses frais, même si cela ne lui suffit pas encore pour se sortir un salaire, mais chacun sait qu'il faut cinq ans, en principe, pour stabiliser une société.

Peut-être serait-il plus intéressant pour Faustine

de s’associer que de se lancer seule ? Laissant le démarchage à Élisabeth, qui connaît beaucoup de monde sur la place de Lausanne, elle aurait toute latitude pour travailler tranquillement dans son coin. Gérer les demandes, organiser la répartition des tâches, courir après l’argent, ça, elle sait faire. Petit à petit, au fil des rencontres, l’idée fait son chemin. Pourquoi Faustine n’installerait-elle pas son ordinateur et son imprimante chez Élisabeth ? Elle pourrait investir dans la société et devenir partenaire-associée à temps plein ? Sûrement qu’à deux, elles vont pouvoir rentabiliser l’affaire, surtout si Faustine aide à payer quelques dettes. Pourquoi pas ? La jeune femme rentre chez elle, la tête pleine de rêves, de chiffres et de solutions. Néanmoins, ayant déjà été brûlée une fois, elle n’a pas signé de chèque en blanc. D’ailleurs, maman suggère que lorsqu’elle en sera là, Faustine soumette la comptabilité de son éventuelle associée au comptable du CUC, afin qu’il l’étudie. Faustine promet et retourne travailler chez Zézé, il lui reste encore un mois et des poussières pour boucler son préavis.

Marie a trouvé un job ! Toute heureuse, elle se pointe un soir au boulevard, un bouquet de fleurs à la main. Elle souhaitait un boulot de jeune fille au-pair, l’un des rares jobs où on n’est pas trop regardant sur la légalité. Le boulot qu’on lui a proposé, chez une mère de famille nombreuse, se trouve à quelques centaines de mètres du boulevard. On pourra se voir souvent, alors. Marie semble avoir renoué avec la sobriété. Elle accompagne parfois Faustine aux AA. Désormais, avec ce travail, Faustine est sûre qu’elle

n’aura plus de raisons de déprimer.

Ce souci évacué, Faustine se consacre entièrement à la mise en place de son projet d’intégrer le bureau d’Élisabeth. Elle élabore des publicités qui seront envoyées aux entreprises de la place. Maintenant qu’elle possède une voiture, se rendre dans les bureaux au nord de Lausanne n’est plus une galère.

Entre-temps, dans les locaux de la Holding, les candidates continuent d’affluer. Enfin, il semblerait que Zézé ait trouvé la perle rare. Françoise, une dame d’un certain âge ayant travaillé plus de quarante ans pour un notaire qui vient de décéder. Hélas, elle n’a jamais utilisé d’ordinateur. Ceci dit, elle est intelligente, nul doute qu’elle apprendra rapidement. Faustine déjeune plusieurs fois avec elle, histoire de la mettre au courant des affaires en cours, des habitudes et des manies de tous les intervenants : Zézé, son associé zurichois, ainsi que la comptable et les collaborateurs du sud de la France. L’après-midi, elles se retrouvent au bureau où Faustine lui inculque les bases de l’informatique.

Mi-décembre, Marie rechute et se fait virer. Cette fois, Faustine en a marre ; elle lui prend un aller simple pour Aix. Son amie, vexée qu’on la vire, retourne chez ses parents en pleurant, non sans laisser derrière elle trois énormes valises. À charge pour ses amis de les lui apporter… un jour.

Peu de temps après cet épisode, maman tombe malade. Il s’agit d’un problème intestinal. La clinique de la Rosiaz est spécialisée dans ce domaine. Il est grandement question qu’on l’opère en début d’année.

Mais pour l'instant, il faut calmer l'inflammation avec des médicaments et beaucoup de repos. Faustine monte la voir chaque fois qu'elle le peut. Un jour, à l'heure du déjeuner, elle est surprise de voir un verre de vin rouge sur le plateau repas.

— Qui a autorisé cela ? demande-t-elle à l'infirmière du service.

— C'est le docteur C., le médecin de votre maman.

— Mais… ignore-t-il que ma mère est alcoolique ? Et que cela signifie qu'elle ne doit plus du tout boire d'alcool ?

— Euh, non, enfin, si, en fait je ne sais pas, mais un verre de vin, ce n'est pas grand-chose, non ?

Faustine est tellement furieuse qu'elle étouffe de rage. Qu'ont-ils appris pendant leurs études ? Ils risquent la vie des gens sans vergogne. Sortant de l'hôpital, elle prend rendez-vous chez le médecin en question, histoire de lui montrer de quel bois elle se chauffe. Évidemment, à quelques jours des fêtes, il n'est pas disponible. Sa secrétaire lui donne rendez-vous pour la fin janvier.

Et pendant ce temps, maman pourra continuer à boire. Faustine, profitant de sa solitude, fouille la maison de fond en comble afin de débusquer les bouteilles cachées. Dans un double fond, derrière les dossiers du bureau directorial, elle trouve trois bouteilles de scotch pleines. Dans l'office, bien planquées derrière les boîtes d'archives, elle en trouve deux autres et dans sa chambre, sous son lit, encore une. Tout cela va dévaler les tuyauteries jusqu'au tout-à-l'égout. Quel gaspillage ! Mais que ne ferait-on pas pour la santé de sa maman ? Quand elle

fait part de ses exploits intrusifs au groupe, on la semonce vertement. Ne sait-elle pas qu'il ne faut jamais intervenir et surtout laisser l'alcoolique toucher le fond de sa détresse seul, si on veut qu'il ait une chance de rebondir ?

Fin décembre, les adieux avec Zézé se passent plutôt bien. La nouvelle est au point, elles ont bien travaillé et Faustine a promis de revenir donner un coup de main, si cela s'avérait nécessaire. Fait anecdotique, Faustine a l'occasion de lire un procès-verbal établi par sa remplaçante. C'est stupéfiant. Le texte est entièrement calligraphié. En 1991 ! Sans rature, sans fausse note, il est de toute beauté, telle une œuvre d'art. Faustine peut partir tranquille, on se passera très bien d'elle.

En route vers la gloire !

À Noël, papa est invité par son client principal et unique ami, maman est coincée à l'hôpital, Faustine est seule. Mise au courant, Élisabeth la convie dans sa famille pour le réveillon du Nouvel An. Sitôt les assiettes vidées, les deux femmes passionnées par leur projet de collaboration transforment la soirée en réunion de travail et dissertent sur les mille et une innovations qu'elles pourraient proposer à leurs clients. Comment leur faciliter la vie, les soulager des tracasseries administratives, etc. Il y a là une grande palette de services à proposer, en partant de l'élaboration de la publicité jusqu'à la comptabilité. Les idées fusent, c'est la tempête dans les cerveaux.

Robert, l'époux d'Élisabeth, est banquier. Lorsque Faustine lui raconte qu'elle a déposé une petite fortune sur son compte bancaire, il lui propose d'en récupérer une partie pour le faire fructifier. Faustine accepte volontiers, au moins elle n'aura pas à se creuser le ciboulot pour savoir que faire du reste de ses sous. Lorsqu'elle se couche, aux petites heures du matin, elle n'a pas bu une goutte d'alcool, contrairement à ses hôtes ; c'est un bel exploit. Quand ils se séparent, le lendemain, rendez-vous est pris, lundi six janvier, pour le début d'une nouvelle

aventure.

Maman rentre à la maison. Finalement, ils ne l’opéreront pas. Lorsque l’inflammation a été résorbée, les problèmes l’ont été aussi. Si elle est contente d’être revenue chez elle, par contre, elle est furieuse que Faustine ait pris l’initiative de vider toutes ses bouteilles. Commence alors un jeu malsain de dépendance, codépendance, amour-haine, appels à l’aide et revendications de liberté. Faustine a l’impression d’avoir affaire à une adolescente révoltée. Elle comprend mieux ce que Maxime a souffert avec elle.

Chez PST Services, le jour J tout se met en place dans l’allégresse et l’effervescence. Faustine installe son matériel près de la fenêtre, dans la pièce où travaillent les apprenties, lesquelles sont collées au standard téléphonique la plupart du temps. Le bureau d’Élisabeth se trouve de l’autre côté du couloir. Il n’y a pas la place pour deux postes de travail et il n’est pas bon non plus que les apprenties entendent toutes les conversations de la patronne. À tout moment, Faustine peut rejoindre son amie pour demander des précisions sur une affaire en cours.

Présentement, il s’agit d’élaborer un montage publicitaire pour une marque de bière. Les deux femmes se partagent le travail. Faustine prend les cinquante premières pages, Élisabeth, les suivantes. Au moment de fusionner les deux, Faustine se rend compte que le résultat final est incohérent. La taille des caractères n’est pas identique, ni les tabulations, quant à la mise en page… il faut tout refaire !

Faustine y passe la nuit afin que le travail soit livré à temps. La jeune femme corrige aussi beaucoup de fautes d'orthographe dans le travail de sa consœur. Décidément, la frappe, la mise en page, l'orthographe et la syntaxe ne sont pas son fort. Élisabeth, confrontée à ses manquements, ne semble pas du tout s'en formaliser. Faustine insiste. Ce n'est pas du boulot, c'est se moquer du client ! Premier clash. Élisabeth ne supporte pas la critique ; fond en larmes. Faustine est déstabilisée. Elle ne s'attendait pas à ce type de comportement de la part d'une consœur expérimentée, présidente d'un club de femmes entrepreneurs. Il lui faudra deux bonnes heures pour rassurer sa collègue qui, déjà, est persuadée qu'à peine commencée, leur collaboration est en danger. De fait, le premier mois s'achève sans résultats probants. Élisabeth est chargée de relancer les factures impayées au téléphone, mais elle ne s'y résout pas de peur de perdre ses clients. Elle ne veut pas non plus que Faustine le fasse, au motif que cette dernière ne connaît pas les dossiers. Par contre elle a trouvé quelques nouveaux contrats ; tout n'est pas forcément perdu. Dans l'ensemble, elle agit tout de même comme quelqu'un qui n'a pas besoin de gagner sa vie, ce qui est loin d'être le cas de sa nouvelle collègue.

Parfois, à sa demande, Faustine fait un saut chez Zézé, son ancien employeur, pour donner un coup de main à sa remplaçante. Elle a ainsi l'occasion de la voir à l'œuvre et de constater son incroyable efficacité. Bien meilleure que la sienne, somme toute. Un jour, elle surprend un entretien téléphonique musclé entre la nouvelle secrétaire et les

collaborateurs d'Aubagne. Elle comprend alors que Zézé a largement gagné au change et elle en est heureuse pour lui.

Fin janvier, Faustine rencontre enfin le médecin de maman. Celui qui l'avait laissée boire du vin à l'hôpital sans prendre en compte son problème d'alcoolisme. Son cabinet est situé rue de Bourg, la rue la plus chère et chicos de Lausanne. Monsieur le docteur est très posé, un brin arrogant, mais ne le sont-ils pas souvent ? Il écoute patiemment Faustine, fait mine de la comprendre. Lorsqu'il prend la parole à son tour, loin de s'excuser de son incompétence vis-à-vis de maman, il s'intéresse à Faustine. Il la trouve un peu pâle, fatiguée, excessivement nerveuse et probablement dépressive. Ce qui ne lui semble pas étonnant au vu de l'année qu'elle vient de vivre : cure à Orthez, infarctus du beau-père, divorce, maladie de la mère. En conséquence, il suggère que Faustine suive rigoureusement le traitement qu'il lui prescrit et qu'elle revienne le voir dans un mois. Ainsi vont les choses. Faustine, lestée d'une ordonnance de trois pieds de long n'a pas le temps de dire « ouf » qu'elle entre dans une pharmacie et tombe dans le piège, les deux pieds devant. Il suffit de quelques jours pour la rendre dépendante et, la discipline n'étant pas son fort, l'irrégularité des prises finit par bouleverser entièrement sa résistance psychique. Cela ne se voit pas immédiatement, elle arrive à donner le change, mais il ne faudrait pas qu'un rouage se grippe.

Dans le même temps, côté famille ce n'est pas la joie. Maman va à la rencontre de gros

chamboulements dans son travail. Il semblerait que le conseil d'administration du Centre Catholique Universitaire ait pris un virage à 180°. Bientôt, les trente-cinq chambres destinées aux étudiants seront administrées par une gérance. L'entretien de l'immeuble sera effectué par une concierge et un intendant. Les animations, messes et aumônerie seront assurées par un prêtre catholique. Il n'y aura plus de cafétéria ; par contre, la cuisine sera à la disposition des étudiants. On y ajoutera des casiers et des cadenas. Les frigos seront compartimentés. Une entreprise privée s'occupera du linge de maison. Tout cela coûte bien moins cher qu'un salaire de directrice. En clair, d'ici quelques mois, maman n'aura plus de travail, ni de logement de fonction. À cinquante-huit ans, il va lui être difficile de trouver un nouveau boulot, malgré toute l'aide et les recommandations promises. Dès lors, les incertitudes concernant son avenir lui sont difficiles à supporter et les rechutes fréquentes. Papa, de son côté, a trouvé un appartement un peu plus loin sur le boulevard. Cependant, il n'est pas question qu'ils reprennent la vie commune. Le couple est désormais légalement séparé, financièrement ils y gagnent, bien sûr, ils restent bons amis et se verront encore plus qu'avant pour partager sorties et gueuletons. Une fois passé le choc, Maman se réjouit de déménager.

Pendant tout le mois de février, Faustine passe d'un état à un autre. Tantôt très enthousiaste, tantôt déprimée. Chez Élisabeth, les choses n'avancent pas plus que ça. Bien qu'elle mette en place toute une stratégie publicitaire, la nouvelle recrue se rend bien compte qu'il faudra beaucoup plus que deux mois de

patience pour être payée de ses efforts. Aura-t-elle les reins suffisamment solides pour tenir jusque-là sans salaire ? S'imaginent-ils tous autant qu'ils sont qu'elle peut vivre d'eau fraîche et d'eau fraîche ? D'autant qu'Élisabeth refuse de partager ses soucis. A-t-elle quelque chose à cacher ? Elle semble attendre avec impatience que Faustine débloque les vingt mille francs qu'elle estime nécessaires à la remise à flot de sa société et craignant (à juste titre) que cela n'arrive pas, elle laisse parler ses émotions. Cela se traduit par des crises de larmes et des envolées de reproches à la moindre anicroche. Faustine, de son côté, attend que le comptable de maman fasse son travail d'évaluation. Enfin le verdict tombe : l'entreprise d'Élisabeth n'est pas fiable, les dettes s'accumulent, le carnet de commandes est au régime sec, en tous les cas le rendement est largement insuffisant pour que deux personnes puissent en tirer un salaire correct. Élisabeth arrive tout juste à couvrir ses frais de fonctionnement et les salaires des apprenties. Pour Faustine, investir ses deniers là-dedans serait une grossière erreur. Elle ferait mieux de créer sa propre entreprise ou de trouver un autre emploi à sa mesure, sans risques.

Ni une, ni deux, Faustine informe Élisabeth de sa décision de se retirer du jeu. Elle n'a plus les moyens de jouer les philanthropes. Si sa fortune avait été plus grande, elle aurait pu tenter un sauvetage, mais là, c'est peine perdue. Avec la guerre du Golfe, la donne a changé. Cette fois, on est bel et bien sorti des trente glorieuses. Le monde des affaires est devenu impitoyable. Les progrès de l'informatique sont tels que le premier crétin venu peut désormais se passer

de secrétaire. Le courrier s'envoie électroniquement, les présentations *powerpoint* se créent automatiquement, les voyages s'organisent en trois clics de souris. Plus personne ne se préoccupe des fautes d'orthographe, que ce soit dans les courriers, les livres ou les journaux. Un monde s'écroule : la fidèle secrétaire a vécu.

Néanmoins, lorsque Faustine quitte les bureaux d'Élisabeth, tout espoir n'est pas forcément perdu. Le mieux qu'elle puisse faire, suggère maman, c'est de trouver LE job d'*assistante* (c'est à la mode) vite fait et se ranger des voitures jusqu'à la retraite. Après tout, il y a encore Nestlé, Tetra Pak et Philip Morris qui embauchent.

Bien sûr, Élisabeth est extrêmement déçue et se montre très mauvaise perdante. Pendant les derniers jours de la présence de Faustine, qui tient tout de même à terminer certaines commandes par amour du travail bien fait, sa consœur lui mène une vie infernale. De crise de larmes en reproches, de tentatives de culpabilisation en dévalorisation, la pauvre Faustine ne sait plus à quelle sainte se vouer, si ce n'est cette pauvre Rita, patronne des causes désespérées. Elle finit par craquer et repartir dans la funeste spirale alcool et médicaments. Maman a beau lui confirmer qu'elle a bien fait de laisser tomber avant que cela ne lui coûte trop cher, c'est le cœur lourd qu'elle ramène ses affaires au boulevard de Grancy.

♪♫ Et maintenant, que vais-je faire ? ♪♫♪♫

Jour J moins 10

Deux mars 1992. Puisque décidément le travail la boude, Faustine décide de partir en vacances. Malgré le gros trou creusé dans son pécule par son amie Marie, l'achat de sa voiture et de son parc informatique, elle a encore largement de quoi s'offrir un beau voyage. Vivons tant que nous sommes jeunes, nous ferons des économies plus tard. Nul doute qu'à son retour, elle trouvera l'emploi de ses rêves. Après tout, en 1992, le taux de chômage en Suisse stagne encore à 3,2 %, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Faustine est néanmoins heureuse d'avoir pu faire le constat *in situ* de la difficulté de se mettre à son compte. Non, certes, elle ne s'est pas donné la chance de créer sa propre société, mais lorsqu'elle a compris, grâce à Élisabeth, qu'un indépendant doit tout financer lui-même : assurances accident, chômage, double cotisation de caisse de retraite et *tutti quanti*, elle n'a pas trouvé étonnant que son amie ait du mal à se sortir un salaire. Au début, Faustine pensait que l'État serait tout content d'encourager les initiatives. Tu parles ! L'aide étatique se limite à une exonération d'impôts partielle sur deux ans – alors qu'une entreprise met au moins cinq ans à démarrer – et aucune autre charge n'est allégée. En clair, Faustine a

désormais la preuve par A plus B que se mettre à son compte est trop risqué pour elle. Se faire embaucher demeure la meilleure solution. C'est, bien entendu, exactement ainsi que « le patronat » entend gérer sa masse de travailleurs, en décourageant au maximum les initiatives indépendantes.

Pour l'heure, Faustine envoie des fax à ses meilleurs amis américains afin d'organiser son séjour outre-atlantique. Elle en fait le compte : sept familles égale sept semaines de voyage. La voyageuse compte partir vers la mi-mars, rentrer fin avril. Persuadée qu'elle recevra bientôt des réponses positives, Faustine réserve d'ores et déjà son billet d'avion et loue une voiture à Dulles-Airport. Voilà qui est rondement mené. En parallèle, elle réfléchit à ce qu'elle fera ensuite. Une envie la titille : pourquoi ne pas rejoindre le comité international de la Croix-Rouge, autrement dit le CICR ? Célibataire, sans enfant, elle est libre de s'engager où elle le souhaite, non ? Et si ça ne fonctionne pas chez eux, peut-être qu'une autre organisation non gouvernementale serait d'accord pour l'engager, même à bas prix. Après tout, pendant les deux ans où elle a si bien gagné sa vie, un tiers de son salaire partait aux impôts, alors autant gagner moins et faire directement profiter une ONG de sa force de travail.

Faustine sourit. Lorsqu'elle vivait et travaillait en France, elle partait du principe que si son percepteur voulait voir la couleur de son argent il n'avait qu'à venir le chercher lui-même. En Suisse, ce n'est pas si facile, hélas. On l'a vu précédemment, à peine le pied est-il posé dans le pays que les vautours vous tombent dessus. Maxime, hypocritement, a proposé de lui

envoyer son argent sur plusieurs années, afin qu'elle ne soit pas obligée d'en reverser 35 % au fisc suisse. Il est bien renseigné le saligaud ; toujours prêt à lui saper le moral. Faustine a refusé tout net, n'ayant aucune intention de déclarer sa fortune vu qu'elle sait que son pécule sera dépensé bien avant que les chiffres apparaissent sur un quelconque bilan.

Les réponses de ses amis américains n'arrivant pas aussi vite qu'elle l'espérait, Faustine commence à ressentir quelques doutes. Surtout, elle s'ennuie. Alors, elle sort, traîne au Café Romand et dans les autres boîtes à jazz de Lausanne. Un soir, elle rencontre un mystérieux individu, Fabien, qui se prétend locataire d'un château dans la campagne lausannoise. À la fermeture du bistro, elle le suit chez lui accompagnée de quelques amis. Ils passent la nuit à boire et à parler. À l'aube, leur hôte passe en cuisine. Spaghetti pour tous. Dans la foulée, il fait à Faustine les honneurs de son royaume. Un endroit extraordinaire, imaginez les cuisines du château de la belle au bois dormant. Mais quel désordre ! Aux petites heures du matin, on s'endort, tête-bêche, sur les immenses canapés disposés entre deux pianos à queue. Dans la cheminée flambe un feu d'enfer, *tout le monde il est gentil, tout le monde il est beau*. Pas question de sexe, encore moins d'orgie. D'ailleurs, avec un tel taux d'alcool dans le sang, qui en serait capable ?

Faustine, lorsqu'elle se réveille, s'attaque au rangement de la cuisine. Elle y passera trois heures, sans avoir terminé pour autant. Fabien la remercie et lui demande si par hasard elle aurait des notions de comptabilité. Il aurait besoin de ses lumières pour

résoudre quelques problèmes administratifs. Elle sera payée, bien entendu.

— Bien sûr, pourquoi pas ? Tu peux compter sur moi.

De retour à la maison, Faustine se rend compte qu'elle a oublié de prendre ses médicaments. Finalement, elle se sent mieux ainsi, sans antidépresseurs ni anxiolytiques. Du coup, elle arrête tout simplement de les prendre, sans sevrage progressif. Grossière erreur ! En quelques jours, elle perd la tête, la dépression gronde, les angoisses reviennent. Pour se soulager, elle boit encore plus. Maman, exceptionnellement dans une période sobre, s'inquiète. La dégringolade est sévère. Sans compter que Faustine ne se prive pas de conduire, même dans cet état. Tous les soirs, elle retourne au Château, retrouver ses nouveaux amis. Le onze mars, elle passe l'après-midi à essayer d'aider Fabien. Malheureusement, il a accepté de lui offrir à boire avant de commencer le travail. Très vite assommée, Faustine déclare forfait, elle ne parvient plus à rassembler ses idées. Fabien est déçu, il boude dans son coin. Faustine finit la bouteille puis rentre chez elle. Là, elle ressort une bouteille de rhum de derrière les fagots et la vide tranquillement. Vers vingt-deux heures, elle prend sa voiture et retourne au château. Fabien est cuit, lui aussi. Ils boivent plusieurs derniers verres ensemble. Au petit matin, Faustine se réveille dans le lit du jeune homme, sans savoir comment elle est arrivée là. Réveillé à son tour, Fabien lui explique qu'ils n'ont rien fait, mais que si elle le souhaite, ils peuvent, maintenant.

— Non, merci, sans façon ! s’exclame Faustine, soulagée qu’il ne se soit rien passé. C’est la première fois de sa carrière d’alcoolique qu’elle a perdu la notion de ses faits et gestes. Elle s’en trouve bouleversée et n’a qu’une hâte, rentrer à la maison. Cette fois, elle a compris, il faut absolument qu’elle arrête de boire, sous peine de devenir folle. Reprenant sa voiture, elle rejoint le boulevard de Grançy.

À peine a-t-elle franchi la porte, maman se précipite sur le téléphone et appelle un taxi.

— Bonjour ma fille. Cette fois, ça suffit. J’appelle un taxi, j’ai réservé ta place à la Métairie, ta valise est prête, tu rentres aujourd’hui !

— Non !

— Si ! Tu n’as tout simplement plus le choix. C’est ça ou j’appelle la police, ils te feront un alcootest et t’arrêteront pour conduite en état d’ivresse, je leur dirai que ce n’est pas la première fois.

— C’est dégueulasse, tu n’as pas le droit de me faire ça.

— Oh, que si, j’en ai le droit. Je ne supporte plus de te voir te détruire.

— Mais je dois partir en Amérique, mes amis m’attendent ! J’ai tout réservé ! Je vais perdre mes arrhes !

— Tu iras quand tu seras guérie ! Je vais appeler l’agence pour mettre tout ça en attente. Ils comprendront très bien quand je leur expliquerai que c’est pour raison de santé.

— Mais je n’en aurai plus les moyens après !

— Si, bien sûr. Tu as toute ta vie devant toi. Allez, prends ta valise et descends, le taxi t’attend. Elle suit

sa fille et, s'adressant au chauffeur :

— Bonjour monsieur, je vous la confie, surtout ne vous arrêtez pas avant d'avoir atteint votre destination. Merci !

À bout d'arguments, Faustine monte dans la voiture. Le chauffeur ne peut retenir une grimace de dégoût quand elle lui dit bonjour, tant son haleine est forte. En cours de route, elle tente quand même sa chance.

— Dites, monsieur, vous êtes sûr qu'on ne peut pas s'arrêter un moment ? Je meurs de soif.

— Non, madame, vous savez bien que je ne peux pas, encore moins sur l'autoroute, voyons ! D'ailleurs, nous arrivons dans quelques minutes.

Le taxi s'engage dans l'allée, s'arrête devant l'entrée principale. Faustine est éblouie, en ce début de printemps, l'endroit est tout simplement magnifique. Sans être carrément un château, cette immense villa s'insère tel un bijou dans un parc de quatre hectares planté d'arbres centenaires. Faustine ne l'avait pas suffisamment appréciée lorsqu'elle avait accompagné Marie. La clinique propose un environnement calme et chaleureux, propice à la tranquillité et au bien-être des patients, détaille la brochure que Faustine lit à la réception en attendant qu'on s'occupe d'elle.

Grâce à Marie, elle sait déjà ce qui l'attend. Tout d'abord, étant donné qu'elle n'a pas d'assurance maladie, elle doit verser une caution importante. Le tarif journalier est de mille francs. Six cents francs pour les soins et quatre cents pour la partie hôtelière.

Renseignements pris, sans assurance, tout sera pour sa pomme. Évidemment, maman n'a pas oublié de joindre la carte de crédit. Cette formalité accomplie, Faustine doit abandonner au bureau tous ses précieux documents d'identité. Ils lui seront rendus à la sortie. On l'avise également qu'elle n'aura pas droit à des visites la première semaine, mais ça, elle le savait aussi. Elle sera logée dans une chambre à deux lits, au deuxième étage. Ses journées se composeront de trois séances de thérapie de groupe par jour, une séance de relaxation, une de sophrologie, de la gymnastique, etc. Les sorties, accompagnées, ne seront autorisées qu'après la première semaine. Tous les repas se prennent au restaurant.

— Pour commencer, vous êtes attendue par le médecin pour une évaluation de votre état général. Ensuite vous verrez notre psychiatre pour une évaluation psychique, puis vous participerez au premier groupe de parole.

Faustine s'empresse de rejoindre sa chambre, déballe ses affaires et se change avant de foncer voir le toubib. Celui-ci est très chaleureux. Poids, tension, anamnèse, il est frappé de constater que la patiente n'est pas encore en trop mauvais état par rapport aux doses qu'elle lui a avoué avoir ingurgitées.

— Néanmoins, il est grand temps de vous soigner ! Vous avez pris la bonne décision !

— …

— Je vais vous donner ce qu'il faut pour éviter les tremblements, sueurs, agitation, insomnies, crises d'épilepsie ou *delirium tremens*. À prendre ce soir et demain matin. Ici nous ne poussons pas à la

consommation de médicaments. *Mens sana in corpore sano* est notre devise. Si au bout de deux jours, vous n'arrivez pas à dormir, nous aviserons. En attendant : pas de café ni thé, ni quelque excitant que ce soit. Vous êtes jeune et robuste, vous devriez vous en sortir haut la main. Bonne chance et bon courage, madame !

Trois petits tours et puis s'en va…

Avec les hectolitres d'alcool avalés au cours des derniers jours, Faustine s'attendait à un retour de bâton sévère. Or, elle ne subit pas l'ombre d'une petite gueule de bois. Cela résulte sans doute des deux pilules imposées par le médecin de la clinique. Son sevrage, pour l'instant, semble passer à merveille, y compris celui des médicaments, benzodiazépines, anxiolytiques et autres poisons addictifs prescrits. L'esprit clair, la patiente réussit à écouter sa compagne de chambre lui raconter dans le détail tous les sévices sexuels infligés par son mari pendant de nombreuses années. La nouvelle ne se sent pas concernée. Est-elle donc si atteinte que cela ? Parfois, quand elle considère les histoires des autres pendant les groupes de parole, Faustine en doute. Est-ce parce qu'il s'agit de son parcours et qu'elle y est habituée ? Elle ne sent pas à sa place ici. Elle est une usurpatrice. Sa vie n'a aucun intérêt, malgré les épreuves traversées, comparée à celles des autres. Mais beaucoup la plaignent et pensent que le drame qu'elle a vécu justifie son alcoolisme. Or, elle sait pertinemment qu'elle buvait bien avant cela. Faustine, ayant compris que son salut passera par une honnêteté inflexible, vis-à-vis des autres autant que

d’elle-même, refuse que Julien lui serve d’alibi.

Les entretiens et les groupes de parole lui font énormément de bien. Elle en apprend chaque jour plus sur cette maladie de l’alcoolisme. Par exemple, que la « lune de miel » avec l’alcool, cette période durant laquelle le corps physique ne réclame pas encore son dû, dure plus ou moins longtemps, éventuellement une dizaine d’années, avant que la dépendance s’installe. Apparemment, son problème à elle était moins de maintenir un certain confort éthylique en permanence, que de savoir s’arrêter après le premier verre. Elle buvait sur pulsion pour se venger, se jeter à corps perdu dans l’oubli. Si elle était piégée, c’était par ses émotions, pas par le besoin somatique de boire.

Faustine comprend qu’elle est atteinte d’une maladie létale. Cela signifie qu’à partir du moment où elle a décidé de vivre, il n’est plus question de boire une goutte d’alcool, jamais. Mais, pour faire passer la pilule, les initiateurs de ce type de cure ont inventé un truc génial : n’avancer que *vingt-quatre heures à la fois* sur le chemin de la guérison. Gagner une heure, puis une autre et encore une autre jusqu’à ce que ce fichu poison soit sorti du système. La clinique affiche 56 % de réussite. Allons, ce ne doit pas être si difficile d’en faire partie. Les thérapeutes ont une bonne écoute, ils donnent envie de se confier. Les autres patients sont sympathiques. On voit qu’ils ont dégusté. Ils le portent sur eux. Que d’épreuves traversées ! La vie de Faustine, en comparaison, ressemble à des vacances de petite fille riche. Mais voilà, très vite on lui fait comprendre qu’il ne faut pas comparer l’incomparable.

Actuellement, à la Métairie, il y a une vingtaine de personnes, concernées par les addictions, divisées en deux groupes. Une fois par semaine, les deux groupes se retrouvent dans le gymnase lors d'une séance d'information. Faustine s'y rend à reculons le mercredi suivant. La séance du matin n'a pas été très bénéfique, la même patiente ayant à nouveau monopolisé toute l'attention. Faustine arrive dans la salle, encore un peu énervée. Elle sort son bloc et son stylo et s'assied à côté d'un grand blond, sur la seule place libre. Il dit s'appeler Gilles et, à la longueur de ses jambes, il doit bien mesurer deux mètres, c'est marrant parce qu'il a une tête relativement petite, il ressemble à Tintin, et un petit nez retroussé. Dans l'ensemble il n'est pas moche, surtout, il a l'air très gentil. En jeune bourgeois bien élevé, il lui a avancé sa chaise et fait de la place. Malgré tout, Faustine peine à se mettre dans l'ambiance. Elle remplit sa page de mots de Cambronne, ce que son voisin, bon chic bon genre, semble trouver absurde. Mais l'heure n'est pas aux confidences, le thérapeute de service commence son discours.

À la pause, on se retrouve dehors pour fumer une cigarette. Gilles et Faustine font plus ample connaissance. Il est fils de commerçants, ce n'est pas sa première cure, mais cette fois, il est bien décidé à ce qu'elle aboutisse. Heureusement, pour ceux qui ont une assurance maladie, le traitement est remboursé intégralement en tant que dépression nerveuse !

Dans les jours qui suivent, Faustine commence à se sentir frustrée. Elle a dit tout ce qu'elle avait à dire, elle aime bien la sophrologie, mais l'exaltation de la responsable, une ancienne alcoolique, ainsi que

la plupart du personnel soignant, lui gâche un peu le plaisir. Elle n'y trouve pas d'intérêt. Surtout, elle se sent tout à fait sevrée, sans aucune séquelle, en pleine forme. Pour elle, c'est OK, elle est guérie. Par ailleurs, cette histoire d'assurance tourne à l'obsession. Les mille francs cumulés chaque jour au compteur lui semblent tout droit sortis de ses veines. Se soigner, d'accord, mais y consacrer la totalité de sa petite fortune c'est la double peine. Cet argent devait servir à se faire plaisir ou à être investi en vue d'assurer son avenir. Pour couronner le tout, elle n'a encore reçu aucune réponse de ses amis américains et le bâton sans la carotte… ce n'est pas du jeu.

Faustine patiente autant qu'elle peut, prend sur elle pendant huit jours. Finalement, un soir, elle appelle maman.

— Salut. Je vais rentrer. J'en ai marre.

— Pas question ! Tu n'as pas fini ta cure.

— Je n'ai pas l'intention d'y laisser jusqu'à mes derniers sous.

— Mais c'est pour ton avenir !

— C'est bon, tu sais, j'ai compris le principal. Je continuerai ma cure dans les groupes AA et je me ferai des amis là-bas.

— C'est complètement idiot, tu n'as pas assez réfléchi.

— Si, si, j'ai eu tout le temps de réfléchir. Je sais que je vais réussir. Simplement, j'y parviendrai autrement qu'en passant huit semaines ici. Après tout, beaucoup s'en sont sortis sans passer par une clinique de luxe.

— Beaucoup sont morts aussi d'avoir raté le coche.

— Peut-être, mais ça ne sera pas mon cas. J'ai décidé de m'engager au CICR, je vais leur écrire tout de suite et c'est bien le diable si je n'y trouve pas de travail.

— Tu es sûre de toi ? Je trouve que tu vas beaucoup trop vite.

— Je suis majeure et personne n'a le droit de me retenir contre mon gré. Demain, je vois la directrice et après-demain je rentre.

— Oh, après tout, fais à ta guise ! Mais ne compte pas sur moi pour te repêcher si tu te noies à nouveau. Je t'ai fait suivre un courrier, attends au moins de l'avoir reçu.

Le lendemain matin, Faustine prend rendez-vous avec Anne, la directrice. En moins d'une heure, au terme d'une joute passionnée, la jeune femme réussit à obtenir sa libération, contre l'avis de la thérapeute. Cette dernière est persuadée qu'elle court à l'échec et cumule les mises en garde. Faustine, au courant du fait qu'Anne est d'origine américaine, ne comprend pas son manque de confiance dans les groupes Alcooliques Anonymes. Quoi qu'il en soit, Faustine est libre de s'en aller après avoir signé une décharge et payé son dû. Dix mille francs suisses pour dix jours. À elle d'en faire valoir les résultats, de démontrer qu'elle n'a pas perdu son temps, de prouver qu'on peut lui faire confiance. Faustine rassemble ses affaires et commande un taxi pour la gare. On lui a demandé de ne pas transmettre ses adieux aux autres afin que sa désertion ne s'ébruite pas. Faustine a néanmoins échangé ses coordonnées avec Gilles. Elle lui écrira.

Alors qu'elle monte dans le taxi, la secrétaire lui apporte en courant un courrier qui vient d'arriver. Une fois installée, Faustine ouvre l'enveloppe en tremblant un peu, et si c'étaient autant de rejets ? Et si ses amis, bien conditionnés par Maxime, ne voulaient plus la voir ? Elle sait que les Américains, surtout de ce milieu-là, sont contre le divorce. Surprise ! Toutes les réponses sont positives. Ses amis se réjouissent de la recevoir ; ils l'attendent de pied ferme.

À la maison, par contre, l'accueil est plutôt frais. Maman entreprend immédiatement de la faire changer d'avis, son argument majeur étant que la cure n'a pas été suffisamment longue pour prouver son efficacité. Elle ne parvient pas à comprendre que la perspective de ce voyage est un catalyseur pour la guérison de Faustine. À son retour en Suisse, elle saura bien utiliser tous les moyens (gratuits) mis à sa disposition, à commencer par un investissement sérieux dans les groupes. Pour Faustine, investir tout l'argent de son divorce, de ses souffrances, de ses frustrations, dans une cure pour n'avoir plus ensuite comme perspective que le droit de bosser et fréquenter les groupes est impensable. Cela équivaudrait à prendre le voile. Ce n'est pas son genre. Non, ce qu'il lui faut, c'est quelque chose qui la motive. Faustine sait qu'elle réussira, on peut appeler cela de l'arrogance, on peut aussi essayer de lui faire confiance… pour une fois.

N'en déplaise à maman, la jeune femme réserve un billet d'avion, ainsi qu'une voiture, à l'aéroport de Dulles. Elle complète sa garde-robe, achète cinq kilos de pralinés chez le meilleur chocolatier de la ville, une

bouteille de parfum français pour chacune de ses amies et un coucou suisse – cadeau de mariage –, pour Lori. Il ne reste plus qu’à boucler son bagage, si elle y arrive, et rejoindre l’aéroport de Genève-Cornavin.

Pèlerinage

Pourquoi les Américains applaudissent-ils systématiquement quand leur avion atterrit ? Le mystère restera entier à jamais.

Faustine récupère son bagage à main et soupire d’appréhension. Quel accueil ses amis lui réserveront-ils ? Les pensées se bousculent dans sa tête. En se présentant à eux, saine et sobre, elle voudrait les remercier de l’avoir soutenue dans ses épreuves. Certains ont peut-être souffert de son alcoolisme. Faire amende honorable lui permettra d’alléger la chape de culpabilité qui a pesé sur ses épaules ces dix dernières années et de faire table rase du passé, sans bombe à retardement apte à favoriser une rechute.

Faustine récupère sa valise et la traîne péniblement jusqu’au comptoir Hertz. Dieu que c’est lourd le chocolat suisse ! Se sentant tout à coup prodigue, elle demande à l’hôtesse si par hasard ils n’auraient pas une voiture un peu plus grande, un peu plus classe, que celle qu’elle a réservée.

— Mais bien sûr madame, of course, nous avons exactement ce qu’il vous faut. Et nous vous ferons même un petit rabais sur la location !

Faustine est si contente qu’elle leur offre un

ballotin de chocolats acheté en surplus. Ils en écarquillent les yeux de surprise, on dirait des gamins sous le sapin de Noël. Et la voilà au bout du parking C, devant une très belle Ford Scorpio, lourde et lente mais de belle allure. Pour rouler à 55 mph (90 km/heure) cela suffit largement, le confort prime. La valise est dans le coffre, ne reste plus qu'à retrouver la route de Manassas pour aboutir chez Lori, première étape de ce périple. Faustine s'assied derrière le volant et se retrouve quasiment par terre ! Comment fait-on pour avancer et rehausser ce siège ? Elle doit se coucher pour que ses pieds touchent les pédales. La situation prêterait plutôt à rire si la jeune femme ne se retrouvait pas totalement isolée au beau milieu d'un parking de dix mille voitures, à la nuit tombante. Bon gré, mal gré, elle finit par arriver jusqu'à la cahute du gardien auquel elle demande de bien vouloir sortir – entre-temps, il s'est mis à pleuvoir – pour lui montrer comment régler son siège. C'est chose faite en trente secondes. Faustine, éperdue de reconnaissance, mais sans sacrifier l'autre ballotin pour autant, se met en route. Après moult détours et un SOS téléphonique, elle finit par se garer devant chez Lori, deux heures plus tard.

Les retrouvailles sont enthousiastes ! Faustine fait la connaissance de Jeff, le mari de Lori. Il est boucher et il en a la carrure. Lori, elle, a laissé tomber son idéal journalistique et travaille désormais dans une compagnie d'assurances. Au moins, ils ont de quoi manger tous les jours sans avoir besoin d'exercer plusieurs boulots différents à l'instar de la plupart des *working poors* américains. Ils ont même eu accès à la propriété privée et pu s'offrir une modeste maison

dans l'arrière-pays. Ils y emménageront bientôt.

Après le repas, Jeff monte le coucou-suisse-cadeau-de-mariage et y parvient avec succès. Désormais, ils seront réveillés tous les quarts d'heure par un joli chant d'oiseau. Cet exploit accompli, le jeune couple s'installe au salon, insère une cassette vidéo dans l'appareil idoine et c'est parti pour deux bonnes heures de souvenirs émus. L'intégralité de la cérémonie de mariage y passe. Faustine, dont l'horloge interne sonne deux, puis quatre heures du matin, s'ennuie à mourir. Elle ne reconnaît personne parmi cette assemblée. Épuisée, elle aimerait bien dormir. Heureusement, ses amis devant se lever à cinq heures du matin, travail oblige, ils lui laissent enfin la place. Inutile de préciser qu'elle se glisse dans ses draps avec une joie non dissimulée.

Les trois jours suivants, Faustine retrouve ses marques dans les environs. Le paysage ne s'est pas beaucoup modifié en sept ans, si ce n'est quelques enseignes qui ont changé de propriétaire. En fin d'après-midi, elle rentre préparer le souper promis. Bœuf bourguignon, purée de pommes de terre et mousse au chocolat. Elle a un peu perdu la main, mais heureusement, personne ne s'en rend compte. Les jeunes gens, s'il leur arrive de consommer de l'alcool, s'abstiennent devant leur amie. Faustine trouve leur solidarité formidable.

Dès leur premier jour de congé, ils organisent une grande sortie avec la visite de leur nouvelle maison en point d'orgue. Jeff admire beaucoup la voiture de Faustine, il demande l'autorisation de la conduire. Sa joie de gamin fait plaisir à voir. Pour commencer, ils passent par le restaurant dans lequel Faustine a

travaillé six mois, autrefois. Tout a changé ! Tout, sauf le patron : Philippe, toujours placide, égal à lui-même. Le temps d'un partage, de quelques photos-souvenir et le trio repart. Après un arrêt dans un magasin d'artisanat indien, ils atteignent Linden. C'est à ce moment-là qu'ils réalisent qu'ils ont oublié leurs clés. Faustine ne verra que l'extérieur de la maison à 80 000 $ pour laquelle le jeune couple vient de signer. Les voilà coincés pour vingt ans, plus les intérêts. Mais cela, bien sûr, elle ne le dira pas. Le lendemain, c'est le cœur serré, sachant qu'elle ne les reverra plus, que Faustine quitte ses amis et poursuit sa route.

Prochain arrêt : Paul et Lynn.

À Warrenton, comme à Manassas, rien n'a bougé. Lynn, toujours pareille à elle-même, hyperactive et volcanique, s'est lancée dans l'élevage de chiens de race. Il y a dans sa cuisine plusieurs cages immenses, contenant des caniches géants pomponnés à outrance, coiffés d'une manière ridicule, mais qui, semble-t-il, plaît aux acheteurs. Lynn partage la vidéo d'un concours canin dans lequel, exhibant un de ses pensionnaires de manière très professionnelle, elle remporte le premier prix. Quand elle ne s'occupe pas de ses chiens, elle remplace une amie dans une épicerie en ville. Le week-end, Paul et elle réparent un vieux rafiot qu'ils espèrent voir flotter un jour sur le Potomac. Ils le font visiter à Faustine puis l'invitent à manger du crabe dans le restaurant d'à côté. Bien que bons vivants et buveurs, pendant tout le séjour de Faustine chez eux, le couple se passe de boire afin de ne pas tenter leur amie. Ils n'ont jamais reloué l'appartement du dessous dans lequel ont vécu

Faustine et Maxime avec Julien. Pendant les longues soirées au coin du feu, le couple élabore de grands projets parmi lesquels la visite des musées d'Europe n'est pas des moindres. Un jour peut-être, on se retrouvera de l'autre côté de l'Atlantique.

Prochain arrêt : Donald et Colleen. L'ancien patron de Maxime et son épouse résident à quelques centaines de mètres de là et pourtant c'est un autre monde. Celui du commerce international. Si Colleen est toujours aussi chaleureuse vis-à-vis de Faustine, Donald met du temps à se dérider. Il finit par demander à son invitée si elle était au courant des intentions de son ex-époux. Il a du mal à digérer le coup de poignard dans le dos que lui a infligé son poulain en partant travailler pour la concurrence. S'attendait-il à ce que le couple reste aux USA et que Maxime prenne sa suite ? Question sans réponse. Malgré tous ses efforts, Faustine peine à lui expliquer qu'à l'époque elle n'avait pas du tout conscience de la situation. Maxime gardait ses manipulations pour lui. Colleen change de conversation diplomatiquement, indique sa chambre à Faustine puis commence à préparer le repas. C'est le seul qu'ils prendront ici, explique-t-elle, car ils sont attendus dès le lendemain au « Club ». Étant responsable de l'organisation du buffet mensuel, elle se doit d'être sur place avant les autres pour tout préparer. Faustine sera ravie de donner un coup de main. Lorsqu'ils ont pris leur retraite Donald et Colleen se sont fait construire une très jolie maison dans un complexe résidentiel en bordure du fleuve Potomac. Faustine s'installe dans la chambre d'amis avant de se rendre en cuisine où Colleen officie. Le club fait partie du complexe. Ses

membres comprennent les résidents ainsi que leurs familles. Ce n'est pas une maison de retraite, mais un village de retraités. De loin, il est assez intéressant d'observer comment le troisième âge meuble la solitude aux USA. Enfin, ceux qui peuvent se le permettre, bien entendu, ils ne sont pas les plus nombreux. Heureusement Donald a accumulé une petite fortune avant de revendre sa société, ses vieux jours sont assurés en dépit des déficiences du système social américain.

Ici non plus, personne n'offre d'alcool à Faustine. Par contre, ils s'ingénient à lui composer toutes sortes de cocktails délicieux autant qu'inoffensifs. Pendant son séjour, la jeune femme se renseigne sur la possibilité de participer à une séance des alcooliques anonymes. Après tout, c'est dans ce pays que le mouvement a été fondé, il serait intéressant de voir comment il a évolué. Il y en a une, le lendemain, à Gainesville, Faustine s'y rend, enthousiaste. L'accueil est gentil mais indifférent. La nouvelle venue prend place parmi les autres dans la salle presque pleine. Elle écoute attentivement les interventions, sans reconnaître le genre de complicité qu'elle apprécie tant dans les séances lausannoises. On dirait que les participants se sentent punis, honteux ou coupables d'être là alors que Faustine s'attendait à les trouver heureux d'être entourés et confortés dans leur désir d'arrêter de boire. Ce jour-là, cela fait précisément un mois que Faustine a arrêté. Elle le signale au modérateur en fin de séance et reçoit sa médaille. Pendant la pause café, elle tente de se mélanger aux autres, mais personne ne lui adresse la parole, ne lui

demande d'où elle vient, ni ce qu'elle fait là. Elle gardera de cette expérience une légère pointe de frustration. Le lendemain, elle envoie une carte postale à Gilles : « Si tous les alcooliques du monde pouvaient se tenir la main… », écrit-elle.

Étape suivante : Ed et Marie. Ed était graphiste et imprimeur chez Don White, Inc. Il a été mis à la retraite prématurément lorsque Donald a décidé de vendre la société, suite au départ de Maxime. Sa femme, Marie, est toujours restée femme au foyer. Ses enfants devenus adultes, elle officie désormais en tant que bénévole dans de nombreuses institutions. Leur fille, Rebecca, a épousé un chirurgien de talent. Installés en Floride, ils ont une fille de quatre ans et un garçon de deux mois. Becky a beaucoup insisté pour que Faustine fasse un saut chez eux avant de rentrer. C'est bien joli, mais la route est longue et le trajet en avion cher. Finalement, Faustine se laisse tenter. Elle fera des économies plus tard.

Pour l'heure, Marie lui fait visiter sa superbe maison. Jardin d'hiver, véranda, loggia, immense terrain, potager, basse-cour avec dindons, paons et accessoirement poules… piscine et verger. Une ferme miniature, petit rêve américain sans prétention, gagné à la force du poignet. Ce couple, plus âgé que ses parents, fait beaucoup de bien à Faustine. En avril, il fait encore frais et le feu brûle dans la cheminée. Marie s'est installée avec son tricot et encourage Faustine à raconter sa vie. Elle l'écoute avec indulgence et sans jugement. Lorsque vient son tour de répondre aux questions de la jeune femme, elle confie regretter que sa fille chérie ne se soit pas mariée dans sa propre foi (son mari est de confession

juive) et que son fils soit parti à l'autre bout du monde pour quelques années. Le lendemain et les jours suivants, elle entraîne Faustine dans les maisons de retraite des environs. Ed est devenu bénévole à l'hôpital après son opération du cœur. Cela l'occupe pendant les mois d'hiver, lorsqu'on ne peut rien faire au potager ni au jardin. Bien sûr, ici personne ne boit. Faustine garde de son passage chez eux le souvenir émouvant d'une visite dans une de ces maisons de retraite. Marie l'a introduite auprès d'une femme très âgée en lui demandant de la distraire. La pauvre fille, n'y étant pas du tout préparée, s'est trouvée complètement perdue et incapable d'apporter un minimum de joie à cette inconnue. Mais à quoi sert-elle sur cette terre ?

Pèlerinage, suite et fin

Changement de décor total chez Joyce et Dick à Goldvein en Virginie centrale. Depuis que leurs enfants – deux enfants adoptés, suivis de deux enfants naturels – sont partis, le couple a quitté la grande maison dans la forêt et acheté une petite demeure en ville. Dick est entrepreneur, il dirige sa propre entreprise de construction. En ce moment, en plus de son travail en extérieur, il rénove leur sous-sol afin d'y installer une seconde salle de bains. Pour l'instant, celui-ci est inhabitable et Joyce a recouvert tous les meubles d'un plastique de protection. Elle prend son mal en patience, car son mari s'étant découvert une passion pour le golf, il préfère passer des heures à s'entraîner dans son jardin, au détriment de l'avancement des travaux. Peu importe, pour Faustine, l'accueil est plus que chaleureux et son amie Joyce, celle qui, autrefois, est venue lui apprendre à changer les couches de Julien, se montre toujours aussi généreuse et volubile.

Pendant cette semaine-là les deux femmes ne vont pas manquer d'occupations. Elles babysittent le dernier bébé de la fille aînée, participent à une vente artisanale, déménagent la fille cadette d'une université à l'autre dans le break familial. Faustine

retrouve le plaisir de tenir un bébé dans ses bras, sans ressentir trop vivement le pincement au cœur qu'elle craignait ; les objets artisanaux vendus à la fête sont aussi kitch qu'émouvants, mais il n'y a rien à manger. Quant au campus universitaire, c'est loin d'être Harvard. Il est néanmoins intéressant de constater la différence entre les universités réservées aux classes aisées et celles des classes moyennes et en deçà. La plus jeune fille de Joyce partage sa chambre avec trois autres ; les sanitaires sont misérables, la cantine à l'autre bout du campus, mais elles sont néanmoins heureuses et satisfaites de pouvoir suivre des études sans devoir débourser dix mille dollars par trimestre. Évidemment, même si leur fac ne coûte que mille dollars par an, il faut trouver l'argent. Alors, toutes font des petits boulots, au McDo ou dans des bars, pour y arriver. Il n'existe pas encore de possibilités de prêt et rares sont ceux qui bénéficient de bourses.

En parlant de repas, Faustine s'attendait à les prendre en commun et pouvoir ainsi mieux faire connaissance avec les autres membres de la famille. Mais non, ici aussi chacun se sert quand il le souhaite, mange à son rythme et à l'endroit choisi. Le seul jour où Joyce reste fidèle au principe du repas en commun, c'est le dimanche. Pendant tout son séjour, Faustine et Joyce ont papoté pendant des heures. Elles ont partagé leurs souvenirs, pleuré et ri, puis est venu le temps des adieux.

Faustine a repris la route pour retrouver John et Merilyn. C'est la première fois qu'elle rencontre ses amis sur leur bateau. Amarré sur le Potomac, ils l'ont nommé *Dunmoen* (plus de tondeuse !), petit clin d'œil

à l'époque désormais révolue de la tonte obligatoire du samedi. Faustine se souvient du temps où ils buvaient des verres au bord de la piscine ou jouaient au billard et au flipper dans le garage. Ils rêvaient déjà à leur navire et étudiaient très sérieusement le règlement maritime en vue d'obtenir leurs licences et leurs galons de capitaine. Ils avaient passé leurs examens avec succès et s'étaient offert de superbes casquettes.

John et Mer sont des gens très actifs qui ne supportent pas l'idée de la retraite. Ils ont transformé leur bateau en imprimerie et maison d'édition. Ils proposent toutes sortes de travaux, cela va des cartes de visite jusqu'aux catalogues et prospectus divers. À l'arrière, sur le deck, est installé un confortable salon destiné aux apéros du soir. Le petit port est agréable, en pleine nature, entouré de forêts. Les entrailles du navire comprennent deux belles chambres à coucher, chacune avec sa salle de bains. À l'heure de l'apéritif, John et Mer concoctent pour Faustine un « Virgin Mary » (Bloody Mary sans alcool) magnifiquement assaisonné. Si Jo-Mer, ainsi surnommés, sont des buveurs invétérés, ils ont enfin compris le problème de Faustine et respectent désormais son besoin de sobriété. Ce soir, voulant surprendre leur invitée, ils ont invité Pamela et Barbara, deux secrétaires que Faustine a bien connues du temps où elle travaillait chez DWCI. Plus tard, lorsque la jeune Européenne leur demande s'ils ont un jour navigué plus loin que leur place de port, ils rient de bon cœur, admettent qu'ils ont essayé. Ils sont allés jusqu'en Californie en suivant la côte de près, failli couler corps et biens et décidé de ne plus jamais bouger. En fait, s'ils

voulaient naviguer, il leur faudrait faire de telles réparations sur le *Dunmoen* qu’il leur serait impossible de l’assumer financièrement.

Faustine constate, en fin de soirée, à quel point l’alcool peut faire des ravages. Vu de l’extérieur, c’est assez flagrant. La pauvre Merilyn, perdant toute retenue, sanglote éperdument au souvenir des épreuves traversées par Faustine autrefois. Celle-ci, très embarrassée, ne s’attendant pas à un tel débordement d’émotions, ne sait comment réagir. En revanche, elle se souvient bien de l’époque où elle avait le même genre d’attitude lorsqu’elle était prise de boisson. Heureusement les invitées sont parties et John s’est couché. Le lendemain, Faustine invite ses amis au restaurant, et le trio envisage les éventuelles possibilités d’une collaboration entre la Suisse et les USA. À déterminer, pense la jeune femme avant de reprendre la route.

Aujourd’hui, Faustine doit rendre sa voiture à Dulles Airport puis s’envoler pour Fort Lauderdale, dernière étape de son périple. Becky, la fille des Price, viendra la chercher à l’aéroport. Faustine a connu Becky dix ans auparavant, alors qu’elle n’était pas encore mariée et tournait beaucoup autour de Maxime pendant les concerts. Le musicien avait été impressionné par cette jeune femme qui pilotait son propre avion. Peut-être que Faustine était un peu jalouse, sans oser se l’avouer.

Becky et Dave se sont mariés et vivent dans une très belle villa, au bord de l’eau. Ici, il y a des millions de villas à l’identique, plus ou moins spacieuses, plus ou moins belles, plus ou moins chères, qu’on croirait construites directement sur l’eau au milieu des

palmiers. Qu'elles semblent froides et anonymes sans un seul être vivant autour ! Dave est chirurgien esthétique, Becky (pour Rebecca) fut sa secrétaire médicale, puis sa femme. Il travaille du matin au soir pour payer la villa, la piscine et le reste ; manifestement il gagne très bien sa vie. Becky de son côté s'occupe à dépenser le surplus. Si Faustine a bien compris, elle a échangé le pilotage contre la maternité. Parallèlement, elle élève des chevaux en vue de les revendre. Faustine n'en saura pas plus.

Les premiers jours, Faustine s'ennuie un peu au bord de la piscine lorsque Becky s'absente et que la nurse sort en voiture avec les enfants sans lui proposer de l'accompagner. Sans doute les emmène-t-elle chez le pédiatre et à l'école. Pendant son séjour, Faustine les verra très peu. Ici, sans voiture, on n'est rien. Elle aurait dû en louer une, mais pour quoi faire ? La Floride, pareillement à la Californie, est un mouroir à ciel ouvert. Chaque Américain ayant suffisamment d'argent pour s'offrir une retraite s'y fait construire une villa. À voir le nombre de ces demeures on pourrait croire que beaucoup réussissent. Ce qui est faux bien sûr. Il n'empêche qu'ici il n'y a pas de pauvres, ni de SDF, pas plus que de mendiants. Des gardes patrouillent en permanence.

Un matin, une équipe de femmes de ménage envahit la maison. Elles sont une demi-douzaine. En moins de deux heures, elles ont tout nettoyé, vitres et réfrigérateur compris. Voilà une idée d'entreprise qui n'a pas encore été introduite en Europe ! Ici non plus, pas de repas à préparer, ni de promenade à faire dans les environs. D'ailleurs, c'est vite vu, il n'y a ni arbre,

ni forêt. Du béton, rien que du béton. Le bord de mer est cloisonné. Ce n’est même pas un bord de mer, juste une bande de sable pour faire joli et promener le chien. L’eau grise du lagon est uniquement fréquentée par les hors-bords, et personne n’aurait envie de nager dedans. Pas un chat sur la plage si ce n’est, de loin en loin, un jogger efflanqué. Faustine se demande pourquoi les gros (ceux qui en auraient réellement besoin), ne courent jamais. De l’autre côté du lagon, il y a d’autres immeubles, d’autres villas. Ce n’est qu’après cette rangée-là que l’océan devient visible, mais ceux qui y ont accès sont sans doute plus fortunés que ses hôtes. On est toujours le pauvre de quelqu’un.

Le lendemain, Becky promène Faustine à Miami. Endroit mythique s’il en est. Elle lui montre la villa de Madonna, celles de Michael Jackson ou de Prince et de bien d’autres personnalités qui font rêver les midinettes. Les deux femmes baguenaudent dans les ruelles commerçantes. Il n’y a ici que des boutiques de luxe, principalement de vêtements ou de chaussures, inabordables pour la jeune européenne. Faustine n’est pas impressionnée, car elle n’a jamais été envieuse. De toute façon, à quoi servirait de se vêtir ainsi, si on n’a pas le style de vie qui va avec ? Becky est encore toute fière d’avoir été choisie par un photographe pour immortaliser un modèle de haute couture. Faustine est plus attirée par les gadgets, surtout ceux qui sont astucieux. Il y en a peu ici, le clinquant étant prédominant, mais elle déniche tout de même, pour un prix raisonnable, une « bague montre » en forme de cœur. Voilà qui n’existe pas encore dans sa petite ville.

Le jeudi, Becky rentre à la maison rayonnante. Elle a vendu un cheval. Demain, elle emmène Faustine à Nassau, paradis fiscal par excellence. Elles iront jouer au casino. L'avion, un tout petit coucou, fait la navette entre l'île de Nassau et Fort Lauderdale. Le trajet ne dure pas plus d'une heure, il est inconfortable et chahuté. À l'arrivée, une immense limousine réservée pour la journée les attend. L'automobile mesure bien cinq ou six mètres. L'intérieur est outrancièrement luxueux. On y trouve un mini-bar, assorti d'une machine à glaçons, un téléviseur, une radio, le téléphone et même un vase garni de fleurs ! La climatisation tourne à fond bien qu'il fasse seulement 24° en cette fin d'avril. Heureusement que le trajet jusqu'au Casino est court. Faustine n'a pas le temps d'attraper froid, malgré le contraste brutal entre la température extérieure et la climatisation dans la voiture. Elle serait bien restée un moment au soleil, mais Becky ne lui laisse pas le temps de flâner, les promenades, ce n'est pas son truc, a-t-elle seulement promené ses enfants ? D'ailleurs, on ne voit de poussette nulle part, que ce soit ici ou en Floride. Le casino lui-même est un palace entièrement climatisé. En cette fin de matinée, les immenses salles de jeux, ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sont encore quasi vides. Quelques employés promènent nonchalamment une serpillière entre les dizaines de rangées de machines à sous. Becky se dirige tout droit vers le comptoir de change et se procure des jetons, des seaux pour mettre les gains et deux cocas géants – sans sucre – pour faire bonne mesure. Cinq minutes plus tard, les deux femmes ont choisi une machine à sous et

commencent à jouer. Très vite Faustine se met à gagner. Son seau se remplit de *quarters*. Comme à Évian autrefois, elle veut jouer, pas forcément gagner. Pour elle, l'argent du jeu, c'est de l'argent sale. Alors elle joue encore et encore et gagne encore et toujours. Rien d'énorme, mais tout de même. Vers treize heures les deux amies se sustentent dans l'un des nombreux restaurants de la place. Au moins que cet argent serve à quelque chose. Un peu plus tard, après avoir en vain tenté de vider son seau, Faustine partage ses gains avec Becky. Elle tente à nouveau de perdre le reste, mais deux heures avant le départ de l'avion, il lui reste encore beaucoup de *quarters*. Difficile d'en évaluer le total. Les deux femmes passent alors à la caisse et se retrouvent avec plus de deux cents dollars de gains. Faustine décide alors de se rendre au centre-ville, dans la belle limousine, et de s'acheter un bijou. Il symbolisera son pèlerinage, sa réussite en sobriété, ses premiers pas dans sa nouvelle vie.

La vieille ville de Nassau regorge d'officines de vendeurs et revendeurs de bijoux. Logique avec tous ces joueurs qui perdent jusqu'à leurs dernières possessions et cherchent à revendre leurs bijoux pour se refaire. Dans combien de mains est passée la jolie bague que Faustine choisit ? Quelle est son histoire ? Elle est belle et discrète avec sa rangée de petits saphirs sertis sur un anneau d'argent. Faustine y investit ses derniers gains, voire un peu plus, mais une nouvelle vie vaut bien cela, n'est-ce pas ?

La nouvelle vie de Faustine

Faustine atterrit en douceur à Genève-Cointrin. Sur le tapis, sa valise ; devant elle, les pages blanches du livre de sa vie. À la maison, l'accueil est morose. Maman a d'autres soucis. Cette fois, restructurations obligent, on lui a signifié son congé pour de bon. Elle prétend que l'Abbé a fini par avoir sa peau. Il lui reste trois mois pour trouver un logement. Quant à un nouvel emploi, pas la peine de rêver, ce n'est pas à 57 ans qu'elle pourra se recaser.

Boulevard de Grancy, Faustine défait sa valise, distribue les innombrables cadeaux rapportés pour papa, maman, Astrid, la fidèle secrétaire du Centre et enfin madame Mathias, la femme de ménage. Après quoi, elle s'écroule, épuisée par le voyage, le décalage horaire et surtout l'attente de quatre heures à Roissy avant son vol pour Genève. Quelle horreur après une nuit blanche ! Si elle avait su, elle aurait pris le train.

Le lendemain matin, elle savoure avec délice un petit déjeuner, avec du vrai pain, en compagnie de maman. Il lui faudra plus de deux heures et un litre de café pour achever le récit de son séjour. Maman veut tout savoir jusqu'au moindre détail. D'abord, Faustine la rassure, elle n'a bu que de l'eau, des boissons chaudes et des sodas. Cela dit, cette fois, n'en

déplaise à sa génitrice, elle est bien décidée à s'investir à fond chez les Alcooliques Anonymes ; il en va de sa survie. Pas question de revivre l'enfer des derniers mois précédant son court passage à la Métairie. Afin d'appuyer son propos, elle consulte séance tenante le planning des réunions. Il y en a une par jour, sept jours sur sept. Pour une ville de deux cent mille habitants, franchement, ce n'est pas trop. Maman approuve. Elle semble moins possessive désormais, occupée à fouetter d'autres chats. Elle s'est déjà inscrite au chômage, tout en recherchant activement un appartement. Avec maman, la morosité ne dure jamais longtemps. Incurable optimiste, elle se lance dans cette nouvelle aventure avec enthousiasme. Faustine est ravie de ce revirement de situation. Serait-elle enfin devenue adulte aux yeux de sa mère ou n'est-ce que de l'indifférence ?

Dès la première séance AA, Faustine retrouve Gilles. La chaleur de son sourire révèle à quel point il est heureux de la voir. Il lui confirme qu'il l'attendait et qu'il a promené la carte postale qu'elle lui a envoyée dans tous les groupes. Faustine a aussitôt un sentiment d'appartenance ; elle est très heureuse d'avoir un ami dans la place qui va motiver son assiduité. Son rétablissement est à ce prix. Gilles, de son côté, a repris le travail dès la sortie de la métairie. Son patron s'est montré compréhensif. Il a décidé de le garder, à condition qu'il participe aux groupes régulièrement.

Faustine raconte à son nouvel ami l'expérience vécue chez les AA américains. Elle mentionne sa frustration de n'avoir pu partager avec eux, de s'être

sentie transparente et inutile.

— Et sinon, as-tu-pu faire amende honorable auprès de tes vieux amis ?

— J'ai essayé. Mais en fait, je voulais juste prêcher par l'exemple. Leur montrer la femme sobre que j'étais devenue. Je pensais que l'image serait plus parlante que le son…

— Ils n'ont jamais évoqué l'alcool ?

— Non. Nous n'avons pas évoqué le sujet une seule fois. Tacitement, ils m'ont proposé des boissons sans alcool, mais si j'essayais d'en parler franchement, de leur expliquer « la maladie » ou mon parcours, ils changeaient aussitôt de conversation. Ça ne les intéressait absolument pas. Était-ce leur manière de m'exempter ? De me faire comprendre que tout était OK ? J'ai pensé aussi que finalement, lorsque que je vivais là-bas, j'ai rarement bu seule. Et ils éclusaient souvent bien plus que moi. Si on était tous bourrés ensemble, c'est sûr que je ne sortais pas du lot. Est-ce que mes explications les mettaient devant une image, des attitudes d'eux-mêmes, qu'ils ne veulent pas approfondir ? Finalement, la seule différence entre eux et moi c'est qu'ils supportent mieux l'alcool, ou se cachent mieux, c'est tout. Ceci dit, quand j'avais trop bu, j'allais me coucher et on ne me revoyait plus. Tu crois qu'ils ont culpabilisé en se disant que c'était « à cause d'eux » que j'étais devenue alcoolique ? Ça m'étonnerait beaucoup qu'ils aient été aussi loin dans l'introspection.

— Tu as sans doute raison. Je suis content que tu sois revenue. Je t'offre une pizza après la séance ?

— Pourquoi pas ? Je n'ai rien mangé depuis mon petit-déj' !

— Ce n’est pas bien, ça. Souviens-toi des recommandations : une vie saine dans un corps sain, ne pas arrêter de fumer en même temps que de boire, ne pas déménager pendant au moins un an, ne pas changer de travail…

— … et ne pas tomber amoureux ! termine Faustine en riant.

— C’est cela. Ne prendre aucun risque susceptible de causer un raz-de-marée émotionnel vecteur de rechute !

— Ils n’ont pas entièrement tort, mais je pense que de s’entourer d’amis qui sont dans le même bain et de se stimuler les uns les autres en permanence est tout aussi important.

De fait, leur cercle s’élargit au gré des séances. Robert, Katia, Bruno, Georges et les autres se retrouvent plusieurs fois par semaine dans différents locaux AA. Bientôt, Gilles instaure une soirée « portes ouvertes et spaghettis à gogo » chez lui, tous les vendredis soir. Pendant et après le repas, des discussions passionnées se poursuivent jusqu’au petit matin et tournent autour des petites et grandes catastrophes de la vie, des épreuves personnelles et de la meilleure manière de lâcher prise. La croyance dans une puissance supérieure à soi-même et bienveillante est également fortement débattue, certains ayant été tellement brûlés qu’ils répugnent désormais à croire en quoi que ce soit. On rit beaucoup aussi à l’aveu de toutes les « bêtises » de certains pendant leur période alcoolisée.

Mais ce n’est pas tout de se maintenir sobre, il s’agit aussi de gagner sa croûte. Faustine a réactivé

son dossier chez Adia. Ils ne lui trouvent rien, alors elle s'inscrit chez Idéal Job, la concurrence. Cette fois, elle cherche un poste fixe. Dans l'intervalle, elle accepte ce qu'on lui offre. Fin juin, on lui propose une mission de quatre mois, entrecoupée de deux semaines de vacances en août, au Crédit Lyonnais Suisse SA. Son nouveau patron, monsieur B. est un homme adorable, rayonnant, visiblement amoureux de sa femme dont le portrait souriant trône en bonne place sur son bureau. Son mot préféré est « jouissif » qu'il répète à tout bout de champ. La charge de travail n'est pas insupportable et l'ambiance très agréable. Simplement, Faustine le dira franchement à monsieur B., d'ordinaire son salaire est légèrement supérieur.

— Combien voulez-vous ? lui demande-t-il.

— Vingt-cinq francs de l'heure au lieu de vingt-deux.

— Entendu, je vais faire le nécessaire.

Deux heures plus tard, le répondant de Faustine chez Adia l'appelle pour lui transmettre la bonne nouvelle.

— Vous vous rendez compte ? Un client qui appelle pour augmenter une employée intérimaire ? C'est la première fois de ma vie que ça arrive.

— Eh bien, il y a un début à tout, répond Faustine en riant.

Chaque soir, elle soupe en vitesse avec maman au milieu des cartons, puis court retrouver Gilles et leur bande d'amis. Ils écument les groupes AA avec la même ardeur qu'autrefois les bistros. Fait notable, beaucoup de leurs comparses n'ont pas la trentaine.

Avant même de l’atteindre, ils ont pris conscience de leur problème d’alcool et décidé de se rétablir. Certains ont également un problème de drogue. Ils préfèrent cependant fréquenter les AA en lieu et place des Narcotiques Anonymes, prétendant que la chape de désespoir qui pèse sur les épaules de leurs confrères toxicomanes freine leur rétablissement. Eux-mêmes ont commencé par boire avant de toucher à la drogue et maintenant qu’ils tentent de quitter l’héroïne ou la cocaïne, il leur faut éviter en priorité de consommer de l’alcool, sous peine de replonger. Faustine et Gilles les observent se battre avec beaucoup de courage et de détermination. Souvent, ils ont vécu une telle déchéance – délinquance, prostitution – que le chemin de la rédemption est long et difficile. Faustine s’estime heureuse de n’avoir « que » l’alcool à défier.

Un jour, Gilles présente Faustine à sa famille. Ses parents et sa sœur tiennent ensemble un commerce de fleurs en centre-ville. Ils alimentent et gèrent également un autre magasin, plus petit, desservant Pully, banlieue richissime de Lausanne. Faustine est très impressionnée par le tempérament de la mère de Gilles. D’emblée cette dernière exige que Faustine l’appelle Elly, car elle ne supporte pas son vrai prénom, Elfriede. La petite sœur, Myriam, qui avoue souffrir d’agoraphobie, est un personnage qui gagne également à être connu. Très vite Faustine se laisse séduire par ces deux femmes qui l’ont adoptée simplement parce que Gilles semble heureux en sa compagnie. Elle passe de nombreuses heures dans le magasin à refaire le monde avec elles, entre deux

bouquets et trois couronnes. En tant que commerçantes, figures locales par excellence, elles font partie intégrante du tissu social lausannois. Elles peuvent gloser pendant des heures sur tout un chacun et le font avec beaucoup d'humour. Myriam s'occupe de l'administratif, elle est très fière de travailler sur Mac et se tient au courant des nouveautés. Faustine, pour qui les Macintosh ne sont que des jouets, apprend beaucoup, mais reste fidèle à son Windows qu'elle considère plus fiable. Quant à Marcel, le père, cantonné dans sa cave, il prépare bouquets et couronnes à longueur de journée, tout en transmettant les ordres. Monsieur Gérard, lui, effectue les livraisons d'un bout à l'autre de la ville. Avant d'exercer un autre métier, c'est Gilles qui officiait en tant que livreur, ce qui explique pourquoi il connaît si bien Lausanne.

Du côté de Gilles d'ailleurs, les choses se précisent. Un vendredi soir, après les « portes-ouvertes-spaghetti » Faustine reste seule avec lui. En cours de soirée, la conversation a porté sur les enfants. Ceux qu'on a eus, ceux qu'on aimerait, ceux qu'on a avortés et ceux qu'on élève seul. Gilles a évoqué son premier mariage pour la première fois.

— Si ce mariage a foiré, c'est parce que cette « gonzesse égoïste » a refusé de me donner un enfant, alors que moi j'étais prêt et n'attendais que ça.

Que n'a-t-il pas dit là ? Ce soir-là, Faustine ne rentre pas au boulevard de Grancy.

Le lendemain, samedi, tout s'accélère. Descendue au boulevard après sa nuit mouvementée, la jeune femme explique à maman qu'elle a enfin trouvé

l'homme de sa vie et qu'elle emménage chez lui. Est-elle amoureuse ? En fait, elle l'ignore, mais quelle importance ? Un amour ça se travaille, l'appétit vient en mangeant et le plus important, maintenant, c'est cet enfant dont il semble avoir envie autant qu'elle. Oui, Faustine avait renoncé, oui, elle avait abandonné l'idée, mais cette toute petite phrase qu'il a dite l'autre soir a réveillé son obsession. C'est reparti ! À partir de là, il lui en faut peu pour se croire amoureuse. Maman est bien un peu surprise de la vitesse à laquelle tout cela s'est décidé, mais, en même temps, elle est contente d'avoir la paix pour déménager. Faustine promet de venir l'aider le moment venu, puis elle fonce emballer ses propres affaires. Gilles passe la chercher un peu plus tard, la jeune femme en profite pour le présenter à sa mère. Celle-ci n'est pas insensible au charme de ce grand jeune homme dégingandé, à peine plus jeune que sa fille. Ça la changera de Maxime qui n'avait que sept ans de moins qu'elle-même. On ne passe pas trop de temps à se parler ce jour-là, mais on se promet de se retrouver autour d'une table, très bientôt.

Toujours prêt à rendre service, le futur gendre démonte les bibliothèques, transporte les cartons contenant écran et tour d'ordinateur, ainsi que l'énorme imprimante laser et le meuble à dossiers suspendus. Il s'étonne que tant de choses aient pu entrer dans une chambre de quatre mètres sur deux. Il ne sait pas encore où on casera tout cela dans son deux-pièces, même si son salon est immense. On verra bien, dit-il en remplissant son break. Heureusement qu'il n'y a pas, en plus, de la vaisselle, ou de l'électroménager.

Pendant tout le mois de juillet, Faustine fonce à la boutique de la rue Centrale pour déjeuner avec ses nouvelles amies. Chaque soir, cet été-là, le jeune couple s'investit à fond dans les groupes AA. Malheureusement, ils ont quelques soucis avec Scarlett, la modératrice en chef du groupe de la Siesta. C'est une forte tête qui a un mal fou à déléguer et à respecter les règles. Gilles, Faustine, Katia, Bruno et Georges commencent à s'en agacer. Ils tentent dans un premier temps de convoquer une assemblée afin d'élire au moins un président et une secrétaire, mais Scarlett ne veut rien savoir ; ce jour-là, elle est tout simplement absente. Alors, en désespoir de cause, ils se donnent rendez-vous dans un autre bistro et décident de s'organiser pour fonder un nouveau groupe, dès septembre. En attendant, ils iront voir comment les autres antennes AA lausannoises fonctionnent.

Une famille en or

Le dimanche, après le déjeuner en famille auquel Faustine est désormais conviée, le jeune couple descend au lac, lorsque le temps le permet. Gilles possède en effet, amarrée au port de Vidy, une petite embarcation. Une coque, un moteur, deux banquettes, un espace-rangement sous le gouvernail, le tout permettant de traverser le Léman dans son propre bateau en une petite heure. Pour la jeune femme c'est du grand luxe même si elle a dû payer de sa poche les taxes portuaires et les premiers pleins d'essence, afin de sortir l'embarcation du port, son compagnon n'en ayant pas les moyens. Les premières fois, le couple se rend à Évian, puis à Thonon ou encore à Port Ripaille, célèbre pour ses filets de perche. L'endroit ressemble à une minuscule Venise enclavée dans le Léman. Au retour, le couple coupe le moteur au beau milieu du lac et prend un bain de soleil.

Un soir, ils se rendent au restaurant chinois à Évian. Pendant le repas, le vent se lève, ils entendent les lanternes cogner contre les murs. Ils se dépêchent de terminer leur repas et courent au débarcadère. Le lac est encore à peu près calme, mais c'est au milieu que ça se gâte avec des creux de vagues impressionnants et des vents d'une violence extrême.

Hélas, il est trop tard pour faire marche arrière, il faut rentrer ! Vingt fois, Faustine est sûre qu'ils y resteront avec leur coque de noix ballottée de toutes parts. Et puis non. Après ce qui semble une éternité ils accostent enfin au port de Vidy. Il faut croire qu'il y a un bon Dieu pour les inconscients.

Au Crédit Lyonnais, Faustine s'entend bien avec les deux autres secrétaires, Patricia et Gabrielle. Les trois femmes bavardent volontiers durant la pause café. Un matin, Patricia, la mine sombre, confie à ses collègues que son supérieur vient d'être pris la main dans le sac et renvoyé séance tenante pour vol. On ne lui a même pas laissé prendre ses affaires. Du coup, la secrétaire s'inquiète pour son job.

— Wow ! s'exclame Faustine, un voleur ? Il ne trouvera plus jamais de travail dans la branche, alors ?

— Penses-tu, son papa est au conseil d'administration. Il lui a trouvé une nouvelle place dans l'heure !

Un autre jour, Gabrielle explose :

— Tu te rends compte ! Ils nous ont collé une amende de quarante francs pour n'avoir pas trié correctement nos déchets.

— Mais… ils ont eu votre adresse comment ?

— Ils ont dû trouver un papier à notre nom dans notre poubelle, je suppose. Dire qu'il y a des gens qui sont payés pour fouiller là-dedans.

— Oui, si ça trouve vous avez été dénoncés. En attendant, il n'y a pas de petit profit. Je me demande ce qui coûte le plus cher ou ce qui rapporte le plus : le personnel qui trie ou les amendes ?

Faustine compatit. Elle aime observer Gabrielle

qu’elle trouve assez exotique. La jeune femme possède un culot et un bagout assez percutants. Avec son mari, ils vivent largement au-dessus de leurs moyens. Gagnant pourtant bien leur vie ils ont déjà dépensé leur salaire avant même de l’avoir touché. Il paraît que c’est courant dans la branche. Faustine doit être un cas à part, car elle n’oserait jamais prendre le risque même si un jour, à la radio, elle a entendu un riche politicien répondre à son interlocuteur : « L’honnêteté… pffff… je laisse ça aux pauvres ! ».

Début août, son directeur partant en vacances, Faustine y a droit aussi. Il est temps de s’organiser. Gabrielle lui a vanté un Relais et Château dans les environs d’Èze qui semble intéressant. Faustine, avec la complicité de sa future belle-sœur, Myriam, y réserve une chambre en cachette de Gilles. Parallèlement, elle est invitée à passer quelques jours chez une connaissance demeurant à Port Grimaud. Gilles, de son côté, se souvient d’un petit hôtel les pieds dans l’eau, dans lequel il retournerait volontiers.

— Pas besoin de réservation dit-il.

— Même pendant la saison ?

— Oui, ils ont toujours de la place.

Le couple descendra en voiture et en profitera pour passer par Aix. C’est là que vit Marie, l’amie à laquelle Faustine avait offert une cure de désintoxication à la Métairie. Ils lui rapporteront enfin les valises qu’elle a laissées en partant.

Sur la route de Port Grimaud, ils iront saluer le Père Jean Lorge, ami de Faustine qui a célébré une messe au décès de Julien. Ce sont des choses qui ne

s’oublient pas. Le prêtre coule désormais une retraite dorée du côté de Toulon.

La descente vers Aix est très belle en ce début août 1992, d’autant que le jeune couple renonce à emprunter l’autoroute et privilégie les voies secondaires, dont certaines sont encore bordées de platanes centenaires. Arrivés au soir chez Marie, ils montent à grand peine les énormes bagages par un impitoyable escalier en colimaçon. Marie, qui se garde bien de descendre les aider, leur ouvre sa porte, mais ne les invite pas à entrer. Ils n’ont pas le temps de s’arrêter, prétend-elle, car ils sont attendus chez ses parents de l’autre côté de la ville. C’est là qu’ils dormiront après avoir dîné au restaurant.

Une fois sur place, Marie choisit ostensiblement le plat le moins cher de la carte en espérant manifestement que ses invités l’imiteront. Las, ce n’est pas le genre de la maison. Gilles et Faustine ont une faim de loup après leur journée sur la route et le minable sandwich de midi, avalé en vitesse sur une aire d’autoroute. Faustine s’amuse intérieurement de voir son ancienne amie pâlir, à mesure qu’ils passent commande – entrée, plat, dessert –, sachant bien qu’ils ne lui laisseront pas payer l’addition. Dès lors, pendant le repas la conversation s’enlise. Il n’est question que du misérable salaire de Marie et des conditions de vie pénibles des habitants du sud de la France. Marie a subi des mois de chômage, pendant lesquels ses maigres économies se sont envolées, avant de retrouver du travail.

Jamais on n’évoquera l’alcool ni une éventuelle rechute. Faustine ignorera toujours si Marie, après sa première rechute en sortant de la Métairie, a réussi à

s’en sortir définitivement. De retour au gîte, la soirée puis la nuit qui suit semblent affreusement longues à Faustine. Les parents de Marie n’ayant pas de chambre d’amis, ils ont bricolé une sorte de couchage hybride. Les matelas, bourrés de noyaux, laissent à désirer. Faustine finit par poser le sien par terre, puis elle attend son cher et tendre. Vautré sur le canapé du salon, Gilles est phagocyté par Marie. Manifestement ces grands bavards n’ont pas envie de terminer la soirée. Surtout, Gilles ne semble pas pressé de revenir vers sa compagne pour leur première nuit de vacances. Vexée, épuisée, déçue, celle-ci finit par s’endormir seule, au petit matin. Les vacances commencent bien !

Le reste du séjour est à l’avenant. Port Grimaud n’est plus ce qu’il était. Les amis censés les accueillir le font à reculons ; c’est la soupe à la grimace. Un jour ils les emmènent se baigner dans une sorte d’entre deux eaux douteuse, le lendemain ils font trois heures de voiture pour aller manger des pâtes chez des amis d’amis qui ont créé une sorte de zoo miniature dans l’arrière-pays varois. Il y a certes des enfants sales et bruyants, mais pas d’autres animaux.

À Ollioule près de Toulon, Jean Lorge les accueille dans l’externat Saint-Joseph où est regroupée sa communauté de frères maristes. Il peut loger Gilles et Faustine, mais ce sera dans deux chambres séparées, car ils ne sont pas mariés. Faustine a beau dire :

— Mais enfin, Jean, sois un peu moderne, c’est tout comme !

Ce dernier n’en démord pas, le règlement, c’est le

règlement, sinon tu vas à l'hôtel. Jean, malgré son grand âge, il avoisine les huitante-cinq ans, conduit une petite mobylette et se rend chaque matin à la plage pour une baignade thérapeutique, quelle que soit la température de l'eau. Cet après-midi-là, après un déjeuner gargantuesque avec les autres prêtres maristes, il entraîne ses amis dans une très longue promenade digestive au cœur de la pinède. Il leur explique alors, en long, en large et en travers, comment réunir toutes les conditions nécessaires pour donner naissance à un garçon. Faustine s'amuse beaucoup à l'écoute de cette science déployée avec autant de certitude par quelqu'un qui n'a, en principe, jamais fait l'amour. Le soir, elle a plaisir à évoquer son parcours et ses errances, tant aux USA qu'à Paris. Jean est très heureux qu'elle ait pu se soigner et surtout refaire sa vie après toutes les épreuves traversées. Ils se sépareront en se promettant de se revoir en Suisse très bientôt, puisque le prêtre a pour habitude de se retirer une fois par an à Saint-Maurice, en Valais, dans un couvent de bénédictins.

À Cannes, grosse déception ! Le petit hôtel pieds-dans-l'eau n'existe plus. Cela oblige le couple à émigrer dans l'arrière-pays, très loin de la mer et surtout dans le dernier hôtel froid et sans âme où il reste encore une chambre. Les jours suivants, chaque fois qu'ils souhaitent aller à la plage, il leur faut prendre la voiture et se parquer à Pétaouchnok. Pour la consoler, Gilles offre à sa chérie une très jolie bague. Bien qu'il n'ait rien dit, celle-ci se considère désormais fiancée. On officialisera la chose chez les beaux-parents dès notre retour, clame-t-elle. L'intéressé ne répond pas, d'ailleurs, à y bien réfléchir,

il ne lui a même pas dit qu'il l'aimait, si ?

Au Relais et Château, les attend un télégramme de Myriam. La sœur de Gilles souhaite au jeune couple une nuit enchanteresse. S'il apprécie le décor, le luxe et la promesse d'un repas hautement gastronomique pour deux, Gilles ne semble pas du tout pressé de rendre un hommage viril à sa dulcinée. Autant il peut se montrer bon camarade, disert, joueur, aventurier – une vraie pipelette quand il commente la rue – autant les choses du sexe semblent, la plupart du temps, le laisser de marbre. Faustine s'en étonne, sans trop le prendre pour elle. Les séances « crac-crac » trois fois par jour, elle a donné, merci. Une fois les hormones calmées, il ne reste souvent plus grand-chose. Alors, elle préfère commencer plus humblement. D'ailleurs, à lui seul, le parcours alcoolique de son compagnon justifierait une baisse de libido. De son côté, est-elle si avide que cela ? Elle n'a jamais été en manque, jamais eu besoin de demander non plus et, plus elle vieillit, plus l'intellect prend chez elle le pas sur l'affect. Il n'empêche : ce n'est pas ainsi qu'on procrée ! Or, Faustine comptait sur ces vacances pour avancer dans son projet de maternité. Est-ce l'ambiance luxueuse ? Le bain moussant, le parfum suave des bougainvillées ? Gilles semble soudain vouloir répondre à l'appel de la nature. Ouf. On a bien failli s'interrompre avant même d'avoir commencé !

Le lendemain, le couple visite la fondation Maeght à Saint-Paul de Vence, puis se promène dans les ruelles des jolis villages de Provence. Certains sont restés à peu près intacts bien que saturés de boutiques de souvenirs. En marchant, deux mètres

derrière son amant, Faustine se prend à regretter le côté tendre de Maxime. En vacances, il lui tenait toujours la main lors de leurs balades, ne ratant jamais une occasion de manifester sa tendresse. Elle a beau se dire que chaque homme est différent et qu'il lui faut savoir ce qu'elle veut, un bébé ou la solitude, ce n'est pas si simple de s'habituer à quelqu'un. Faustine fréquente les AA depuis suffisamment longtemps maintenant pour savoir qu'on ne change pas l'autre, seulement son propre regard sur lui. Finalement, savoir être heureux, n'est-ce pas juste une question d'état d'esprit ?

À Pully, ce quinze août 1992, on fête les trente-six ans de Faustine sur le balcon des beaux-parents. Insensible à la vue superbe sur l'ensemble du Léman, Myriam attend le compte-rendu des vacances du jeune couple avec impatience. Elle ne sera pas déçue, il s'y emploie avec beaucoup d'humour. La sœur de Gilles boit leurs paroles avidement. Faustine a des impressions mitigées ; elle aimerait bien savoir ce qui cloche chez cette jeune femme apparemment normale. Évidemment, la « copine de Gilles » n'a pas encore accès aux secrets de famille et les squelettes restent frileusement cachés dans le placard. Ce qu'elle perçoit pour l'instant, c'est que Myriam vit par procuration. Gilles a bien fini par fournir quelques détails à Faustine, mais quelle est cette étrange maladie qui conduit sa sœur à se donner des gifles pendant des heures dans la chambre froide où sont entreposées les si belles roses ? Toutes les suppositions sont permises.

Sa nouvelle famille a bien fait les choses pour cet anniversaire. Un magnifique bouquet, un repas

gargantuesque et un gâteau du meilleur pâtissier avec son nom dessus. Cependant, malgré l'attente de Faustine, Gilles ne se décide pas à annoncer leurs fiançailles. Pour finir, la jeune femme s'enfuit dans la cuisine et pleure un bon coup. Inquiet, Gilles la rejoint, ils s'expliquent, jusqu'à ce qu'enfin il se décide à s'engager. Satisfaite, la jeune femme annonce officiellement le mariage à venir. Il ne reste plus qu'à publier les bans et préparer la fête.

Un long fleuve tranquille… ou pas

Les amoureux vivent pour l'instant dans le petit deux-pièces de Gilles, situé au nord de Lausanne. C'est tout près de l'aérodrome de la Blécherette d'où l'on peut voir des petits coucous décoller à la belle saison. Le premier week-end de septembre, l'agence qui gère ce groupe d'immeubles ultra-modernes organise une journée portes ouvertes. Le couple s'y rend, par curiosité. Faustine aime toujours autant visiter des appartements. Le quatre pièces et demi qu'on leur montre est sensationnel. Immense salon, cuisine équipée, deux salles de bains, trois chambres, vue partielle sur le lac et les Alpes… c'est une pure merveille. S'ils cumulent leurs salaires, ils devraient parvenir à payer le loyer démentiel exigé. Aussitôt vu, aussitôt pris. Étant donné qu'il est loué plus cher que l'autre par la même gérance, Gilles et Faustine n'ont pas à donner de congé et peuvent emménager de suite.

Le contrat de Faustine au Crédit Lyonnais n'étant pas terminé, c'est Gilles qui se charge de tout. Opticien diplômé, il gère la succursale d'une chaîne importante, dans le centre commercial d'en face. En quelques minutes il peut être à pied d'œuvre et en ce

qui concerne les travaux manuels, il est incroyablement efficace. En quelques heures il a emballé leurs affaires puis, le samedi suivant, aidé d'un ami, ils ont tôt fait de passer les meubles à moitié démontés d'un immeuble à l'autre. Après les avoir remontés, il a immédiatement posé les lampes, réorganisé le salon, rangé les salles de bains, installé la salle à manger, le tout avec beaucoup de sens pratique. Faustine, de son côté, a pourvu au financement et investi ses dernières économies. La jeune femme installe son bureau dans la chambre d'amis. Au final, ils sont ravis du choix de leur nouveau nid et vont fêter cela au restaurant. Après cette mission, Faustine tentera d'obtenir des mandats à domicile.

Gilles et Faustine participent aux séances AA plusieurs fois par semaine. Tels la plupart des alcooliques qui ont expérimenté le *miracle* de leur rétablissement, ils sont tout feu tout flamme et n'ont qu'une envie : transmettre le message à l'alcoolique qui souffre encore, ainsi que le stipule la douzième étape du programme AA. Un des moyens les plus efficaces de le faire, en dehors des groupes, c'est d'assurer la permanence téléphonique. Dès leur retour de vacances, le couple se met sur la liste d'attente. Il fait installer une seconde ligne afin d'être sûr de ne rater aucun appel. Parallèlement, Faustine et Gilles reprennent les soirées portes ouvertes-spaghettis du vendredi soir, sitôt que leur cuisine est opérationnelle. Avec Katia, Bruno et Marcel, ils mettent en place l'ouverture d'un nouveau groupe. Il faut trouver une salle, préparer la documentation et

organiser les premières séances. C'est un immense travail pour lequel ils ne sont pas trop de cinq. Marcel s'est renseigné auprès de l'Intergroupe, tout devrait bien se passer.

Gilles et Faustine ont fixé la date de leur mariage au seize octobre. Ils ont lancé les invitations destinées aux rares personnes qu'ils peuvent se permettre d'inviter, étant donné qu'ils n'ont pas un rond et que tout repose sur les épaules des parents du fiancé. Faustine souhaite que Sylvie, son amie de toujours, soit son témoin. Les deux femmes se téléphonent longuement ; Sylvie accepte avec joie, elle est ravie de ce petit voyage à venir. Malheureusement, ils ont mis la charrue avant les bœufs en lançant les invitations avant d'appeler l'État civil, car lorsque Gilles parvient enfin à les joindre, on lui annonce qu'il n'y a plus de place pour le jour choisi. Ils sont obligés d'attendre le vingt-trois et… Sylvie n'est plus libre. Elle renonce à venir, la mort dans l'âme.

Qui dit mariage, dit robe. À son âge, après un premier divorce et une maternité, Faustine ne peut plus décemment exploiter sa virginité en robe chantilly. Sa future belle-mère, Elly, propose de l'accompagner à Berne où elle connaît une bonne maison de couture qui devrait pouvoir proposer quelque chose de raisonnable. Un samedi matin, les deux femmes montent dans le train pour la capitale. Faustine s'était réjouie de mieux connaître la maman de Gilles et surtout de l'entendre partager des anecdotes sur l'enfance de son chéri. Elle pensait qu'Elly serait aussi diserte entre quatre yeux que dans

son magasin au milieu de sa cour. Elle tombe de haut, car son interlocutrice reste quasi muette tout au long des deux heures de trajet. Elle se contente de rêver, les yeux dans le vague, répondant à peine aux questions de sa future belle-fille. Celle-ci n'en tirera ni confidence, ni partage un tant soit peu personnels. Cette femme ne souhaite manifestement rien livrer d'elle-même. Étrange. Faustine regrette de n'avoir pas emporté de livre !

Arrivées à destination, il a fallu se farcir l'intégralité des arcades afin qu'Elly puisse admirer toutes les boutiques de fleurs bernoises sans exception. Sa seule passion, son seul intérêt dans la vie, à part les potins, ce sont les fleurs et les arrangements floraux. Cette fois, Faustine l'a bien compris. De plus, pompon sur le kouign-amann, on n'aura même pas l'occasion d'aller au restaurant, car il a été décidé dès le départ qu'on se contenterait d'un sandwich sur le pouce. Pusillanimité ou avarice ? Impossible de le définir. Enfin, après deux heures de marche en zigzag et cinquante léchages de vitrines florales, belle-doche et belle-fille arrivent devant le magasin de robes de mariées. La mode suisse-allemande ne correspond pas tout à fait aux critères de Faustine en matière d'habillement, mais elle essaie de faire bonne figure et finit, après beaucoup d'efforts, par trouver un petit tailleur crème, tout simple. Il ne reste plus qu'à rentrer à Lausanne, toujours dans le plus grand mutisme.

Lorsque maman apprend que Faustine va épouser Gilles, elle la convoque immédiatement dans son nouvel appartement de la rue de l'Ale. Ayant eu

l'occasion, lors de son propre déménagement, de faire la connaissance de son futur gendre venu installer ses lampes, elle s'étonne du choix de sa fille.

— Tu te rends compte que ce garçon ne t'arrive pas à la cheville intellectuellement ?

— Tu as vu sa taille ? Un mètre nonante-deux centimètres, rit Faustine.

— Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Oui, je sais, mais détrompe-toi. Moi aussi je l'ai cru au début, mais en fait il est beaucoup plus intelligent qu'il n'en a l'air.

— Si tu le dis.

— Je le dis. Et qui plus est, il est incroyablement gentil et ne demande qu'à apprendre, sans arrogance ni orgueil mal placé. Il fera un excellent père, j'en suis sûre.

— Il est opticien, m'a-t-il dit.

— Exact. Il ne faut pas être complètement stupide pour faire ce genre d'études. Il est très travailleur aussi !

— Au moins, tu auras tes verres de contact gratuits, c'est toujours ça de pris.

— Tu ne perds pas le nord !

— Mais tu es sûre que tu vas finir ta vie avec lui ?

— Oui ! Je suis bien décidée à tout faire pour que ça fonctionne. La vie m'offre une deuxième chance à trente-six ans, je n'ai pas l'intention de la laisser passer. Je l'aime, il m'aime et veut me faire un enfant, que demander de plus alors que je n'y croyais plus ?

— À ta guise, mais ne viens pas pleurer si ça se termine mal.

— Promis, je mettrai toutes les chances de mon côté. Je *veux* réussir ce mariage.

— Pour en revenir aux détails pratiques, je participerai en vous offrant l'apéro au Palace après la cérémonie. C'est tout ce que mes moyens me permettent.

— C'est déjà très sympa, merci beaucoup !

Vendredi soir, à la soirée spaghettis, Marcel se pointe triomphant chez Gilles et Faustine.

— Ça y est, j'ai trouvé un local !

— Génial ! Où ça ?

— Sous la cure de Chamblandes à Pully. Il y a une salle immense, bien aérée, équipée de tables, chaises, et même d'un point d'eau. Le pasteur m'a contacté pour me donner l'accord du conseil de paroisse, on peut commencer début novembre.

— Formidable ! Ça nous laisse le temps de tout préparer. Comment on s'organise ?

— Je propose que Katia s'occupe de la caisse et Faustine du secrétariat. Tu seras chargée de mettre à jour le classeur avec les dernières informations, de commander les livres et la documentation. Gilles pourrait s'occuper de l'intendance dans un premier temps. Le café, le thé, le sucre, etc. Il pourrait aussi être délégué à l'Intergroupe, s'il est d'accord. Ça vous convient ?

— C'est une bonne répartition des tâches, réagit Faustine, on fera une rotation ; pas plus d'un an au même poste.

Faustine se met au travail dès le lendemain. Elle élabore un classeur avec le b-a-ba du déroulement des séances, les étapes, les traditions, les adresses de tous les autres groupes de la place, leurs horaires, les dates des réunions cantonales et nationales, les bons

de commandes pour la littérature. Le travail de secrétariat, elle connaît. Toute contente, elle annonce la grande nouvelle à maman.

— Bravo, ma fille ! Rien de tel qu'un projet comme celui-là pour motiver les troupes.

— Merci, et toi, qu'est-ce que tu deviens ?

— Tu ne devineras jamais où le chômage vient de me placer !

— Raconte !

— Aux Cartons du cœur ! On est une équipe de quatre. On prépare les rayons le matin et l'après-midi on joue aux cartes en buvant des verres.

— Des verres ?

— Oui, enfin, moi je m'en tiens à la limonade. Et toi, toujours au Crédit Lyonnais ?

— Encore quelques jours. Je termine le deux octobre.

Le premier octobre au soir, le patron de Faustine lui offre l'apéro au Palace.

— On travaille ensemble pendant plusieurs mois, mais on ne se connaît pas au fond, regrette-t-il dans l'ascenseur.

Faustine apprécie, mais se trouve bien embêtée. Que répondre à cela ? Ce n'est pas entre deux portes qu'elle peut lui parler de Julien (dont ce sera l'anniversaire de la mort, demain) ni de son parcours d'alcoolique. Un jour peut-être sera-t-elle capable de parler de son fils sans que les émotions prennent le dessus, et de son problème d'alcool sans être submergée de honte, mais ce n'est pas demain la veille.

Faustine s'inscrit au chômage, tout en réactivant

son dossier chez Adia. Elle explique à la responsable qu'elle pourrait tout à fait travailler à domicile, vu qu'elle est équipée correctement. La gérante de l'agence va voir ce qu'elle peut faire. Il est vrai que cela arrangerait bien certains de ses clients. De fait, très rapidement, Faustine enchaîne les mandats. Certains d'une journée seulement, d'autres d'une semaine. Un jour, on lui demande d'aller chercher le travail à faire chez un jeune homme qui vit au diable Vauvert, dans la campagne vaudoise. Après une bonne heure de route, Faustine est accueillie par un jeune homme bizarre.

— Faustine, c'est ça ? Vous voulez bien me faire un café ?

La jeune femme, un peu interloquée, obtempère néanmoins. Elle finit par trouver une bouilloire dans un incroyable embrouillamini bordélique. Cet exploit accompli, son « patron », Jérôme, passe un long moment à chercher ce qu'il pourrait lui donner à faire. Il tente, en vain, d'allumer un ordinateur, de faire fonctionner une imprimante. Il ne trouve pas non plus le papier qu'il a rangé quelque part, pas plus que le sujet de sa lettre. Il finit par dire à Faustine que son plus gros travail consiste à écrire des lettres aux magasins pour se plaindre d'une malfaçon, d'une erreur d'étiquetage, d'un produit défectueux. Dans 90 % des cas, le magasin en question lui envoie, en dédommagement, une certaine quantité du produit en question. Voilà pourquoi il a besoin d'une secrétaire, mais il ne trouve plus les adresses.

— Est-ce que vous voudriez bien me conduire à Lyss ?

— C'est où ça ?

— Dans le canton de Berne, vous verrez, ce n'est pas loin, à une heure de route d'ici. Je dois aller voir un photographe de mes amis.

Et Faustine de jouer les chauffeurs, frais d'essence à sa charge. En chemin, Jérôme lui raconte sa terrible enfance. Maltraité par sa mère, abusé par son père, il ne s'en est jamais remis. C'est la première fois que Faustine se trouve face à un être aussi démuni. Que dire, à part compatir ? Peu à peu, elle sent un malaise l'envahir. Ce garçon est-il normal ? Peut-on le laisser dans cet état ? Il devrait se faire soigner. Elle essaie de savoir s'il a d'autres parents, oncles, tantes, frères, sœurs, qui pourraient l'aider ; s'il fréquente un psychiatre ? Mais l'autre continue son quasi-monologue sans répondre aux questions. À Lyss, Jérôme endosse un rôle de connaisseur et bavarde deux heures durant avec son ami photographe. Il aimerait mettre au point un très grand projet et aurait besoin de ses services. Il s'agit d'une campagne publicitaire qui rapportera des millions. L'autre, dubitatif, ne s'avance pas, ne promet rien. Jérôme souhaiterait recevoir des maquettes, un devis, mais élude quand il s'agit de verser des arrhes. Pour finir, gentiment éconduit par son ami, il demande à Faustine de bien vouloir le déposer dans un tout petit village près de Berne, où les services sociaux lui louent un appartement dans lequel il doit récupérer quelques affaires. Faustine râle un peu pour la forme, mais obtempère une fois de plus. Quelle drôle de mission ! Enfin, si on la paie pour se promener, pourquoi pas ? Dans ce village, la jeune femme est priée d'attendre à l'auberge que Jérôme la rejoigne

sitôt qu'il aura terminé. Deux heures plus tard, Faustine commence à l'avoir saumâtre. D'autant que lorsqu'il vient enfin la trouver, c'est pour lui dire qu'en fait, il dormira chez lui ; Faustine peut rentrer chez elle.

La pauvre ! Furieuse et frustrée, la voilà qui se fourvoie dans les embouteillages de la périphérie bernoise, entre les travaux, les sorties de bureaux et les sens interdits, avec en prime un brouillard à couper au couteau. Il ne lui faudra pas moins de trois heures pour rentrer chez elle. Gilles s'est inquiété ; Faustine pleure de fatigue.

Le lendemain matin, elle reçoit un coup de téléphone de la tutrice de Jérôme. Celle-ci lui explique qu'il s'est enfui du centre psychiatrique où il était soigné pour mythomanie sévère. Il a contacté Adia pour s'amuser ; il va sans dire qu'il ne paiera jamais l'agence. Faustine accepterait-elle deux cents francs en dédommagement ? Elle serait sympa de ne pas porter plainte pour abus de confiance.

— Bien sûr, je comprends très bien et non, je ne porterai pas plainte.

Faustine raccroche, vexée de s'être fait avoir. Quelle naïve ! Gilles lui expliquera qu'elle n'est fautive en rien, les mythomanes sont très forts pour tromper n'importe qui, c'est leur métier en quelque sorte. Allons, il faut oublier cette histoire et aller de l'avant. Un jour, on en rira.

Mariage pluvieux, mariage heureux ?

En attendant de mettre cet adage à l'épreuve, Faustine continue à chercher du travail. Le loyer a pris son envol, on est passés de mille huit cents à deux mille trois-cents francs. Gilles gagne dans les cinq mille francs et Faustine peut espérer quatre mille francs au mieux, les bons mois. Il va falloir suivre. Pour la jeune femme, l'idéal serait de continuer à travailler à domicile. Même si parfois l'immeuble, situé sur une colline, est plongé dans une telle purée de pois qu'il semble coupé du reste du monde. On n'y voit pas à deux mètres, mais elle préfère encore cet isolement à l'obligation de prendre la voiture pour descendre en ville ou à celle de se lever à six heures du matin. Adapter ses horaires est un avantage non négligeable. Qui n'a jamais rêvé de pouvoir se réveiller quand il n'a plus sommeil, quitte à travailler plus tard le soir et à raccourcir sa pause déjeuner ?

Par chance, la répondante Adia rappelle :

— J'ai une cliente qui accepte vos conditions. Simplement, il faudra que vous la receviez chez vous pour une première rencontre.

— Oui, bien sûr.

Faustine ouvre la porte à Madeleine, deux jours plus tard. Cette dernière occupe un poste important

au Centre International de Glion, une école de gestion hôtelière. Elle gère toute la littérature pédagogique. Le travail de Faustine consisterait en l'élaboration de fascicules scolaires en anglais et en français. Un travail fastidieux, avec des règles précises et strictes de mise en page. En tout, il y aurait une vingtaine de manuels à reprendre. Cela représente plusieurs mois de travail à domicile. Faustine est ravie, elle peut commencer de suite.

L'alimentaire étant assuré, la jeune femme se concentre sur les préparatifs de son mariage. Monique, une amie AA, remplacera Sylvie en tant que témoin. Charles et Élise, de vieux amis de Gilles, seront ses témoins à lui. Les parents de Faustine sont conviés au souper, mais pas Stéphane ni son épouse ; au total on sera une petite dizaine autour de la table. Trois sessions dominicales auront été nécessaires, chez les parents de Gilles, pour mettre au point les détails. Organiser le jour J avec la cérémonie officielle, suivie de l'apéritif et du repas, puis une fête à la maison, quelques jours plus tard, pour tous les amis AA, avec un buffet entièrement réalisé par Faustine. Puisque cette dernière a invité Stéphane à la seconde agape, Maman insiste pour venir aussi. De son côté, non contente d'offrir le repas au restaurant, belle-maman insiste pour élaborer le bouquet de mariée de sa belle-fille. Bien sûr, elle est de la partie, mais c'est gentil quand même. Faustine est très heureuse, ce sera une vraie célébration de mariage, quelle différence avec le premier !

Le vingt-trois octobre 1992 il pleut des cordes, et c'est parti pour durer. Faustine est en effervescence.

Son manteau n'est pas imperméable. Ça va être gai. En plus, juchée sur ses talons de seize centimètres elle sera sérieusement en danger sur les pavés mouillés de la place de la Palud ! Mais elle n'a pas le temps de s'inquiéter bien longtemps, car on sonne à la porte : un livreur apporte des fleurs pour les époux.

— Je vous pose ça où ?

— Où vous voulez, il y a de la place.

— D'accord. Ne fermez pas la porte, je vous apporte le reste.

— Ah, parce qu'il y en a encore ?

— Oui, ma camionnette est à moitié pleine pour vous.

— Ça alors ! Et ça vient d'où ?

— D'un peu partout, même des USA !

— Mais par Interflora, j'espère ?

— Bien sûr, pas par bateau, se moque gentiment l'homme.

Il monte alors une immense composition envoyée par Sylvie, ainsi que plusieurs bouquets magnifiques. Heureusement, la plupart sont déjà dans des vases qu'on pourra rendre plus tard. Faustine n'a jamais vu autant de fleurs à la fois. C'est extraordinaire ; en moins de dix minutes leur appartement est transformé en jardin. La fête est complète ! Le bouquet de la mariée, transmis par belle-maman, a été livré en même temps. C'est une ravissante cascade de fleurs bleues et blanches. Il s'accordera à merveille avec son tailleur.

À quinze heures, Gilles rentre du travail. Il a pris un congé exceptionnel. Il file sous la douche puis enfile son beau costume tout neuf. Il ne manque pas de fleurs pour garnir sa boutonnière, il en choisit une

en accord avec le bouquet de Faustine. Ses témoins, venus de Genève, sont déjà occupés à boire le thé. Il pleut de plus en plus fort et il fait froid. Il ne sera pas possible de descendre jusqu'au centre-ville à pied. Heureusement, le parking n'est pas loin de l'hôtel de ville devant lequel attendent les familles et les témoins. Seule Myriam est absente.

La salle des mariages est superbe. Entièrement lambrissée, chaleureuse, spacieuse, mais néanmoins intime. Gilles et Faustine s'asseyent devant le *pétabosson* (officier d'état-civil en vaudois). Celui-ci commence par leur lire le célèbre poème de Charles Ferdinand Ramuz qui figure sur les trois premières pages du livret de famille :

« Viens te mettre à côté de moi, sur le banc, devant la maison, femme, il va y avoir quarante ans qu'on est ensemble.

Ce soir, et puisqu'il fait si beau, et c'est aussi le soir de notre vie, tu as bien mérité, vois-tu, un petit moment de repos.

Voilà que les enfants à cette heure sont casés, ils s'en sont allés par le monde ; et, de nouveau, on n'est rien que les deux, comme quand on a commencé.

Femme, tu te souviens ? On n'avait rien pour commencer, tout était à faire, et on s'y est mis, mais c'est dur. Il y faut du courage, de la persévérance.

Il y faut de l'amour, et l'amour n'est pas ce qu'on croit quand on commence.

Ce n'est pas seulement ces baisers qu'on échange, ces petits mots qu'on se glisse à l'oreille, ou bien de se tenir serrés l'un contre l'autre ; le temps de la vie est long, le jour des noces n'est qu'un jour, – c'est

ensuite, tu te rappelles, c'est seulement ensuite qu'a commencé la vie.

Il faut faire, c'est défait. Il faut refaire, et c'est défait encore.

Les enfants viennent ; il faut les nourrir, les habiller, les élever : ça n'en finit plus ; il arrive aussi qu'ils soient malades ; tu étais debout toute la nuit, moi, je travaillais du matin au soir.

Il y a des fois qu'on désespère ; et les années se suivent et on n'avance pas, et il semble souvent qu'on revient en arrière,

tu te souviens, femme, ou quoi ?

Tous ces soucis, tous ces tracas ; seulement, tu as été là. On est resté fidèles l'un à l'autre. Et ainsi j'ai pu m'appuyer sur toi et, toi, tu t'appuyais sur moi.

On a eu la chance d'être ensemble, on s'est mis tous les deux à la tâche, on a duré, on a tenu le coup.

Le vrai amour n'est pas ce qu'on croit. Le vrai amour n'est pas d'un jour, mais de toujours. C'est de s'aider, de se comprendre.

Et, peu à peu, on voit que tout s'arrange. Les enfants sont devenus grands, ils ont bien tourné. On leur avait donné l'exemple.

On a consolidé les assises de la maison. Que toutes les maisons du pays soient solides, et le pays sera solide, lui aussi.

C'est pourquoi mets-toi à côté de moi et puis regarde, car c'est le temps de la récolte et le temps des engrangements ;

quand il fait rose, comme ce soir, et une poussière rose monte partout entre les arbres.

Mets-toi tout contre moi, on ne parlera pas : on

n'a plus besoin de rien se dire,

on n'a besoin que d'être ensemble encore une fois, et de laisser venir la nuit dans le contentement de la tâche accomplie ».

Faustine se retient d'applaudir. Ce poème est superbe. D'aucuns le trouveront paternaliste, mais pas elle, tant elle ressent tout l'amour exprimé par ces quelques phrases. Elle se promet d'arriver au crépuscule de sa vie en étant toujours autant, sinon plus, amoureuse de son mari.

Après quelques considérations purement administratives sur le couple et la famille, les promesses d'usage, l'échange des « oui » et des alliances, le *pétabosson* déclare Faustine et Gilles unis par les liens du mariage… vous pouvez embrasser la mariée ! Ils sont ensuite invités à signer le registre matrimonial. Leurs témoins les imitent, après quoi on se lève pour laisser la place au couple suivant qui, déjà, attend derrière la porte. Faustine admire en passant la future mariée. Elle est déguisée en clown. Nez rouge, petit chapeau melon, costume bigarré, maquillage, couettes rigolotes. Le futur époux et les invités suivent, tous à l'avenant. Voilà un cortège original !

Plus classique, celui de Faustine et Gilles, se fait copieusement arroser de riz par maman et Monique, puis se dirige, à pied, vers le Palace. Sur ses talons hauts, Faustine trébuche tous les deux mètres et rouspète, s'accrochant au bras de Gilles. Elle aurait bien voulu avoir le temps de les enlever avant de subir une telle épreuve, si au moins elle avait pensé à

prendre des chaussures de rechange ! Bon gré mal gré, elle godille jusqu'à un canapé dans lequel elle se laisse choir. Le barman n'est pas très content de ne servir que des cocktails sans alcool, exception faite de maman, mais il fait tout de même bonne figure et va jusqu'à fournir cacahuètes et pistaches. Après cet intermède, Gilles et Faustine rentrent chez eux avec leurs témoins, afin de se reposer avant la soirée au restaurant. Le répondeur, explosant presque sous les messages de félicitations, les occupe un long moment.

Dans le restaurant très chic, réservé pour la noce, les époux sont assis côte à côte autour d'une table ovale. À cause de cette configuration, Faustine ne peut pas voir ses beaux-parents, assis à la gauche de son mari. Elle est contrainte de s'occuper uniquement de ses propres parents, installés à sa droite. Les témoins et amis, de l'autre côté de la table, sont trop éloignés pour permettre une conversation audible. Maman, qui semble avoir devancé l'appel de la bouteille, devient vite insupportable. Elle se met à lancer des piques vipérines à son époux et la situation devient franchement désagréable. Gilles, lui, tourne carrément le dos à Faustine pour converser avec ses parents ; il n'entend rien, ne voit rien. Quant à s'échanger un geste tendre, une œillade complice entre époux, il vaut mieux oublier. Ce n'est pas le genre de la maison ; pas plus que de faire l'amour lorsqu'ils sont enfin rentrés et couchés. Mais, après tout, qui fait encore l'amour pendant sa nuit de noces ? Quant à la lune de miel… elle brille, mais ne dit rien. Il va y avoir du boulot, effectivement, avant de pouvoir se réciter le poème de Ramuz.

Le samedi suivant, le couple reçoit les amis qu'il

n’a pu inviter au restaurant, ainsi que papa et maman dont c’est la seule chance de rencontrer Stéphane et son épouse. Faustine a travaillé toute la semaine d’arrache-pied en cuisine pour préparer un buffet digne de ce nom. Elle a opéré avec méthode et application. Il y a autant de plats salés que sucrés, des pâtés, des croissants à la viande, des quiches, des tartes, des cakes, elle espère que tout partira.

Stéphane et Marina, le frère et la belle-sœur de Faustine, arrivent parmi les premiers. Maman les suit de près. Dès son arrivée, elle monopolise un coin de la salle à manger, y installe son fils, sa bru et son mari, entre deux cendriers, et se fait servir. Les parents de Gilles ont promis de faire un saut à la fermeture du magasin. Tous leurs meilleurs amis AA ont répondu présent. Patricia, ancienne collègue de Faustine au Crédit Lyonnais, se pointe avec un carton empli de boîtes de conserves… dont elle a pris soin d’ôter toutes les étiquettes ! C’est son cadeau de mariage. Une farce qui se fait couramment dans son patelin. Faustine remercie, mais elle apprécie modérément. Elle est trop aux abois financièrement pour se permettre de jouer avec la nourriture.

L’assemblée se montre ravie et se gave à merci, mais se mélange peu. Maman, papa, Stéphane et Marina restent dans leur coin, les parents de Gilles itou. Les amis AA squattent le salon. D’autres la chambre d’amis. On évoque la possibilité d’un jeu, mais le couple n’en connaît aucun susceptible de rassembler des gens aussi disparates. Alors, après une ou deux tentatives, il arrête de chercher ; qu’ils se débrouillent entre eux ! Des amis repartent, l’estomac plein, d’autres arrivent et prennent leur

place. En fin de soirée, ne subsistent que les « pedzes », ceux qui ne partiront pas tant qu'il restera des bouteilles à vider. Faustine patiente… à quand le moment de rejoindre enfin son lit ?

Une nouvelle aventure

Tous réunis chez Gilles et Faustine, ce soir-là, les cofondateurs du nouveau groupe Alcoolique Anonyme de Pully, lui cherchent un nom.

— Alors ?

— Liberté !

— Déjà pris !

— Espoir !

— Déjà pris !

— Sérénité !

— Déjà pris !

— Renouveau !

— Déjà pris !

— Arrêtons-nous là. En fait, j'aimerais quelque chose qui nous renvoie à nous-mêmes, intervient Marcel.

— Quelque chose qui parle d'introspection ? répond Gilles.

— De remise en question ? avance Katia.

— Ou qui nous fait aller à la rencontre de l'autre pour nous retrouver en lui… comme dans un… commence Faustine,

— Miroir ?

— Bravo Katia ! C'est exactement ça. Je suis le miroir de l'autre, il est le mien, s'enthousiasme

Marcel. C'est un très beau nom pour un groupe. Je vais juste vérifier qu'il n'est pas déjà pris et on le confirme.

— On le mettrait au pluriel ? interrompt Gilles.

— Je ne sais pas, répond Marcel, qu'en pensez-vous ?

— J'en pense que ça serait approprié, rétorque Faustine.

— Alors adjugé pour Miroirs avec un *s* !

Le lendemain, Marcel confirme que le nom est disponible et Faustine a juste le temps d'apposer le nom sur tous les documents officiels du groupe, avant la première session. Les amis ont battu le rappel sur la place de Lausanne. La salle est à moitié pleine, pour une première c'est prometteur. On a décoré les tables, appliqué les principes sur les murs : 24 HEURES À LA FOIS, L'IMPORTANT D'ABORD, APPELER AVANT DE BOIRE, sans oublier la prière de la sérénité et les cendriers.

Gilles a organisé une table en retrait pour servir café et thé, il y a même des biscuits. Les tables forment un carré, les amis sont assis tout autour. Les soupiraux sont ouverts afin de laisser échapper la fumée des cigarettes. En AA, on ne boit plus, mais qu'est-ce qu'on fume ! Par chance dans cette salle c'est autorisé.

Gilles ouvre la séance :

— Bonjour mes amis, je m'appelle Gilles et je suis alcoolique. J'ai le plaisir de modérer cette toute première séance du groupe Miroirs et je vous remercie d'être venus si nombreux.

Puis il lit le texte d'introduction à la séance :

— « *Alcooliques Anonymes est une association d'hommes et de femmes qui partagent entre eux leur expérience, leur force et leur espoir dans le but de résoudre leur problème commun et d'aider d'autres alcooliques à se rétablir. Le désir d'arrêter de boire est la seule condition pour devenir membre des AA*… Il termine avec : *Notre but premier est de demeurer abstinents et d'aider d'autres alcooliques à le devenir* ».

— Je voudrais dédier cette séance au terme « Miroirs », qui souhaite prendre la parole ?

Ils sont tombés juste. Beaucoup se retrouvent dans ce terme de « miroir ». Les partages sont profonds et multiples. La prochaine fois, on commencera à travailler sur les douze étapes, en partant de la première. Tous se réjouissent de remplir la « boîte à outils » qui leur servira dans tous les domaines de leur vie. Avant de terminer, Gilles rappelle que l'anonymat est essentiel et que rien de ce qui a été dit ce soir ne doit sortir de ces murs. Enfin, l'assemblée se lève et forme un cercle en se prenant par la main pour réciter la prière de la sérénité :

Mon Dieu, donnez-moi la sérénité
d'accepter les choses que je ne peux changer,
Le courage de changer les choses que je peux,
Et la sagesse d'en connaître la différence.

Faustine rougit intérieurement. Elle supporte mal ce genre de démonstration publique. Même si elle passe souvent pour une grande gueule, elle reste timide et pudique, l'alcool ne la désinhibant plus. La pause café qui clôt la séance se révèle tout aussi riche en partages, plus individuels cette fois. Il n'est pas

rare que les choses les plus importantes soient dites entre deux portes, juste avant de se quitter. Faustine, ne devant plus rentrer fissa auprès de sa mère, prend le temps de converser et c'est bien agréable. Enfin, on remet les chaises en place et on vide les cendriers. On se retrouvera dans une semaine, même endroit, même heure.

Subséquemment à l'ouverture de « Miroirs », Gilles et Faustine se rendent pour la première fois à une réunion de l'Intergroupe. C'est le bureau central qui gère l'ensemble des groupes. Tous deux désirent en faire partie et assurer la permanence téléphonique. Ils y sont très bien accueillis et étant donné que les autres membres ne se bousculent pas pour assurer le service en ce moment ils se voient immédiatement transférer le numéro pour deux mois. On leur rappelle les principes à respecter, les maladresses à éviter, la prudence à observer. Ne jamais se rendre seul à un rendez-vous nocturne par exemple, mais toujours à deux, etc. Le responsable de l'Intergroupe prend bien le temps de leur expliquer en quoi consiste la responsabilité qu'ils vont prendre. Le couple acquiesce en silence, il a compris. Commence alors pour les jeunes mariés une période palpitante. Faustine se compare aux Starsky et Hutch de l'alcoolisme, la voiture rouge en moins ! Il arrive qu'ils reçoivent plusieurs appels par soir. Les alcooliques appellent rarement quand ils sont sobres. Par contre, la nuit, ils se lâchent et, désinhibés, trouvent le courage de téléphoner pour demander de l'aide. En période de fêtes, les appels sont si nombreux que le couple ne regrette pas sa seconde ligne. Souvent, le

film ou la soirée entre amis est interrompue par le téléphone.

Ils procèdent alors à une « *douzième étape* ». Elle consiste principalement à transmettre le récit de sa propre expérience, y compris la manière dont on s'est sorti des griffes de l'alcool. Systématiquement, on propose à la personne qui se trouve à l'autre bout du fil de venir la chercher pour l'amener à une séance ouverte. Beaucoup acceptent sur le coup, mais peu concrétisent car, entre-temps, la peur ou la honte a repris le dessus. Il arrive aussi, mais c'est plus rare, que l'appelant soit si mal qu'il supplie qu'on vienne le voir immédiatement. Quelle que soit l'heure, Faustine et Gilles se rhabillent et foncent à tombeau ouvert par les rues de la ville. Ils passent plusieurs heures à rassurer leur nouvel ami, à le convaincre de ne pas se suicider et à lui prouver, par l'exemple, qu'il est possible de se sortir de cet épouvantable piège. Enfin, leur mission accomplie, et s'il n'est pas trop tard, ils retournent se coucher. Mine de rien, c'est un sacerdoce, mais Faustine et Gilles sont très heureux de s'y investir, cela donne un sens à leur vie et consolide leur sobriété. Le vendredi soir, ils poursuivent les soirées portes ouvertes spaghettis ; dans le fond, ils ne cessent jamais, ensemble et avec les autres, de se soigner.

Jusqu'à fin décembre, Faustine travaille chez elle, pour le Centre international de Glion. Madeleine est revenue lui apporter des fascicules à mettre en page. Ses exigences étant chaque fois plus pointues, il a fallu corriger, reprendre et modifier à nouveau jusqu'à saturation. Parallèlement, ayant trouvé en Faustine une oreille attentive, elle en profite pour raconter sa

vie de pauvre femme trahie, trompée et abusée par le monde et sa banlieue. Au bout de quelques visites, Faustine est à bout d'arguments pour la rassurer et la consoler. Ça ne fait rire personne, mais ça interpelle : si la pauvre femme était au moins alcoolique on pourrait s'aider des principes de base. Voilà qui serait pratique, tant les préceptes AA s'adaptent bien à toutes les situations de vie.

Un jour enfin, la logorrhée finit par s'épuiser, Madeleine ne recevant plus l'attention recherchée, espace ses visites, se contente de faire apporter et rechercher le travail par un coursier. D'ailleurs, c'est bientôt Noël ; on a d'autres chats à fouetter.

Cette année, la veillée se fera chez les beaux-parents. Faustine ne comprend pas pourquoi ces derniers ne se laissent pas inviter. Elle aurait plaisir à les gâter un peu, ils ont déjà tellement de travail au magasin, pourquoi finir sur les chapeaux de roues puis remonter à Pully pour encore se taper la préparation d'un souper de fête ? Puis elle comprend que c'est à cause de l'agoraphobie de Myriam, sa belle-sœur. Il n'est pas question, bien sûr, de la laisser seule, surtout à Noël. Donc, on se retrouve, après la fermeture du magasin, et on déguste un petit pâté en croûte et une salade de céleri en toute simplicité. Après quoi, on passe à la phase cadeaux.

Dans cette famille aussi il semblerait que la profondeur de l'amour éprouvé soit significativement proportionnelle au prix du cadeau offert. Faustine s'est donc ruinée pour offrir à son époux le stylo Mont Blanc de ses rêves. Une folie, au regard de leur budget de plus en plus serré. D'autant qu'elle ne l'a jamais vu écrire, même une simple lettre. C'est juste

du snobisme dans le fond. De son côté, Gilles a exploré toutes les boutiques pour lui trouver un sac à main assorti à une paire de mocassins rouges. Sans doute une idée de sa chère maman. Plus bourge, tu meurs ! Myriam, de son côté, a offert au couple deux places pour un concert de Keith Jarrett. Afin de s'éviter les corvées, papa et maman ont décidé de s'enfuir à la montagne. Faustine étant désormais recasée, ils estiment qu'ils peuvent s'épargner la fatigue des rencontres obligatoires, tant avec les enfants qu'avec les beaux-parents.

Le trente et un décembre, pour le réveillon, rien n'est prévu. Faustine chercherait bien quelque occasion de faire la fête, mais Gilles reste bloqué sur le canapé à regarder la télévision. Il a travaillé toute la journée, contrairement à Faustine, il est fatigué. Heureusement, ce soir, le téléphone de la permanence AA ne sonne pas. Faustine a préparé un petit gueuleton dont on se contentera devant l'écran. Même les nanas du Lido n'arrivent pas à réveiller son époux, il est vrai qu'il n'a jamais été hyperactif sur ce plan-là, alors, par écran interposé… Le premier de l'an, jour férié, Gilles semble atteint de la même léthargie. Faustine n'y comprend rien. Ils devraient faire l'amour trois fois par jour à ce stade de leurs épousailles et puis, non, cela fait des semaines qu'ils vivent comme frère et sœur. Ils s'amusent bien et s'entendent à merveille, là n'est pas la question, mais pour mettre un bébé en route, ce n'est pas l'idéal. Il n'empêche qu'à défaut de rester au lit, on peut s'occuper d'autres manières. Rester devant la télévision à journée faite n'est pas la meilleure pour

Faustine. Finalement, menacé de soupe à la grimace, Gilles consent à une balade en voiture. Il choisit le beau pays de Gruyère. Ils rouleront six heures durant, sans s’arrêter, faute de moyens, mais Gilles prétendra qu’il a rarement vécu plus beau premier de l’an !

Mystique

La mission de secrétariat à domicile pour Glion étant provisoirement stoppée. Faustine se remet en chasse. Elle aimerait trouver une place fixe avant de mettre bébé en route. Cela lui donnerait quelques mois de répit. Elle s'imagine encore que son congé maternité sera pris en charge par son employeur, quelle que soit son ancienneté dans la boîte. Elle se berce d'illusions, nous ne sommes pas en France, ici.

Enfin, un matin, elle découvre une offre d'emploi qui pourrait convenir, chez un décorateur d'intérieur. Il semblerait qu'on y dessine et fasse fabriquer des meubles et des accessoires de décoration. Faustine prend rendez-vous et rencontre Brigitte, la secrétaire de direction, déléguée par les patrons de cette toute petite structure pour la passer au grill. La nouvelle secrétaire est censée remplacer la patronne qui souhaite lever un peu le pied. Celle-ci fera de brèves apparitions, certes, mais la jeune femme devrait pouvoir se mettre en route tranquillement.

Comme toujours, chez ceux qui travaillent dans le bâtiment, ou la décoration d'intérieur, le travail consiste en la frappe de soumissions, devis et factures. Le souci, c'est que ces gens-là ne travaillent qu'avec des machines électriques, sans ruban

correcteur, c'est dire. Faustine demande à Brigitte si elle ne pourrait pas travailler chez elle ou encore apporter son ordinateur ici. Depuis plus de dix ans qu'elle est informatisée, elle ne sait plus taper sur des machines normales. Hélas. Les patrons sont relativement âgés et du genre frileux en ce qui concerne l'informatique ; ils ont trop peur de perdre le contrôle à cause d'un matériel qu'ils ne maîtrisent pas et qu'ils s'estiment incapables de comprendre. Ils n'en ont jamais voulu ici et ce n'est pas maintenant qu'ils vont commencer. C'est à prendre ou à laisser. Au final, Faustine est d'accord pour tenter le coup, mais elle reste sceptique.

Commence alors un mois d'enfer.

Contrairement à ce que Brigitte avait annoncé, la patronne ne quitte jamais les lieux. Elle surveille tout, voit tout, commente tout. La sentant à l'affût, Faustine cumule les erreurs. Elle n'a jamais supporté ce genre de pression. Quand on a l'habitude de l'ordinateur, c'est très dur de revenir en arrière. Se sentir observée en permanence n'offre pas un climat propice au réapprentissage de la machine électrique. Faustine a beau prolonger sa journée pour compenser son manque de rendement, rien n'y fait ; malgré l'achat de tipex solide et liquide, ses performances sont lamentables. En désespoir de cause, on l'envoie promener le chien, ce qui lui permet de décompresser en fumant.

Et le lendemain, tout recommence. La jeune femme a beau faire tous les efforts du monde, elle se retrouve systématiquement en situation d'échec. La patronne ne la quitte pas des yeux, elle s'en ira *quand Faustine sera au point* prétend-elle. Faustine, révoltée

devant un tel gâchis, sachant à quel point elle pourrait être plus performante, supplie qu'on lui laisse enfin amener son propre matériel, qu'elle puisse montrer ce qu'elle sait faire. Mais non, ces appareils maudits n'entreront pas dans cette maison, point final.

Brigitte, qui pourtant avait assuré à Faustine qu'elle la soutiendrait vis-à-vis des patrons en ce qui concerne l'informatique, ne pipe mot. Elle reste prudemment retranchée derrière son bureau, n'osant intervenir. Faustine se sent trahie, l'ambiance vire au noir déprime. Pourtant, bien qu'on sente que l'envie les taraude, personne n'ose la mettre carrément dehors. Chacun attend un miracle.

À la maison, Faustine se fait consoler par Gilles et Myriam, mais cela ne suffit pas à la rassurer. Tant d'obscurantisme la rend malade. C'est non seulement stupide mais aussi profondément injuste. Après tout, c'est son matériel qu'elle propose gratuitement, elle ne leur demande pas d'acheter un nouvel ordinateur, ils auraient tant à y gagner !

Trois semaines se passent ainsi avec, chaque jour, sa dose de brimades et d'humiliations. Bien sûr, Faustine fait quelques progrès, mais ce n'est pas suffisant. Son rendement est encore bien inférieur à ce qu'on attend d'elle. Un jour le patron intervient :

— Ah, on peut dire que vous avez su vous vendre ! Comment osez-vous prétendre à un tel niveau de compétence alors que vous êtes si médiocre, éructe le patron. Vous ne valez certainement pas les quatre mille huit-cents francs que vous revendiquez.

— Oui, c'est pathétique, vous nous avez trompés sur la marchandise, surenchérit sa femme.

— Vous savez, finit par répliquer Faustine, puisque

c'est tout le bien que vous pensez de moi, je pense qu'il vaut mieux s'arrêter là. Manifestement ma bonne volonté ne vous donne pas satisfaction. Vous refusez de me donner la possibilité de travailler correctement avec mes propres outils. Il est inutile que je nous fasse perdre plus de temps.

— Je suis d'accord, confirme le patron pendant que sa femme fait la grimace.

— Dans ce cas, je termine le mois et je m'en vais. Est-ce que malgré tout, pour ces derniers jours vous acceptez que j'apporte mon ordinateur ?

— Bon, d'accord, qu'on en finisse !

Dès le lendemain, Faustine s'installe de très bonne heure avec son matériel. Enfin, elle a les coudées franches. Bien sûr, il faut un peu de temps pour entrer toutes les informations dans la bécane, madame s'énerve, car elle ne voit pas de résultat immédiat. Elle finit par dire que ce n'était pas la peine de tout déménager pour si peu. Faustine, furieuse, sort fumer sa cigarette, oubliant le chien. Plus tard, quand son bourreau s'absente, elle se plaint amèrement auprès de Brigitte et lui reproche son silence.

— Je m'attendais à plus de solidarité de votre part. Ce n'est pas ainsi que vous m'aviez présenté ce travail.

— Je suis tellement désolée, Faustine. Je pense qu'elle vous a prise en grippe dès le départ. Elle ne vous a laissé aucune chance.

— Mais qu'est-ce qui la rend aussi amère ?

— En fait, la pauvre femme a perdu son fils il y a quatre ans, mort d'un cancer à même pas 36 ans. Pendant cette terrible période, elle s'est tournée vers

la religion.

— Bonne initiative, ça l’a aidée au moins ?

— Non, hélas, dans sa grande détresse elle s’est fait abuser par une secte qui a tenté d’en tirer le maximum.

— Financièrement ?

— Oui, ils ont failli perdre leur entreprise.

— Et ça s’est terminé comment ?

— Elle s’en est sortie. Mais complètement dépressive et elle en veut à la terre entière.

— C’est dommage que vous ne me l’ayez pas dit dès le départ. J’aurais mieux compris pourquoi je ramassais toutes ces balles perdues.

— J’avais promis de me taire, mais là, c’est trop, la façon dont ils vous traitent est trop injuste.

Faustine rentre chez elle en ruminant toutes ces informations. Elle en parle à Gilles et ils cherchent, ensemble, une éventuelle possibilité d’aider cette personne dans son désespoir. Encore une fois, les préceptes des AA seraient idéaux, sauf que, à leur connaissance, la pauvre femme n’est pas alcoolique. Et eux ne sont pas psychanalystes. Là, c’est entre Dieu et elle que ça se passe.

Cette nuit-là, Faustine fait ce rêve étrange : enclose à l’intérieur d’une bulle transparente, elle flotte dans la nuit sidérale. Tout est calme et serein. La plénitude est totale.

Soudain, elle heurte une autre bulle dans laquelle elle a juste le temps de reconnaître sa patronne.

L’espace d’une nanoseconde, son âme fusionne avec celle de cette femme. Elle *devient* cette femme. Dans un ressenti d’une intensité extrême, elle perçoit

sa tristesse, son désarroi, son incommensurable détresse. Jamais Faustine n’a éprouvé désespoir aussi immense, souffrance aussi profonde. Elle est marquée à jamais par cette rencontre mystique. Dans le même temps, elle éprouve une immense compassion pour cette âme éplorée, tout son ressentiment a disparu.

Malheureusement, il n’y a pas de retour en arrière possible, on le lui a fait bien comprendre. Aussi, à la dernière heure du dernier jour, sur les amères paroles de la patronne : « Je ne comprends pas, ces trois derniers jours votre travail était parfait ; pourquoi ça a mis si longtemps ? », Faustine s’en va, sans répondre ni se retourner.

Après l’expérience de cette nuit, elle s’abstiendra de tout jugement. Il fait si beau, la soirée s’annonce belle et la vie lui sourit. Sitôt franchie la porte, les yeux tournés vers le ciel, la jeune femme adresse une prière muette au Créateur : « Tu peux l’aider toi, alors vas-y, fait ton boulot ! Après tout, c’est toi le chef. »

The show must go on

Après ce dernier fiasco professionnel, Faustine, à nouveau chômeuse, retrouve l’arène. Cette fois, elle change d’agence et s’inscrit chez des chasseurs de tête qui officient pour des carriéristes. On la présente à Tetra Pak – numéro un de l’emballage en Suisse, ça devrait lui plaire ! – puis à Philip Morris – des cigarettes à l’œil, le paradis ! – puis à un grand groupe pharmaceutique. Partout, elle échoue lamentablement. Personne ne veut d’elle. Périmée, déjà, à trente-six ans ? Elle commencerait à coûter trop cher en assurances. De plus, elle vient de se marier, on la voit venir de loin. Revendiquer un salaire de cadre pendant sa grossesse pour se tirer ensuite. Et ce n’est pas son CV, qui dénonce une instabilité certaine, qui peut donner confiance à des employeurs aussi exigeants. Le moral de Faustine en prend un coup, la remise en question est rude, cette fois. Pendant deux semaines, sans arrêt à l’affût, elle épluche les petites annonces, bien déterminée à trouver son bonheur. Elle finit par tomber sur l’offre d’emploi d’un marchand de couleurs dans une lointaine banlieue. S’étant présentée par téléphone, elle est immédiatement engagée pour une semaine, à son propre compte.

Parallèlement, tous les soirs pendant ce mois de février, le couple continue à se porter au secours des alcooliques en demande d'aide. Il y a eu cette femme devenue alcoolique suite à la rencontre fatale d'un trolley-bus et d'une grue. La pauvre était dessous. Immobilisée pendant des mois, opérée à moult reprises, elle ne s'en est jamais remise. D'autres encore téléphonent au milieu de la nuit, mais hélas, malgré leurs efforts, Gilles et Faustine n'arrivent pas à les convaincre de venir en séance ouverte. Celle où on n'a même pas besoin de se reconnaître alcoolique, juste d'écouter un témoignage.

Entre deux entreprises de sauvetage, il y a les mercredis soir à Miroirs. Les participants sont de plus en plus nombreux et les discussions s'animent pour le plus grand plaisir des modérateurs. Au début, Faustine se la joue journaliste de choc, comme ses héroïnes du moment, Christine Ockrent ou Anne Sinclair. Elle n'a peut-être pas d'aussi beaux yeux que la seconde, ni autant d'instruction que la première, mais c'est la première fois qu'elle ose parler en public. Que c'est bon de se sentir importante ! À quoi d'aucuns rétorquent : qu'il est important d'être bon ! Faustine, pour l'heure, a besoin de reconnaissance, elle a besoin de s'exprimer, de partager son expérience de vie. Son premier témoignage complet est reçu avec bienveillance. Le second, dans un autre groupe, alors qu'elle voulait leur en mettre plein la vue en accomplissant une prestation brillante, est reçu dans l'indifférence générale. Personne ne s'est reconnu dans cette aventurière internationale,

alcoolique mondaine et risque-tout suicidaire. Voilà qui donne du grain à moudre et force l'humilité.

Parallèlement, Faustine a commencé le nouveau boulot chez le marchand de couleurs. Son collègue, un comptable, s'ouvre à elle au bout de deux jours, expliquant que leurs employeurs sont des escrocs et que si elle reste à son compte, elle a peu de chances de se faire payer. Lui-même va quitter son poste en fin de semaine et tant pis s'il y laisse des plumes. Faustine rumine et travaille. Elle travaille si bien que le vendredi soir, sa responsable lui demande de revenir la semaine suivante. Il faut bien remplacer le comptable qui a pris la fuite. Toujours à son compte et toujours pour mille francs par semaine. Faustine accepte, sous réserve d'être payée tous les vendredis soir. Autrement dit, maintenant pour la première fois, ce que l'autre, en état de choc, refuse mordicus. Alors Faustine ne reviendra pas lundi. Mais l'autre insiste. Puis appelle le grand patron sur son lieu de vacances pour demander la permission de puiser dans la caisse noire. Après un très long conciliabule, elle l'obtient, mais à titre exceptionnel. À partir de là, Faustine sera payée en fin de mois. Faustine acquiesce, empoche ses mille francs, remercie et s'en va. Le lundi suivant, elle reste à la maison et quand la secrétaire appelle elle justifie sa décision au motif que les conditions ne la satisfont pas. Grand silence frisé à l'autre bout du fil. L'autre n'a jamais dû tomber sur un tel os de toute sa vie. Mais elle n'a pas le temps de réagir avant le bip, bip, bip… impitoyable.

À peine Faustine a-t-elle raccroché que le

téléphone sonne à nouveau. Cette fois, c’est Adia qui propose un poste de quatre jours chez Rimaco, courtier en assurances. La jeune femme peut commencer demain. Ça l’arrange bien, car Gilles ne travaillant pas le lundi, ils vont pouvoir profiter de ce qui reste de la journée. En fait, pas vraiment, car le téléphone re-sonne, pour la permanence AA, et ô surprise, Stéphane, le frère de Faustine est en ligne. Passé le premier moment de flottement, laissant tomber les barrières de la pudeur et de la crainte du qu’en dira-t-on, le jeune homme crache le morceau. Désespéré, en perdition, il a besoin d’aide, il n’en peut plus, il veut arrêter de boire. Seul c’est impossible, il le comprend maintenant. Actuellement, il vit à Sainte-Croix, un petit bled au-dessus d’Yverdon. C’est ce qu’ils ont trouvé de moins cher avec Marina quand ils ont été fichus à la porte de leur dernier domicile et que Steph a été déclaré en faillite civile. Faustine ignorait qu’un particulier pouvait se déclarer en faillite, c’est bon à savoir. Par contre, elle se souvient que cela avait sacrément défrayé la chronique familiale à l’époque. Elle avait été bluffée d’apprendre, par la bande, que papa avait accompagné son fils au tribunal et témoigné en sa faveur. Le couple ne fait ni une, ni deux, il saute dans sa voiture et part à la rescousse. Il y a une petite heure de route entre Lausanne et Sainte-Croix. Lorsqu’ils arrivent, c’est Sabrina, âgée de deux ans, qui leur ouvre la porte. Marina, sa maman, est seule. Stéphane est parti, elle ne sait où, il n’a pas supporté la honte de se trouver face à sa sœur. Déçue, frustrée, Faustine demande à Marina si elle peut faire quelque chose pour elle.

— Oui, tu peux m'apporter des cigarettes, et j'ai besoin d'argent.

— Et rien pour les enfants ?

— Si ! du lait, du pain et des couches.

Gilles part faire les courses, tandis que Faustine visite l'appartement avec sa belle-sœur. Il y a sept pièces, deux salles de bains dont une avec sauna, une cuisine équipée et un immense jardin. Le tout dans un désordre indescriptible. Faustine ne se risque même pas à faire la leçon à Marina. Sitôt que Gilles revient avec les courses, le couple se retire.

Chez Rimaco, le boulot est fastidieux. Des contrats d'assurance à perte de vue… ce n'est qu'un boulot de dactylo, mais malgré tout l'occasion d'observer de l'intérieur ce monde des affaires qui passe son temps à escroquer ses congénères en exploitant sa peur. Sûr que ce n'est pas sa vocation. Heureusement, les bureaux ne sont pas loin d'un parc magnifique où elle peut s'installer sur un banc pendant sa pause déjeuner, par des températures particulièrement clémentes en ce mois de février. Gilles, de son côté, après avoir été transféré à l'atelier de Renens, monte des lunettes à longueur de temps. C'est un déclassement qui ne dit pas son nom, sans doute dû à son dernier séjour à la Métairie. Son patron a bien voulu le garder, mais il doit refaire ses preuves. Alors, le jeune homme s'impose des quotas et il est tout heureux quand il a dépassé son record de lunettes montées dans la journée. Si Faustine trouve cela puéril, elle espère que la perte de la gérance ne sera pas cause de rechute. Lorsqu'ils se sont rencontrés, ils ont conclu un pacte : si l'un des deux devait

rechuter, ils se sépareraient illico. Faustine, sachant qu'elle sera incapable de tenir le coup si son compagnon replonge, ne veut pas courir de risque.

Le samedi suivant, Stéphane rappelle la permanence. Cette fois, il est à l'hôpital de Sainte-Croix, mais il ne peut rester plus longtemps, il doit s'en aller. Il refuse de rentrer chez lui, se sentant en danger. Est-ce que Faustine pourrait venir le chercher pour le transférer aux Oliviers, la seule institution lausannoise qui pourrait le prendre en charge actuellement ? Ce serait formidable si elle pouvait d'abord passer chez lui prendre quelques affaires.

Malheureusement, Gilles n'a pas congé le samedi. Faustine doit monter seule. En espérant que les routes soient bonnes, car elle n'a pas de pneus neige. Finalement, elle s'en sort assez bien, pour retrouver le chemin jusqu'à Sainte-Croix, mais après, c'est plus dur pour la rue du Jura. Elle se perd deux ou trois fois avant de tomber sur la maison. Marina est là, tout sourire, qui l'attend. Elle semble très heureuse que son mari soit enfin pris en charge et raconte à Faustine qu'elle ne supportait plus son problème d'alcool – alors qu'elle buvait autant sinon plus que lui, dixit Stéphane. Avant que celle-ci se lance dans un long discours accusateur, Faustine demande à sa belle-sœur de lui apporter une valise ou un sac, puis elle se dirige vers la chambre du couple et ouvre l'armoire à vêtements. Elle commence à empiler chemises, pulls et caleçons lorsque sa belle-sœur entre dans la pièce. Non seulement Marina n'apporte pas de valise, mais elle garde les deux mains derrière son dos. Grâce à un jeu de miroirs, Faustine perçoit

du coin de l'œil la lame d'un couteau dans la main de sa belle-sœur. Heureusement, elle se trouve du bon côté de la porte. Rapide comme l'éclair, elle ramasse son sac, son manteau et se précipite vers la porte d'entrée que l'autre n'a pas pensé à fermer. Sitôt dans la rue, elle court à sa voiture. Cinq minutes plus tard, elle franchit la porte de l'hôpital. Le cœur battant à cent à l'heure, elle raconte sa mésaventure à son petit frère. Sitôt qu'elle s'est calmée, ils prennent la route. Pendant le trajet, Stéphane lui raconte le calvaire qu'il a vécu avec cette femme-enfant qui l'a maintenu sous son emprise pendant plus de quatre ans. Si Gilles et Faustine sont venus pour rien la dernière fois, c'est parce que, fuyant les hurlements de cette mégère, il a raté un virage et s'est retrouvé sauf, mais groggy, dans le fossé. Il a attendu plusieurs heures dans sa voiture qu'on le tire de ce mauvais pas.

Une heure plus tard, Faustine dépose son frère aux Oliviers, il y restera huit mois. De retour chez elle, elle appelle immédiatement l'assistante sociale de la Commune de Sainte-Croix et lui explique la situation : sa belle-sœur est un danger pour les siens, il faut préserver les enfants, faites le nécessaire ! Elle apprendra par la suite que les petites de deux et trois ans ont été immédiatement retirées à leur mère et confiées à l'Abri, un centre d'accueil d'urgence. Marina, après un séjour de longue durée à Cery, un centre psychiatrique vaudois, disparaît définitivement de la circulation, abandonnant mari et enfants. Faustine devra remonter à Sainte-Croix organiser le débarras de l'appartement et le déménagement des affaires de Stéphane.

La permanence téléphonique AA leur offre encore d’autres surprises. Le pénitencier de Bochuz, dans la plaine de l’Orbe, les contacte dans le but d’instaurer des séances pour certains détenus alcooliques. Plusieurs personnes seraient intéressées, parait-il. Le jour dit, Gilles et Faustine se rendent sur place. Ils ne sont pas convoqués dans les bâtiments de haute sécurité, entourés de miradors surmontés de barbelés et gardés par des soldats armés accompagnés de leurs chiens, mais dans un ensemble de bâtiments plus petits qu’on nomme « La Colonie ». Bien sûr, on y accède tout de même par des sas très sécurisés, et il faut montrer patte blanche. Le tout est impressionnant. On sent qu’il vaut mieux résider à l’extérieur. La bâtisse, dans son ensemble, ressemble plus à une ferme qu’à une prison. Ici, les prisonniers condamnés pour des délits mineurs sont en semi-liberté. Ils sont astreints au travail des champs et à l’élevage du bétail. Pour ceux qui aiment la vie au grand air, c’est paradisiaque. Gilles et Faustine rencontrent Charles, un détenu très sympathique qui souhaite arrêter de boire. Ils s’attendaient à plus de monde, mais c’est le seul qui a choisi de venir ce soir, les autres préfèrent regarder le foot à la télévision. Charles leur parle beaucoup de sa vie de reclus, de la solitude et du sentiment d’abandon. Par ailleurs, il leur explique que, contrairement à ce qu’on croit, le sevrage n’est pas si facile que cela à la Colonie, tant il est aisé de se procurer tout ce qu’on souhaite, alcool ou drogue. Gilles et Faustine étant déjà un peu au courant, ils confirment que, dans ces conditions, il n’est effectivement pas facile d’arrêter de boire. La

première séance a bien plu à Charles qui souhaite les revoir. Rendez-vous est pris pour la semaine suivante.

Première rencontre

Du vingt-six février au vingt-six mars, Faustine est engagée chez Clintec, une filiale de Nestlé, dans la charmante petite ville de Vevey située au bord du Léman. Les locaux de Clintec sont également situés à Vevey, mais pas dans le célèbre bâtiment en Y. Son anglais parfait lui a ouvert des portes, semble-t-il. C'est d'autant plus formidable qu'il paraît que Nestlé reste fidèle à ses intérimaires, affirme sa responsable à l'agence Adia. Si on y met les pieds une fois, il est permis d'espérer un boulot fixe un jour. Et alors, c'est la planque.

Ce matin, avant toute chose, Faustine a rendez-vous au siège pour récupérer son badge. On la prend en photo ; c'est tout juste si on ne lui colle pas une ardoise comme pour les criminels, c'est dire si ici « on » prend la sécurité au sérieux ! Ces formalités accomplies, on l'envoie au bureau ad hoc pour y recevoir les instructions générales : celles relatives à la fermeture des portes, à l'endroit pour se parquer, aux tickets restaurant, aux heures d'ouvertures du magasin Nestlé et toutes ces autres choses prétendument utiles à connaître. Une fois libérée de ces contraintes, Faustine se rend rue de la Madeleine, dans les bureaux de Clintec. Cette filiale, en

collaboration avec le groupe britannique Baxter, est en passe de devenir le premier producteur mondial d'aliments destinés aux malades qui ne peuvent se nourrir normalement. Entre autres, la nourriture enrichie pour les gens atteints de cancers. Tout ici : les tableaux, les contrats, les courriers et les présentations de projets, se fait en anglais, bien entendu. Faustine planifie également les voyages de ces messieurs. C'est chose facile, car le géant mondial de l'alimentaire possède sa propre agence de voyages, il suffit de téléphoner ou d'envoyer un fax au siège pour obtenir tout ce dont on a besoin. Pour Nestlé, miraculeusement, les places d'avion ou de train se libèrent sur le champ et idem pour les chambres d'hôtel alors que tout est complet partout. Rue de la Madeleine, l'ambiance est excellente, le patron, bientôt à la retraite, n'a qu'une exigence : qu'on lui apporte un bouillon à onze heures. Cela fait bien rire Faustine : n'est-ce pas tenter le diable ? Pendant toute la durée de sa mission elle s'appliquera à respecter l'heure exacte, juste pour voir si l'expression est juste. Elle s'avère fausse ; son patron s'accroche à la vie. Indépendamment de ce détail, la jeune femme s'amuse énormément chez Clintec. Elle se lie d'amitié avec Madeleine, la deuxième secrétaire du bureau, une jeune fille très délurée et enjouée. Celle-ci la fait profiter de ses connaissances dans tous les domaines concernant la multinationale. La cantine, par exemple, est extraordinaire. On peut y manger ce que l'on veut pour trois francs six sous. Parfois, Madeleine déjeune avec une amie qui travaille à la maison mère. Un jour, elle invite Faustine à se joindre à elles au restaurant des cadres, loin des *vulgum pecus* qui se contente de

la cantine. Ici, pour à peine plus cher, mais sur réservation uniquement, on entre dans un cinq étoiles avec nappes blanches, verres en cristal et service à table, en plus de la vue sur le Léman à travers les jardins. Que de gens importants dans ce monde inconnu qui s'ouvre à la jeune femme ! Elle ressort aussitôt sa panoplie d'ethno-egologue. Autre surprise : le magasin Nestlé. Un mini-supermarché, situé au milieu du parking, où tous les employés peuvent se fournir à prix réduit. Les pauvres ! Leur salaire n'est-il pas suffisant ? Décidément, on ne prête qu'aux riches ! Sa mission terminée, Faustine s'en va avec un peu de regrets et beaucoup de chocolat ; elle n'oubliera pas l'expérience de sitôt.

Adia propose à à la jeune femme d'attendre une nouvelle mission chez Nestlé, histoire de renforcer sa position, mais celle-ci refuse, ne pouvant prendre le risque de rester trop longtemps sans travailler. De fait, avec les deux voitures, le bateau, l'énorme loyer et deux salaires moyens, ils ne s'en sortent pas.

Gilles ne l'avait pas encore dit, mais il possède également une maison. Enfin, *posséder* est un bien grand mot. Il a investi dans une villa mitoyenne quelques fonds propres hérités d'une vieille tante, mais pour le reste, la maison appartient toujours à la banque. En clair, il paie des intérêts et une assurance-vie pour une habitation qu'il n'occupe ni ne loue, ayant été trop malade et/ou alcoolisé pour faire le nécessaire en temps et en heure. Et pourtant elle est sympa. Il la fait visiter à Faustine, elle est spacieuse, bien située, ils auraient tout à fait pu y vivre. Quel gaspillage ! Pour couronner le tout, Faustine découvre, prenant en main les finances du ménage,

que son cher et tendre est à la tête d'un portefeuille d'assurances ruineux, c'est le moins qu'on puisse dire. Incroyable ce que la peur fait faire aux gens ; il doit être assuré pour à peu près tout. Elle décide d'y mettre bon ordre dès que possible. En attendant, elle accepte une nouvelle mission dans les télécoms, elle commencera le lundi suivant.

Deux jours plus tard, Faustine s'offre le coiffeur. Elle aimerait surprendre son époux à l'heure du repas, dans un restaurant proche de son atelier, où il a ses habitudes. Les cheveux joliment raccourcis, elle se pointe vers midi douze. Son chéri est déjà assis, entouré de ses compagnons de table, pour la plupart travaillant dans une jardinerie proche. Gilles, ravi de la surprise, présente fièrement sa femme à la ronde, l'installe à ses côtés et lui commande une assiette. Parmi les hommes présents, il y a Jacques, cet ami pépiniériste dont il lui avait déjà parlé. Celui que sa femme a abandonné, lui laissant élever seul les deux fillettes qu'elle avait eues d'un précédent mariage. En voilà un qui sait ce que c'est que de subir le sort de millions de femmes pense Faustine en lui serrant la main. Puis elle prend place à côté de son mari. Quelques minutes plus tard, un nouvel arrivant interroge :

— Puis-je me joindre à vous ?

— Vincent ! s'exclame Gilles, je suis désolé, Faustine a pris ta place. Au fait, tu ne la connais pas encore, j'ai le plaisir de te présenter ma femme.

— Enchanté, chère madame, s'incline Vincent avec un beau sourire.

— Pardon, je vais m'installer ailleurs.

— Mais non, ce n’est pas nécessaire. Je vais juste prendre la chaise qui se trouve derrière moi. J’aurai largement la place de poser mon bock.

Ainsi tout s’arrange, la serveuse apporte l’assiette de Faustine en même temps que le bock de Vincent. Il prétend que cela remplace aisément un repas. Faustine en doute. Nous sommes fin mars, il ne fait pas encore très chaud et travailler en extérieur brûle des calories, non ? La conversation roule sur des banalités et des plaisanteries, puis à treize heures vingt-cinq on se sépare. Le boulot reprend à la demie.

Le deux avril, chez Ascom, Faustine remplace une secrétaire partie trois semaines en vacances. Dès le lundi suivant, après une journée de formation avec ladite secrétaire, elle roulera en solo. Le même soir, elle est conviée au pot de départ. Encore une fois, elle constate que ce monde n’est pas fait pour les alcooliques abstinents. On la regarde par en dessous lorsqu’elle refuse un verre de vin et c’est de nouveau la croix et la bannière pour obtenir un peu d’eau. Ce soir, en séance alcoolique anonyme, elle évoquera ce problème récurrent. Comment font les autres ?

Faustine a été engagée pour seconder une douzaine de commerciaux. Entre deux courriers, elle complète des tableaux de données. Très vite, elle s’ennuie, jusqu’au moment où elle se rend compte que si ses collègues ne se bousculent pas pour lui donner du boulot, c’est qu’ils n’ont pas le temps, entre deux clients, d’écrire les brouillons des lettres qu’ils veulent envoyer. C’est ce qu’ils faisaient pour leur secrétaire titulaire, apparemment pas une flèche en

élaboration de courrier. Faustine leur explique que trois mots suffisent en général pour qu'elle s'en sorte très bien. C'est son boulot après tout. À partir de là, chacun rattrape son retard, elle a enfin assez à faire.

À la maison, c'est la dèche. Le frigo est vide et Gilles ne semble pas décidé à faire des efforts. Pour lui, dépenser vingt francs par jour au restaurant est normal, il ne voit aucune raison de changer. C'est Faustine qui se prive de repas ou se contente de sandwichs. Elle n'a aucune aide à espérer de l'extérieur. Les parents de Gilles ne sont pas du genre à filer de l'argent à tort et à travers. Un sou est un sou, ils sont bien placés pour le savoir en tant que commerçants. Ils veulent bien aider les jeunes mariés, mais en nature uniquement. Souvent, pendant cette période, Elly partagera des pâtes ou du riz. Gilles a bien tenté de gaver Faustine de croquettes de riz, mais elle n'a jamais réussi à les avaler. Malgré cela, la solution la plus évidente qui serait de chercher un logement plus petit et moins cher n'est jamais évoquée. Ou, si Faustine tente de l'aborder, elle est aussitôt écartée, au motif qu'ils « méritent » ce bel appartement, du simple fait qu'ils ont fait l'effort d'arrêter de boire. Dès lors, ils iront jusqu'à vider les boîtes de conserve sans étiquettes offertes par Patricia en cadeau de mariage. Ils n'auront pas toujours mangé ce qu'ils préfèrent, mais au moins ils auront bien ri en tombant sur des ananas alors qu'ils espéraient du cassoulet.

Roulez jeunesse !

Le monde ne tourne pas qu'autour de Faustine et Gilles. Il s'y passe de quoi nourrir les conversations du dimanche chez les beaux-parents. Myriam est toujours à l'affût de faits divers et géopolitiques. Elle tente d'élever le débat au-dessus des ragots et commentaires stagnant au niveau du café du commerce. Le vingt-six février 1993, une bombe explose au World Trade Center de New York. Cet attentat est considéré comme le premier attentat djihadiste de l'histoire contre un pays occidental. Autre grande nouvelle, l'élection de Ruth Dreifuss au Conseil Fédéral. C'est la deuxième femme qui s'y distingue après Elisabeth Kopp, virée manu militari pour *délit d'initié*. Faustine est enchantée du succès de sa consœur. Mais sa belle-sœur ne se contente pas de ce rôle de gazette politique. Dans l'incapacité physique et psychique d'en profiter elle-même, elle offre des places de concert aux jeunes époux. Sous réserve qu'ils lui racontent tout ensuite. Ainsi, en avril 1993, ils auront la chance d'assister au récital de Peter Gabriel. D'avance, ils s'en réjouissent.

Faustine espère toujours trouver un poste fixe. Mais on dirait bien que les trente glorieuses sont

définitivement dépassées. Après Ascom, c'est Madeleine qui lui propose un nouveau mandat à domicile pour le Centre international de Glion. Cela lui permettra au moins de tenir jusqu'à fin juillet. Il s'agit de reproduire plusieurs manuels de cuisine destinés aux apprentis de l'école hôtelière. Dans la foulée, plusieurs travaux s'ajoutent à l'ensemble, elle est donc suffisamment occupée pour l'instant. Cela ne l'empêche pas d'essayer d'opérer quelques coupes sombres dans le budget familial. D'abord s'occuper du portefeuille d'assurances exorbitant de son époux. Ayant pris rendez-vous avec leur agent, ils se heurtent à un personnage d'une extrême mauvaise foi qui leur interdit carrément de changer quoi que ce soit tant que la maison n'est pas vendue. Elle n'est garantie que par les deux assurances-vie de Gilles. Qu'à cela ne tienne, explose Faustine, nous allons harceler l'agence pour qu'elle se sorte les pouces du cul ! C'est chose faite dès la semaine suivante. Commence alors la longue attente. Des visites sont organisées pendant plusieurs mois.

En avril, ils rendent visite à Stéphane, aux Oliviers, le centre de désintoxication pour alcooliques de Lausanne. Le frère de Faustine ne va pas bien du tout. Ses enfants lui manquent, il ne sait toujours pas ce qu'est devenue sa femme, ni s'il la reverra un jour. De plus, il trouve l'endroit sinistre, ce qui n'est pas fait pour lui remonter le moral. Gilles et Faustine craignent une rechute. Ils partagent un repas avec le jeune homme et tentent de lui remonter le moral. Ils constatent qu'effectivement l'endroit est bien moins joyeux que la Métairie. Hélas, ils n'ont plus les

moyens de la lui offrir, quant aux assurances, au vu du nombre de malades, elles ont bien évidemment cessé de placer l’alcoolisme sous l’étiquette « dépression », question de rentabilité bien entendu. Par conséquent, les caisses en profitent pour ne plus rembourser les soins ou alors dans des institutions publiques spécialisées. Le couple évoque néanmoins le retour du jeune papa à la maison et se fait une joie de l’accueillir. Plus tard, lorsqu’il aura retrouvé un emploi, Stéphane cherchera un appartement et récupérera ses enfants. Mais pour commencer, il s’installera provisoirement chez Gilles et Faustine. Rassuré, rasséréné, Steph retrouve le sourire et se montre un peu plus optimiste lorsqu’ils se séparent.

Le concert de Peter Gabriel à Lausanne fait salle comble. C’est la première fois de sa vie que Faustine participe à ce genre de manifestation. Si elle apprécie cette musique, toutes proportions gardées, elle est sincèrement éblouie par les effets spéciaux et le côté « show » du business. Toute cette fumée, ces accessoires qui tombent du ciel, ces couleurs et ces basses qui remuent les tripes, l’épatent. Plus que la prétendue poésie, elle jauge le côté technique. Il faut avoir vu cela au moins une fois dans sa vie. Par contre, en ce qui la concerne, moitié moins de décibels rendrait la chose plus supportable. La foule aussi l’impressionne ainsi que le flot discontinu de voitures au moment du départ.

Miroirs, le groupe AA qu’ils ont fondé, se porte bien. Il y a de plus en plus de monde le mercredi soir. Gilles et Faustine s’y rendent régulièrement mais

prennent un peu moins la permanence téléphonique, faute de temps. Par contre, ils s'investissent également dans les autres groupes. Ils s'y amusent beaucoup aussi. C'est incroyable ce que les alcooliques peuvent être créatifs et drôles quand il s'agit d'étancher leur soif. Entre Lucia qui faisait tremper du persil en guise de camouflage dans un verre de vodka, jusqu'à Marcel qui avait montré à son chien toutes les planques où il avait caché de la gnôle afin de n'avoir plus qu'à se laisser guider. Anne, la grande Anne, ex-directrice de la Métairie, explique que la plupart des alcooliques compensent leur « vice » par un perfectionnisme appliqué. C'est souvent ce qui rend le pardon de leurs excès plus facile… tant qu'ils n'ont pas cassé la baraque bien sûr !

Cela explique pourquoi de grandes entreprises comme IBM ou Nestlé choisissent parfois d'embaucher des alcooliques abstinents. Il n'y a pas meilleurs travailleurs, ni plus engagés. Faustine veut bien la croire. Quand on arrive à se sortir du piège, on est prêt à tout pour peu qu'on nous donne une seconde chance.

Un soir, Gilles rentre à la maison, empli d'un enthousiasme communicatif :

— Tu te souviens de mon pote Vincent ?

— Qui ?

— Le jardinier à côté duquel tu t'es assise l'autre jour au restaurant. Ce midi, il m'a demandé comment j'avais arrêté de boire.

— Ah, oui. Je ne savais pas qu'il était alcoolique, et alors ?

— Si, si, et en ce moment c'est difficile pour lui.

Alors je lui ai proposé de nous accompagner aux Terreaux ce samedi, il y a une séance ouverte avec un témoignage.

— C’est une super idée, j’espère qu’il viendra.

De fait, samedi, Gilles rentre du boulot suivi par Vincent.

— Bonjour ma chérie ! Vous vous installez sur la terrasse pendant que je nous prépare un café ? Je voudrais expliquer à Vincent le fonctionnement d’un groupe AA avant la première séance. Qu’il ait déjà un pied dans la place.

Il fait un temps magnifique ce huit mai 1993. Le trio s’installe sur la terrasse, Faustine arbore les toutes nouvelles Ray-ban que son opticien de mari vient de lui offrir.

Vincent reste muet un bon moment. Cela devient presque gênant. Pour finir Faustine lui demande :

— Est-ce que quelque chose te dérange ?

— C’est juste le fait de ne pas voir tes yeux. J’ai du mal à converser si je ne vois pas le regard de l’autre.

— Désolée, j’ai les yeux fragiles et besoin de lunettes teintées, mais je peux tourner le dos au soleil si tu veux. Voilà, ça va mieux ?

— Oui, merci !

— Et sinon, tu as bu aujourd’hui ?

— Mais, Faustine, cela ne nous regarde pas ! intervient Gilles.

— Ça fait trois semaines que je bois en continu. Vu que j’ai prévenu mes amis que j’allais arrêter de boire, j’ai picolé encore plus, en me disant chaque fois que ce serait le dernier verre…

— Au moins, tu es sûr de ton succès. Alors, là, tu es complètement bourré ?

— Exact !

— Eh bien ça ne se voit pas !

— Non, j'ai cette chance, enfin, si on peut dire, je peux boire tout ce que je veux sans que ça se remarque.

Gilles intervient :

— Alors, les jeunes, on y va à cette séance, ça va être l'heure !

Lorsqu'ils arrivent à l'espace culturel des Terreaux, la salle est presque comble. Faustine ne peut cacher sa déception en apercevant celui qui va livrer son témoignage.

— Encore lui ! Ça fait la cinquantième fois qu'on l'entend, ça ne va sûrement pas plaire à Vincent.

— Mais qu'est-ce que tu en sais ? Et qu'est-ce que c'est que cette manière de juger ainsi ? Tu sais bien que chacun prend ce dont il a besoin, si ça se trouve ce sera exactement ce qu'il faut à Vincent.

— Tu as raison, je suis idiote, tout cela ne dépend pas de moi. C'est juste qu'il a une voix si monocorde… j'aurais aimé quelque chose de plus vivant pour une première.

Vincent semble très attentif à tout ce qu'il voit et entend pendant l'heure qui suit. Pas plus que les autres, il ne pose de question une fois que B. a terminé sa prestation. Il ne se présente pas non plus, bien que sa présence en tant que nouveau suscite quelque curiosité. En fin de séance, il se lève avec les autres pour participer à la prière de la sérénité. Aux Terreaux, les locations de salles se succédant, on vide les lieux rapidement ; le rituel du café a lieu dans le restaurant qui occupe le rez-de-chaussée. Vincent suit

le mouvement. Autour de la table, en plus d'eux trois, sont assises Monique et Antoinette. Chacun commande un thé ou un café, voire de l'eau ou une bière sans alcool. On attend que Vincent s'exprime.

— Une bière, s'il vous plaît.

Merde ! il n'a rien compris au film. Faustine n'a pas réagi ouvertement, mais elle n'en pense pas moins. Ce n'est pas le premier échec auquel elle assiste, mais quand même, elle espérait que leur protégé était prêt à s'arrêter et cela ne semble malheureusement pas être le cas. La conversation s'emballe rapidement sur d'autres sujets, mais chaque personne présente ne peut s'empêcher de surveiller, du coin de l'œil, ce verre de bière provocant et surtout la main qui va le saisir, la bouche qui va le boire. Vincent, totalement inconscient de ce qui se joue, écoute ses nouveaux amis et participe du mieux qu'il peut à la conversation. Une vingtaine de minutes plus tard, hélant le garçon il demande :

— Excusez-moi, vous pourriez remporter ça et m'apporter un café à la place ?

Avec un large sourire, repris en chœur par l'assistance, le serveur s'exécute. Il ne fera jamais payer la bière.

Ce soir, Faustine aurait bien voulu que Vincent vienne dormir chez eux, afin qu'ils puissent réagir rapidement en cas de malaise, mais le jeune homme refuse, acceptant toutefois que Gilles le raccompagne. Il a besoin d'être seul pour « digérer tout ça ».

Le joli mois de mai

Quand il revoit ses amis, le lundi suivant, à la séance AA de Prilly, Vincent leur avoue qu'il a passé un dimanche pénible. Il en a bavé, surtout la nuit. Ses muscles ont très mal réagi, il était tétanisé avec des maux de tête épouvantables, il a cru crever. Faustine regrette qu'il ne soit pas venu les voir, ils auraient sûrement pu l'encourager et l'aider. Ils le plaignent abondamment et se réjouissent qu'il aille mieux. Ils se sentent impuissants de n'avoir rien pu faire, mais il est vrai que ces choses-là ne peuvent se vivre que seul. Désormais, semble-t-il, le jeune homme est tiré d'affaire. Il a échappé au delirium et à la cirrhose. Il n'a plus qu'à terminer son apprentissage tranquillement, passer ses examens et chercher du travail pour le mois de juillet.

Vincent a raconté succinctement à Gilles et Faustine qu'après avoir travaillé pendant plus de treize ans dans l'éducation spécialisée, il a eu besoin de se rapprocher de la nature. D'où cet apprentissage entrepris à une époque de sa vie où partaient à vau-l'eau son second mariage, sa première paternité et tout le reste. Il a bu pour oublier et ce n'est que lorsqu'il a été tenté de jeter sa voiture contre un arbre qu'il a compris, pulsion de survie, qu'il devait réagir.

Vers la fin du mois, ceux qui l’entourent attendent avec anxiété les résultats des examens. Ce serait un miracle qu’il soit reçu, dit-il parfois, car ses patrons l’ont rarement laissé participer aux cours. De plus, le soir, il était bien trop épuisé pour ouvrir un bouquin et on ne parle même pas de son alcoolisme. Or, sacré Vincent ! non seulement il a passé haut la main, mais en plus il se paie le luxe d’être le premier apprenti du Canton dans son domaine. Il reçoit un prix substantiel pour cela. Faut-il qu’il soit une tête ! Non, dira-t-il, quand on est passionné par un sujet, il est facile de l’intégrer. D’ailleurs, il doit beaucoup à son maître d’apprentissage qui lui a tout transmis et même offert son propre greffoir ! Cela dit, Vincent trouve que son succès est injuste vis-à-vis des autres apprentis. Il a l’impression de les avoir spoliés, eux qui ont souvent entrepris ces études contraints et forcés, sans véritable engouement. Néanmoins, au vu de sa situation financière extrêmement précaire, il est reconnaissant de pouvoir régler une ou deux factures en souffrance grâce à son prix.

Faustine travaille en continu pendant tout le mois de mai ; Gilles, persuadé que cela va durer toujours, se met dans la tête qu’ils pourraient s’offrir un nouveau bateau. Un de ses amis, Patrick, construit des hors-bord sur mesure. Il lui a proposé un modèle d’à peine huitante mille francs. Après tout, pour les vacances, c’est moins cher qu’un chalet à la montagne, argumente Gilles pour convaincre sa femme. Pourquoi pas ? se dit Faustine dans un premier temps et elle accepte d’essayer un prototype. Patrick le leur fera essayer en surfant dans le sillage

des bateaux de la *Compagnie Générale de Navigation sur le lac Léman*. Le jeu est si violent avec ses sauts et soubresauts que Faustine est terrorisée, les bateaux sont énormes comparés à leur coque de noix, elle reste stoïque mais est heureuse de rentrer saine et sauve au port. Cependant, sa raison lui dicte de ne pas répondre aux sollicitations pressantes du cher Patrick. Leur situation financière n'est pas suffisamment stable pour s'offrir un tel caprice. Quand elle aura enfin un poste fixe ou quand Gilles aura vendu sa maison, il sera toujours temps d'y penser. Malheureusement, dans un premier temps, son mari ne veut pas entendre raison et polémique sans fin. Faustine sait bien qu'il ne peut rien faire sans son accord, mais elle va tout de même jusqu'à prendre un rendez-vous en cachette avec sa belle-mère dans le but de s'en faire une alliée qui l'aidera à convaincre son époux, mais tout ce qu'elle reçoit en retour est une remarque lénifiante :

— Ah, oui, je me disais aussi qu'il était un peu exalté ! Mais ce n'est pas grave, tu sais, ça lui passera tout seul.

Elly a pris le parti d'en rire, fidèle à son habitude de ne surtout pas s'impliquer. Heureusement, parmi leurs amis, tous se joignent à Faustine pour faire comprendre à Gilles qu'il ne serait pas raisonnable de se coller des dettes sur le dos jusqu'à la fin de ses jours, même s'il pense que sa sobriété retrouvée mérite une récompense. Il renonce enfin, à bout d'arguments.

L'alerte passée, Faustine se remet au travail. Le mandat pour Glion se termine bientôt. On lui propose

bien deux postes chez Nestlé, mais ils sont d’un ennui mortel, elle ne donne pas suite. On lui propose alors de travailler quelques heures par semaine chez un honorable vieillard, scientifique à la retraite souhaitant mettre un peu d’ordre dans ses papiers. Pourquoi pas ? C’est toujours mieux que le chômage. Le vieux monsieur réside une partie de l’année à Corseaux, un petit village situé juste à l’entrée de Vevey. L’immeuble ne paie pas de mine, mais avec cette vue directe sur le Léman, les appartements doivent coûter un saladier. Pour commencer, son nouvel employeur entraîne Faustine sur le balcon où il a installé une table et deux chaises, afin d’y travailler confortablement. En chemin, on traverse le salon, lequel est occupé à 90 % par une maquette de train représentant la Suisse. Il y a tout : les lacs, les montagnes, les tunnels et des dizaines de trains qui roulent tous en même temps dans toutes les directions. Faustine est épatée. Les hommes sont de grands enfants ! Pendant un bon quart d’heure, il lui montre fièrement le fonctionnement de son jouet puis ils s’installent sur le balcon où Faustine doit prendre une lettre en note. Elle n’en connaîtra jamais la fin ni ne saura à qui elle est adressée, car le vieux monsieur s’endort au beau milieu de sa dictée. Lorsqu’il se réveille, il est temps pour la jeune femme de rentrer chez elle. Il la remercie d’un geste.

La semaine suivante, le vieil homme lui demande combien de temps elle pourra lui consacrer cet été.

— Tout l’été, je pense, répond Faustine. Mais si je pouvais avoir deux semaines de vacances au mois d’août, j’en serais très heureuse.

— Et vous avez des projets pour vos vacances ?

— Je ne sais pas trop, nous n’avons pas beaucoup de moyens. Je pense que cette année nous resterons en Suisse.

— Vous savez, madame, il se trouve que je possède un appartement à Cannes. Il devait être occupé cet été par un de mes amis. Or, celui-ci s’est désisté à la dernière minute. Si vous le souhaitez, il est à vous.

— Sérieux ? Gratuitement ?

— Bien sûr ! Pour qui me prenez-vous ? Un menteur ?

— Pardon, mais j’ai juste de la peine à y croire, ça serait trop beau ! Merci, monsieur, merci beaucoup ! C’est un magnifique cadeau ! Surtout envers quelqu’un que vous ne connaissez pas !

— Trop heureux qu’il puisse servir. Ma gouvernante vous donnera les clés. Moi, je ne descends pas tout de suite, il fait encore trop chaud, je vous noterai l’adresse où la trouver la prochaine fois que vous viendrez. À la fin de votre séjour, je serai rentré, vous passerez me rendre les clés chez moi. Et ne vous préoccupez pas du ménage, mes gens ont l’habitude, il y a aussi le téléphone, vous ne rembourserez vos communications que si elles sont très onéreuses.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, nous utilisons rarement le téléphone.

Faustine chante à tue-tête dans sa petite voiture sur le chemin du retour à la maison. Le soir, elle saute au cou de Gilles en lui annonçant la bonne nouvelle.

— Tu te rends compte ? Un appartement pour nous seuls, quasiment des vacances à l’œil ! Quelle chance !

Gilles n’en revient pas, très vite ils s’organisent.

— On pourrait d'abord passer voir Jacques, mon ancien patron parisien, il vit à Bruyères-le-Châtel. Il nous a envoyé des fleurs pour notre mariage, tu te souviens ? Ça lui fera plaisir de me voir sobre !

— Comme tu veux, ma chérie, et nous irons aussi visiter un vieux pote à moi qui vit dans l'arrière-pays par la même occasion.

Le dimanche suivant, le jeune couple annonce la nouvelle aux parents de Gilles.

— C'est formidable, réagit Myriam et en plus vous allez pouvoir assister au concert de Jean-Michel Jarre à la Pontaise, juste avant. Vous avez toujours les places que je vous ai offertes à Noël ?

— Et comment !

Le spectacle de JMJ surpasse celui de Peter Gabriel, surtout en décibels. Faustine est fascinée par les mouvements de masse aux abords de ce stade pouvant accueillir plus de quinze mille personnes. Tout ça pour écouter un seul pékin ! Ici, on peut se permettre des « Ola » (vagues) à répétition, c'est joli et c'est marrant. La dernière fois que Faustine était dans un stade, c'était à Bâle en 1974 et les « Ola » n'existaient pas encore. Subjuguée, elle se prête au jeu, d'autant plus volontiers que la star de la soirée se fait attendre et que ça occupe. Quelle arrogance ! Quand il daigne enfin se montrer et bosser un peu, c'est pour se fiche de la tête des spectateurs en répétant un nombre incalculable de fois pendant la soirée : « Y a pas le feu au lac ! », plaisanterie éculée qui ne fait rire que lui et dont il ne connaît même pas la signification, cet ignare. Faustine est déçue.

Heureusement qu’elle n’a pas payé les places, elle se serait sentie flouée. Le seul avantage de la soirée, c’est que le stade est à deux pas de chez eux et qu’ils ont pu s’y rendre à pied. Demain, on dira à Myriam que c’était sensationnel ; inutile de la blesser, prétend Gilles. Faustine n’est pas tout à fait d’accord avec cette attitude, mais elle laisse faire, pour cette fois. Depuis qu’elle fréquente les AA, elle refuse de se servir du mensonge pour se tirer d’un embarras. Elle met un point d’honneur à toujours dire la vérité et à rester honnête autant avec les autres qu’avec elle-même. Elle ne laisse plus rien passer de ces petits accommodements si faciles et traque la malhonnêteté dans les plus petits détails. Elle souhaite faire le ménage dans tous les domaines de sa vie : ne jamais enjoliver, ne jamais romancer une situation, ne jamais maquiller la vérité, c’est désormais sa ligne de conduite et c’est loin d’être évident. Cela demande une vigilance de chaque instant. Le diable est dans les détails, paraît-il.

Juste avant leur départ en vacances, Faustine reçoit l’appel d’une société basée à Saint-Sulpice cherchant une secrétaire de direction. Voilà qui semble formidable. Lors du premier entretien, elle est interrogée par un monsieur très intéressant, colonel qui plus est. Souhaitant se mettre dans les affaires, il s’est récemment associé aux autres membres du cabinet, en apportant un carnet d’adresses bien fourni. Fearn est un cabinet conseil en placement de personnel, autrement dit un chasseur de têtes. L’entretien se passe plutôt bien, Faustine semble faire l’affaire avec son anglais impeccable.

— Rappelez-nous début août, si vous êtes choisie vous commencerez après les vacances.

Tout semble s'organiser admirablement. Faustine est ravie, si la réponse s'avère positive, elle aura enfin trouvé sa planque pour faire son bébé à l'abri. Désormais, il ne reste plus qu'à lancer les lessives, repasser le linge et remplir les valises. Le jour J, le couple prend la route en direction de Paris. Roulant à l'inverse du flux des vacanciers, ils sont seuls au monde sur la plus grande partie du trajet. Ils mettent un peu de temps pour trouver la sortie de Bruyères-le-Châtel, mais y parviennent finalement. Apparemment la voiture n'a pas supporté le trajet, car ils tombent en panne à quelques kilomètres de leur but. Pfff, pfff, pfff et flop ! Plus moyen d'avancer d'un mètre, ces engins électroniques c'est nul ! Pas moyen non plus de téléphoner, ils sont au milieu de nulle part. Pour finir, une voiture s'arrête et embarque le couple jusqu'au prochain garage. Par chance, Gilles est affilié au Touring Club Suisse. Si une assurance était utile dans son portefeuille, c'est bien celle-là. Après deux heures d'attente, un très gentil dépanneur prend en charge leur véhicule, ils effectueront les réparations puis ramèneront la voiture à Genève. Pour obtenir un carrosse de rechange, Gilles et Faustine devront se rendre à la Gare de Lyon. C'est un moindre effort, mais au moins leurs vacances seront sauves. À partir de là, il ne leur reste plus qu'à trouver Jacques. Évidemment, Faustine a complètement oublié la route à suivre pour se rendre au domicile privé de son ancien patron. De fait, autrefois elle était rarement sobre lorsqu'elle était invitée et sa voiture connaissait

le chemin. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. En conséquence, ils se mettent à la recherche d'une cabine téléphonique. Trouver le numéro n'est pas simple, car Jacques est sur liste rouge. Finalement, après avoir appelé son bureau à Paris (Faustine connaît heureusement encore ce numéro-là par cœur), ils joignent Jacques qui vient les chercher. Le chaleureux Arménien serre Faustine sur son cœur à l'étouffer ; tout va bien, les vacances peuvent commencer !

Le couple passe trois jours idylliques chez les vieux amis de Faustine. Ils se reposent, bronzent dans le patio et rattrapent le retard de discussion des dernières années. Suite au départ de Maxime de la Prãna, Jacques a vendu sa société pour un franc symbolique. Ses fils sont installés à Toulouse où, grâce à ses relations, ils ont retrouvé du travail dans l'aéronautique. Il ne lui reste plus qu'à vendre sa maison de Bruyères ; quand ce sera fait, il rejoindra ses enfants dans le Sud.

Gilles et Faustine avaient prévu d'aller chercher leur voiture de remplacement en train. C'est direct jusqu'à la gare de Lyon, mais Jacques ayant un rendez-vous d'affaires à Paris, il propose de les y conduire. Pauvre Gilles qui vit alors la pire terreur de sa vie. Il est vrai que Jacques ne connaît pas les limitations de vitesse, que ce soit en ville ou à la campagne, et cela peut effrayer les âmes sensibles quand il roule à cent huitante kilomètres heure sur les petites routes départementales. Ils arriveront cependant entiers à la gare, juste avant la fermeture des bureaux, et prendront possession du véhicule que le Touring club leur a assigné. L'engin n'ayant aucune

reprise dans les côtes, ils ne risquent pas les excès de vitesse pendant ces vacances.

À Cannes, le couple se rend chez la concierge du papy scientifique et prend les clefs de l'appartement promis. C'est un joli deux pièces, spacieux et lumineux. Heureusement que Vincent a refusé leur invitation à se joindre à eux, car il n'y a qu'un seul lit double et le canapé en osier n'est pas pratique du tout. Ce premier soir, le couple dînera sur un ponton surplombant la mer. La nourriture est excellente et l'ambiance friquée à la mesure du prix de l'addition. Cela pose les bases des dix jours à venir. Gilles consomme à tour de bras, pull, chaussures, parfums, etc. sur la carte de crédit de Faustine qui finit par l'imiter dans une sorte de rage autodestructrice, parce qu'après tout il n'y a pas de raison que ce soient toujours les mêmes qui se servent. À part les boutiques et le coup de téléphone à Fearn – pour apprendre que Faustine est engagée début septembre –, ils ne feront que stagner sur le sable et manger au club de la plage tous les midis. Quant à faire l'amour, on oublie, ce n'est pas ce soir qu'on mettra bébé en route.

Un point d'orgue cependant : ce spectacle pyrotechnique, sur le thème de *Cinéma Paradiso*. Faustine n'oubliera jamais ces feux d'artifices enchanteurs, ni ces images du film projeté dans la nuit cannoise, musique sublime en fond sonore : Philippe Noiret et le petit Salvatore Cascio passant devant la lune sur leur vélo. Elle gardera de ce séjour à Cannes le seul souvenir de ces instants de poésie pure.

Automne à Lausanne

Au retour des vacances, c’est la douche froide. Les factures s’accumulent et les rentrées ne suivent pas. Chaque fois qu’elle se croit tirée d’affaire, un autre problème fait surface. Cette fois, c’est le « contrôle trisannuel » de la voiture qu’il va falloir passer, avec Dieu sait quels frais supplémentaires. Faustine ne tient pas plus que cela à l’argent, mais elle aimerait juste pouvoir payer les factures et qu’il en reste un peu pour se nourrir. Gilles refuse obstinément de parler déménagement, bien que la preuve soit faite par A plus B qu’ils vivent au-dessus de leurs moyens. S’il n’y avait que cela ! Faustine ressasse ses frustrations en attendant que son époux veuille bien se décider à mettre en route le bébé promis. Devant le peu d’appétence de son mari pour « la chose », à se demander si, par hasard, il ne serait pas… ? elle décide de prendre le taureau par les cornes et rendez-vous chez des spécialistes de la bébête qui monte qui monte. Ils obtiennent une petite place… dans un mois. À croire qu’ils ne sont pas les seuls en souffrance sur le marché du sexe.

Heureusement, ou malheureusement, c’est selon, le jeune couple n’a pas trop de temps pour l’introspection. D’abord, il s’agit de bosser et de

remplir les temps morts entre le retour des vacances et le début du contrat de Faustine chez Fearn, le chasseur de têtes, le treize septembre. Juste avant les vacances, elle avait placé une petite annonce proposant du secrétariat à domicile dans le journal de la région. Un matin, elle reçoit un coup de fil d'un client potentiel, Monsieur G, un ingénieur agronome spécialisé dans la gestion des ressources en eau, en terre africaine. En clair, avec son équipe, ils apprennent aux paysans des villages à creuser et construire des puits afin de devenir autonomes. Cela requiert une logistique importante. Lorsqu'ils se rencontrent, G. lui explique qu'il travaille pour le DFAE (Département fédéral des affaires étrangères) auquel il doit soumettre des rapports circonstanciés entre deux missions à l'étranger. Faustine est ravie. Cela représente du travail ponctuel et une jolie manne à venir. Elle pourra sûrement inclure ces travaux dans son emploi du temps malgré son boulot fixe. Elle se met aussitôt au travail sur le premier dossier. Créer des organigrammes avec les outils Word 5 qu'elle possède n'est pas une mince affaire, les heures se cumulent et l'expérience aussi. Lorsqu'elle présente le fruit de son labeur à son nouveau client, elle est bien accueillie. Monsieur G. occupe une vieille ferme dont il a transformé la grange en bureau gigantesque. Il y fait un peu froid l'hiver, période privilégiée pour retourner travailler en Afrique. Il explique à Faustine qu'il cherche également quelqu'un de compétent pour un projet qu'il met en place sur du très long terme. Le hic c'est qu'il faudrait accepter de n'être payée qu'à la fin du contrat, et encore si le projet rencontre le succès espéré, ce qui n'est pas garanti. Il est désolant

que les employeurs (ici l'État, dont on ne peut pas dire qu'il manque de moyens) usent de plus en plus de ce genre de combines pour faire des économies dans tous les domaines. Bientôt c'est l'employé qui devra payer son employeur s'il veut travailler ! Faustine ne se laisse pas séduire et décline l'invitation, elle préfère un revenu assuré, aussi modeste soit-il.

Ce mois de septembre 1993, le congrès annuel des Alcooliques Anonymes se déroule à Crêt Bérard. Le centre de rencontres comporte un ensemble de logements et de salles de conférences structurés autour d'un cloître, de sa chapelle et de son clocher de style néo-roman. Le tout est situé dans la campagne vaudoise au paysage de carte postale. S'y retrouvent plusieurs centaines de personnes. Aussi bien des alcooliques que des alanons (conjoints) et des alateens (enfants). Gilles et Faustine sont inscrits à toutes les activités. Faustine n'ose pas proposer son témoignage devant un si grand public, elle se contentera d'écouter celui des autres. Stéphane, toujours soigné aux Oliviers, a néanmoins obtenu une permission, le temps du week-end. Il en consacre une partie à ses filles et pour le reste, assiste à quelques conférences.

Au beau milieu du week-end, Gilles reçoit un appel de son agent immobilier. Celui-ci aurait éventuellement un client pour sa maison. Il a besoin de savoir jusqu'à quel montant il peut rabattre le prix de vente. Gilles est si content qu'il lui donne toute latitude. Tu parles d'une bonne nouvelle ! La fin des soucis est proche, il ne peut s'empêcher d'y voir un signe du destin.

Voilà qui est stimulant pour continuer à écouter les conférences et les témoignages. Faustine est particulièrement intéressée par les questions pratiques : comment revenir à la vie normale quand on arrête de boire ? Comment se comporter avec un conjoint qui redevient lui-même et, dans presque tous les cas, certainement plus celui qu'on a épousé ? Que faire quand cette personne a décidé de reprendre sa vie en main ? Avec les erreurs de parcours que cela implique, proportionnelles au nombre d'années où il était hors circuit, où il a perdu contact avec la réalité. Lorsque l'un des époux s'est vu obligé de gérer la totalité du ménage alors l'autre se perdait dans l'alcool, il lui est parfois difficile de partager les rênes et le pouvoir avec un compagnon sobre et lucide, désormais apte à faire face sans béquille. Les deux doivent s'adapter et réapprendre à se connaître en considérant non plus leurs défaillances, mais la richesse de leur parcours qu'ils mettront désormais en commun.

Faustine apprend que le conjoint d'un alcoolique est tout aussi dépendant et tout aussi malade que lui, la codépendance affective étant une maladie également cela explique bien des comportements biaisés. Faustine espère trouver dans ces conférences et ces témoignages des éléments qui lui permettront de comprendre les dilemmes de son couple. Elle se promet de consacrer toute la vitalité et l'amour dont elle est capable pour que son mariage fonctionne. Faustine n'a peut-être pas toutes les réponses à la fin du week-end, mais avoir entendu les témoignages de tant de personnes qui étaient au fond du gouffre et qui s'en sont sorties l'a regonflée à bloc. C'est donc

toute joyeuse qu'elle reprend le chemin de la maison.

Charles, le détenu qui souhaitait arrêter de boire, les fait appeler un soir ; il aurait bien aimé participer à une séance. Gilles propose aussitôt de venir le retrouver. Le jeune homme passe l'été sur un alpage assujetti au pénitencier mais situé au beau milieu de nulle part. Après plusieurs heures de route, Gilles et Faustine parviennent à trouver l'endroit. Il est clair que si on souhaite s'enfuir d'ici, il faut compter plusieurs jours de marche et une bonne boussole. Charles semble heureux de sa sobriété retrouvée, il mène une vie saine avec deux ou trois autres vachers, à s'occuper du bétail, confectionner des meules de fromage et nettoyer les étables. Il fait goûter de la double-crème à ses amis ; c'est tout simplement divin. Charles se pose beaucoup de questions quant à sa libération proche et son avenir. Il espère trouver en AA un soutien moral qui lui permettra de reprendre pied dans la vraie vie. Le couple tente de le rassurer en lui offrant de la littérature et en lui transmettant les coordonnées de Miroirs. Ils l'encouragent à s'y rendre, sans pour autant négliger les autres groupes, de façon à multiplier ses chances de rétablissement. Parmi tous les membres, il pourra se choisir un parrain. Gilles et Faustine sont bien placés pour savoir à quel point il est important de se sentir bien intégré, mais pour cela, il faut se donner du temps, en fréquentant les groupes, jusqu'à trouver celui qui convient.

Le treize septembre, Faustine commence son nouveau travail chez Fearn. Son patron, un très sympathique colonel à la retraite de l'armée suisse,

est jeune encore et ambitieux. Faustine accomplit un travail de secrétariat pépère, le seul bémol étant un ordinateur archaïque qu'il faut traiter avec un extrême ménagement sous peine de grève illimitée. Elle finit néanmoins par le maîtriser. Les autres secrétaires du bureau, Mireille et Katia, sont de chics filles. Mireille, la cinquantaine joviale, a élevé seule ses quatre fils. Elle ne tarit pas d'anecdotes à ce sujet. Quant à Katia, jeune trentenaire ambitieuse vivant dans un des rares châteaux du canton de Vaud recyclé en appartements privés, elle glose à loisir sur les aventures de ses colocataires et les fiestas qu'ils organisent. On peut dire que l'ambiance est bonne. La voiture de Faustine commençant à se faire vieille, c'est souvent Gilles qui accompagne sa femme le matin et vient la rechercher le soir. Elle a choisi de faire un 80 % et de ne pas travailler le lundi afin de rester avec son mari.

En octobre, Stéphane sort enfin des Oliviers. Il est très heureux du résultat de sa cure, bien qu'une rechute sans gravité lui ait fait craindre de ne pas y arriver. C'eût été dramatique, car pour lui l'enjeu est de taille. Marina, sa femme et mère de ses enfants, n'est toujours pas réapparue. Personne ne sait si elle est retournée dans sa famille au Brésil, ou ailleurs, après son séjour au centre psychiatrique. Les services sociaux comptent donc sur le complet rétablissement du père et sa capacité à s'occuper de ses filles. Stéphane cherche du travail. Dans un premier temps, il effectue des tâches ponctuelles chez un réparateur d'instruments de musique installé dans le voisinage. Simultanément, il se fait engager par un membre AA

fermier de profession. Là, il apprend à apprécier la vie au grand air et les travaux des champs. Tous les soirs, il fréquente les groupes AA en compagnie de Gilles et Faustine. Entre les groupes, la permanence et leurs boulots respectifs, ils sont tous bien occupés.

Vincent, de son côté, participe à une majorité de séances ainsi qu’aux soirées spaghettis chez ses amis. Sa compagne du moment a rompu, au motif qu’elle ne souhaite plus vivre avec un alcoolique, alors qu’elle buvait autant sinon plus que lui. Cela montre que la crainte de se remettre en question peut vous amener jusqu’à renoncer à l’amour. Forte de son expérience de femme accomplie, Faustine console leur nouvel ami et lui explique – sans rire – le tréfonds de l’âme féminine. Quelle prétention à trente-six ans ! Mais pour l’heure, et plus prosaïquement, Vincent rencontre quelques difficultés avec le chauffage de son studio. En voulant ramoner sa cheminée lui-même, son propriétaire a projeté de la suie partout et c’est une sacrée cochonnerie à nettoyer.

Subséquemment, le jeune jardinier est viré de chez lui début novembre, sous un prétexte futile. Gilles et Faustine l’accueillent à bras ouverts. Le canapé du salon est très confortable, il peut dormir dessus aussi longtemps que nécessaire. On lui libère un placard et on partage les salles de bains. Quant à son matelas, seul meuble encombrant qu’il possède, ils l’entreposent à la cave en attendant des jours meilleurs. Ainsi s’organise la vie chez nos amis. Désormais, ils sont quatre à partager sous un même toit leurs rêves, leurs espoirs et leurs idées culinaires parfois audacieuses.

Le jour du rendez-vous au cabinet de sexologie arrive enfin. Il fait un temps radieux. Faustine et Gilles se présentent à l'heure dite et sont reçus par plusieurs thérapeutes, d'abord ensemble puis séparément. Une heure après, ils ressortent, gavés de bons conseils quant aux moyens de séduction, jeux évolutifs et exercices multiples aptes à relancer la machine déficiente. Et… bonne chance ! Faustine aimerait tant y croire. Le soir même, profitant de l'absence de leurs colocataires, ils s'attaquent au problème : repas fin, mets aphrodisiaques, déshabillé affriolant, parfum d'ambiance, toute la panoplie y est. Et ça fonctionne ! Gilles y va d'un bel enthousiasme, au point qu'il meurtrit sa compagne. Mais on ne va pas se plaindre, n'est-ce pas, que la roue tourne enfin ! L'ennui c'est que la flamme s'éteint aussi vite qu'elle s'est allumée, bientôt son mari reprend ses distances. Or, pour Faustine, il en faudrait plus que cela pour que la tentative soit concluante. Elle est persuadée que cet unique essai est voué à l'échec. Devant l'apathie de son époux, elle prend sur elle, et essaie de garder confiance. Les dimanches chez les beaux-parents deviennent pénibles. Elle aimerait pouvoir parler de ses problèmes avec sa belle-mère et sa belle-sœur, qu'elle tient toujours en haute estime, mais ces deux-là sont si imbues de leur fils et frère qu'il est hors de question de proférer la moindre critique. Tu l'as voulu, tu l'as eu, point final.

Quinze jours plus tard, Faustine accuse un retard de règles. Est-ce que… enfin ? Bien qu'elle soit quasi certaine, elle attend encore, cela ne fait que deux jours, elle ne voudrait pas être déçue. Au troisième,

elle fonce tout de même à la pharmacie. Le test est positif. POSITIF ! Victoire ! À midi, lorsque Gilles rentre du travail, elle lui montre le test. Ensemble, ils exultent, prennent des photos de la ligne bleue. Le soir, quand Stéphane et Vincent rentrent du travail, Faustine leur annonce la nouvelle en rougissant. Aussitôt, les deux hommes approchent une chaise et intiment :

— Assieds-toi ! Ne bouge pas ! On s'occupe de tout !

Quand la roue tourne

Bien qu'elle ose à peine y croire, Faustine n'attendra pas les trois mois usuels pour crier sur les toits son bonheur d'être enceinte. Elle exulte, elle triomphe. Dix ans, presque jour pour jour après le drame qui a bouleversé sa vie, un nouvel espoir se dessine. Faustine n'est pas superstitieuse, elle a nettement moins peur que la première fois ; son instinct lui dit que tout va bien se passer. D'ailleurs, sa santé est excellente. Lors de leur passage chez la nouvelle gynéco, Madeleine Z. leur a confirmé qu'en principe, il n'y avait rien à craindre par rapport à une myopathie éventuelle. En changeant de géniteur, Faustine a fait ce qu'il fallait, même si c'est un peu technique, dit ainsi. Qu'ils savourent leur bonheur en paix, Amen !

Au bureau, la future maman ne pipe mot bien entendu, elle termine à peine sa période d'essai. Pas sûr que ses employeurs apprécieraient ce coup de Jarnac. L'ironie du sort veut que ce soit son patron qui le premier annonce son départ prochain. Une entreprise du Golfe l'a débauché, il s'envole vers d'autres aventures dont l'une consistera à vendre des bijoux, fabriqués par son épouse, dans les Émirats.

Parmi les associés, il y a un moment de flottement. On ne sait plus si on doit garder Faustine… ou pas. Finalement, l'un des gentlemen pense avoir besoin d'elle. Elle pourra analyser et compiler des données de CV pour lui et les introduire dans la base. Si le travail en soi est assez rébarbatif, Faustine trouve néanmoins assez intéressant de constater comment cela se passe dans ce domaine du placement des élites aux postes clés des multinationales, des banques et des assurances, tels des pions sur un échiquier. Finalement ce sont des hommes comme ses patrons qui tirent les ficelles en disposant des cadres choisis aux endroits stratégiques. Mais qui tire leurs ficelles à eux ? Le plus marrant c'est que le fondateur de la société pour laquelle elle travaille est un Britannique pur *clotted cream*. Il fréquente même la famille royale d'Angleterre !

À la maison, une fois passés le premier enthousiasme et l'annonce à la famille élargie du nouveau statut du jeune couple, l'adrénaline redescend. Plus si jeune que cela d'ailleurs, le couple. Gilles, soudain conscient de la charge mentale qui pèse sur ses épaules de futur père, est en pleine mutation. Quand il ne plonge pas dans des crises d'angoisse existentielles, il développe des rêves de grandeur ; prétendant se mettre à son compte alors qu'il n'en a ni les capacités ni les moyens. Devenu hypocondriaque, il se plaint sans cesse, on dirait qu'il est en compétition avec sa femme. Dans l'intimité, par contre, Gilles ignore totalement Faustine, à un moment où elle apprécierait un minimum de soutien, ou au moins de tendresse. Or, il ne l'a plus touchée

depuis qu’il lui a fait cet enfant.

Un soir, à bout de nerfs, frustrée, inquiète pour l’avenir de son couple, Faustine fond en larmes devant Vincent. Ce dernier, compatissant, lui propose une balade au bord du lac. Quelques kilomètres de marche ne pourront que leur faire du bien, ils parleront tranquillement. Faustine prend son manteau et suit le jeune homme, en oubliant son mouchoir, comme d’habitude. Pendant la promenade, elle vide son sac. Y passent en vrac : l’attitude de Gilles pendant les dernières vacances, sa propension à la dépense, son inappétence au lit, l’impression de s’être fait gruger – ne lui avait-il par dit qu’il en voulait un ? – jusqu’à ce qu’enfin il le lui fasse, cet enfant. S’y ajoutent : son incapacité à s’adapter, son refus de déménager, le fait qu’il ne tienne pas compte de leurs montagnes de dettes et lui laisse tout gérer seule sans vergogne… cela devient d’autant plus lourd qu’elle est désormais responsable d’une nouvelle âme. Comment ne pas entrevoir ce qui l’attend devant tant d’inconséquence ? Son mari ne sera jamais un soutien, bien au contraire, il sera un enfant de plus. Et elle, pourra-t-elle tout porter sur ses épaules ? Pratiquement, sans doute que oui, quant à en être heureuse…

— Franchement, je devrais divorcer tout de suite, je m’en sortirais mieux toute seule.

Vincent compatit, mais déconseille la rupture. Il admire le couple formé par Faustine et Gilles, qu’il a toujours cru solide. Jamais il ne se serait douté de la réalité des choses ; vu de l’extérieur rien ne transpire de ce que Faustine lui confie.

— Justement, ça aussi me tue ! Cette hypocrisie, ce paraître fallacieux, je me sens comme un mensonge vivant à sourire, à faire semblant que tout va bien dans le meilleur des mondes, alors qu'intérieurement, je crève de trouille !

— Je vois. Mais tu sais, Gilles est aussi mon ami. Je pense le connaître un peu et je reste persuadé qu'il va se ressaisir. C'est un brave type et un gentil garçon, il ne te veut certainement pas de mal.

— Oui, il est gentil, c'est indéniable, mais c'est un père responsable que je veux, pas un deuxième enfant.

— Si tu n'essaies pas encore un peu, plus tard, tu regretteras sûrement de ne pas avoir persévéré. Pourquoi ne pas attendre la fin de ta grossesse ? Parfois les choses s'arrangent d'elles-mêmes après la naissance. Donne-lui encore une chance.

Deux heures de marche et de partage plus tard, Faustine obtempère, elle veut bien ramer toute seule encore quelque temps, mais il va falloir que ça change, sinon elle n'hésitera plus.

De fait, les choses évoluent. La semaine suivante, ça y est ! l'achat de la maison de Crissier se concrétise. Il a fallu rabattre drastiquement le prix, mais au moins Gilles n'aura plus cette épée de Damoclès sur la tête. Ils se retrouvent même en possession d'une petite fortune qui leur permet d'éponger toutes leurs dettes d'un coup. Faustine respire, il ne reste plus qu'à dégraisser le portefeuille d'assurances et on repart sur de bonnes bases.

— Ah, non, pas tout de suite, gémit Gilles, laisse-moi souffler, avec toi on n'en a jamais fini, je n'ai pas du tout envie de me retrouver face à mon assureur

maintenant !

Le vendredi suivant, Gilles rentre du boulot avec une bonne nouvelle. Il a rencontré Bodo, un ancien collègue opticien qui a suffisamment d'économies pour ouvrir une boutique à Lausanne. Il laisse entendre qu'il recherche un associé. Gilles s'y voit déjà. L'idéal serait que Bodo le prenne sans contrepartie financière. Cela donne lieu à de nombreuses discussions entre les deux hommes. Bodo n'est pas facile à convaincre, mais finit par se laisser séduire. Il est vrai que Gilles est réellement compétent dans son domaine et maintenant qu'il ne boit plus, il redevient une valeur sûre. Après tout, il pourra toujours réinvestir une partie de son salaire dans l'entreprise. Les deux hommes concluent un arrangement de principe, Gilles commencera dès que son employeur actuel le laissera partir. Il ne lui reste plus qu'à démissionner.

Le deux décembre, à l'occasion de sa fête d'anniversaire, célébrée chez ses parents, Gilles leur annonce la bonne nouvelle. Son père ne le voit pas d'un très bon œil.

— Ce n'est pas très loyal pour ton patron, après tout ce qu'il a accepté à cause de ta maladie, tu ne trouves pas ?

— Je sais, papa, mais je ne peux pas refuser cette occasion d'évoluer. J'ai donné tout ce que je pouvais à Renens, maintenant je dois aller de l'avant, m'améliorer, tu comprends ?

— Et ce Bodo, il est sérieux au moins ?

— Oui, tu peux avoir confiance, j'ai travaillé

plusieurs années sous ses ordres, il est formidable.

Cette fois encore, Faustine n'a pas dérogé à la règle bourgeoise du cadeau dispendieux. Elle a parcouru Lausanne de haut en bas pour lui trouver le Bandonéon Spécial Anniversaire de Raymond Devos comportant l'intégrale de ses œuvres. Elle commente :

— Je sais que tu en rêvais. J'ai pensé qu'ainsi, on aura de quoi s'occuper quand bébé fera ses dents et nous empêchera de dormir !

Puis elle profite de l'ambiance festive pour déclarer :

— Et cette fois, nous allons déménager !

— Pardon ? s'exclame en chœur le cercle de famille.

— Oui. Nous ne pourrons pas indéfiniment squatter à quatre dans notre appartement, beaucoup trop cher et bientôt trop petit, avec le bébé à venir.

— Bon, bon, d'accord, maugrée Gilles, qui n'apprécie pas du tout d'être mis devant le fait accompli en présence de ses parents.

— Parfait. Demain, à la première heure, j'envoie la lettre de résiliation de bail.

— Franchement, Faustine, tu m'as pris au dépourvu, tu sais très bien que je ne voulais pas déménager, attends un peu quand même. Et ne résilie pas le bail tant qu'on n'a rien trouvé !

— Pas d'accord, ce soir je demande aux autres ce qu'ils en pensent et on votera démocratiquement. Ça serait chouette qu'on trouve une jolie maison à louer à la campagne, non ? Avec un jardin et tout et tout !

— Ne sois pas si pressée. Peut-être qu'on pourrait voir ça l'année prochaine, quand le bébé sera né, c'est

tellement pratique pour moi d'être à trois minutes de mon boulot.

— Dans quelques semaines, si tu vas travailler chez Bodo au centre de Lausanne, tu prendras ta voiture, alors, quelle différence ?

Faustine se dit, en outre, que Gilles devrait avoir compris que la plus grande récompense pour avoir arrêté de boire, ce n'est pas de « mériter » un loyer exorbitant, mais d'être enfin débarrassé de cette saloperie d'alcoolisme. Le soir même, elle pose le sujet sur la table devant les garçons. Dans trois mois, on déménage. Qui est d'accord ? On passe au vote. Vincent et Stéphane étant déjà acquis à l'idée, Gilles n'a plus qu'à rejoindre l'enthousiasme général. Difficile de faire autrement à trois contre un !

Les semaines qui suivent sont bien occupées. Gilles démissionne officiellement. Son patron lui demande simplement de rester le temps qu'on engage un remplaçant. Vu le nombre d'amateurs sur le marché, cela ne sera pas long. Tous les soirs, sa journée de travail terminée, Gilles se rend chez son ami Bodo afin de mettre au point leur future collaboration. Il se targue de ses qualités artistiques pour créer le nouveau logo de *Bodo Optique*. Après tout, n'a-t-il pas dessiné moult fois les sculptures de Giacometti en s'imaginant faire des autoportraits ? Quel mégalo celui-là !

Par intermittence, Faustine est emplie de doutes. Est-ce que cet enfant sera suffisant pour remplir sa vie si elle ne trouve pas en Gilles la complicité, la complémentarité, l'amitié dont elle rêve ? Saura-t-elle

vivre sans la tendresse, sans le désir de l’autre ? Sans faire l’amour ou rarement ? Parfois elle se prend à regretter Maxime. Il avait, certes, bien des défauts, mais en treize ans de vie commune, elle n’a jamais manqué de tendresse, ni de câlins lorsqu’elle le souhaitait.

Cette année, c’est décidé, le repas de Noël réunira les deux familles chez les beaux-parents. On ne se séparera que le temps nécessaire à Vincent de participer à la fête instiguée par sa mère. Faustine, quand elle ne travaille pas pour Fearn ou Monsieur G. donne un coup de main au magasin pour préparer les couronnes de l’avent. Elle s’amuse beaucoup avec sa belle-mère et sa belle-sœur. C’est rigolo de jouer à la marchande, ça change.

À la maison, elle confectionne des biscuits pour tous, y compris pour les fêtes de Noël du groupe Miroirs et de l’Intergroupe. Leurs amis AA accueillent la nouvelle de cet enfant à venir avec enthousiasme. C’est un espoir immense, une preuve de plus que la vie repasse les plats, pour autant qu’on y mette un peu de sien. Beaucoup confient leur destinée aux bons soins d’une personne supérieure. Personne ne vous demande de croire en *Dieu*, mais bien sûr, vous en avez le droit.

Antoinette, une amie très chère, a réussi à faire venir son époux alcoolique à l’occasion d’une séance ouverte. Encore dans le déni, il refuse de venir aux séances fermées. Elle a tellement vanté les multiples qualités de cet homme à la ronde, au cours des séances précédentes, qu’elle ne supporte pas ses imperfections et encore moins qu’il se présente

complètement saoul en séance. « Tolérance, tolérance » lui susurre Faustine à l'oreille, ce qui a le don de la calmer immédiatement. Lâcher prise, accepter, tolérer, est une gymnastique quotidienne, non réservée aux alcooliques. Faustine, Gilles, Stéphane et Vincent fêteront aussi Noël et Nouvel An avec leurs amis, toutes religions confondues, dans les locaux de l'Intergroupe. Faustine s'est trouvé une nouvelle famille et les hommes qu'elle chérit en font partie. Elle est pas belle la vie ?

1993 est mort, vive 1994 !

Pendant que Gilles démarre sa nouvelle carrière, Faustine, Vincent et Stéphane se lancent à la recherche de l’habitat idéal pour trois hommes, une femme et un couffin. Dans la journée, Stéphane cherche du travail, en tant que musicien, cuisinier ou n’importe quoi d’autre. Vincent, quant à lui, est allé au bout de son contrat d’apprentissage et a rapidement trouvé un emploi de paysagiste dans un garden center, il va enfin toucher un vrai salaire et pouvoir participer au loyer.

Au boulot, Faustine continue, jour après jour, à entrer des données dans sa base en s’ennuyant ferme. Lorsqu’elle se décide enfin, sur pression de ses deux collègues, à informer ses patrons de sa condition *intéressante,* la riposte est sévère. Le directeur des ressources humaines se prétend trahi. Il fait comprendre à Faustine qu’il n’est pas dupe et sait parfaitement qu’elle l’a fait exprès. Elle se sent méprisée et minable, mais en même temps il n’a pas tort, le brave homme. Reste maintenant à assumer, tout en tirant le meilleur parti de la situation. De toute façon, lorsque son premier patron s’est volatilisé il y a deux mois, on lui a asséné qu’elle restait uniquement parce qu’on ne pouvait pas la virer, sa période d’essai

étant révolue. Aujourd’hui, on ne peut pas la renvoyer non plus, vu son état, mais on acceptera volontiers sa démission dès que possible. Faustine refuse. Elle n’a pas les moyens d’être pénalisée par le chômage. Il faut trouver autre chose. C’est à eux de mettre un terme à son contrat. Sûrement qu’ils le peuvent, malgré leurs dénégations et sa grossesse, étant donné que celui qui l’a engagée est parti. Il doit bien exister un précédent juridique pour ce cas de figure. Ce n’est pas sa faute après tout. Là, c’est le directeur des ressources humaines qui refuse. Il paraît que ça leur coûterait trop cher en indemnités. Faustine appelle son assurance protection juridique. Au bout de deux jours, celle-ci répond qu’elle ne peut pas intervenir étant donné que ses patrons sont affiliés à la même assurance qu’elle et que, du coup, il y a conflit d’intérêt. Quel intérêt ? Celui de l’employeur, évidemment. C’est génial ça, ils acceptent les cotisations des employés mais c’est les patrons qu’ils défendent ! Finalement, elle laisse tomber et demeure sur un *statu quo*. Ce monde est fou ! On déplore la dénatalité, on reproche aux femmes de faire des enfants et ensuite de s’en occuper. Qu’est-ce qu’ILS veulent à la fin ?

Ne trouvant pas la maison de leurs rêves dans les environs immédiats de Lausanne, Stéphane, Vincent et Faustine élargissent le champ de leurs recherches dans la belle campagne vaudoise. La petite ville d’Échallens, berceau de la Maison du blé et du pain, pas encore devenue une cité-dortoir, semble proposer des possibilités sympathiques. Ils visitent deux ou trois maisonnettes et appartements,

malheureusement beaucoup trop chers par rapport à leurs moyens conjugués. Finalement, à deux kilomètres de là, à Saint-Barthélémy, on leur propose une ravissante maison mitoyenne. Elle est équidistante des boulots de Gilles et Faustine, environ une demi-heure de voiture chacun, ce qui est supportable. Vincent, lui, se retrouvera gagnant, travaillant à Assens, soit à six minutes de là seulement. Dans cette maison, pour le même loyer, il y aura assez de place pour tous. Les actuels locataires libèrent les lieux fin mars. Il ne reste plus qu'à préparer les cartons.

Lorsque Faustine est enceinte de trois mois, on procède à une première échographie. Quel moment passionnant ! En 1984, aux USA, cette option n'avait pas été proposée pour Julien. Au Centre Hospitalier Universitaire Vaudois, la radiologiste ne peut pas encore déterminer à coup sûr si c'est une fille ou un garçon, il faudra attendre trois mois de plus pour la certitude. Faustine espère une fille. Gilles, un garçon.

Dans les groupes Alcooliques Anonymes, que la joyeuse troupe fréquente toujours assidûment, on se passionne pour la naissance de ce bébé. On tire des paris sur le sexe de l'ange, on se dispute pour un prénom, on tricote à qui mieux mieux la layette jaune ou blanche. Ces derniers temps, Faustine s'exprime beaucoup moins en séance. Elle s'est rendu compte à quel point il était plus enrichissant de se taire et d'écouter les autres. Un soir, Faustine et Gilles demandent à Monique, une de leurs plus proches amies et témoin de mariage, de bien vouloir devenir la marraine de l'enfant à naître. Celle-ci accepte, ravie. Monique vient de passer Maître Reiki après plusieurs

week-ends de stage. Passant la main sur le chakra de la spiritualité de Faustine, elle constate qu'il est bien ouvert et sent que le bébé est en pleine incarnation. Elle suggère aux parents de lire le livre d'Anne et Daniel Meurois-Givaudan : *Les neufs marches*. L'histoire d'une incarnation relatant dans le détail les métamorphoses que vit une âme avant et pendant la naissance. Faustine soupire :

— J'espère que ça m'apprendra l'empathie ton bouquin, j'ai l'impression d'en manquer en permanence. Je ne compte plus le nombre d'occasions où je reste sans voix devant une personne en détresse, ne sachant comment la consoler.

— Ne t'inquiète pas pour cela, répond Monique. Si tu ne sais pas quoi dire, il te suffit de prendre la personne dans tes bras et de la serrer bien fort. Ça vaut tous les discours de la terre.

— C'est tellement sensé ce que tu dis ! J'aimerais tant être capable de redonner ce que j'ai reçu en AA et en même temps je me sens si dépourvue de moyens pour le faire !

— C'est parce que tu compliques tout. Tu n'as pas besoin de sauver le monde, ni d'accomplir des miracles. Contente-toi de témoigner au jour le jour et de partager sur ce que tu connais sans fard ni dentelles. Ce sera déjà beaucoup.

Dès le samedi suivant, Faustine se précipite tout en haut de la rue de Bourg, dans une librairie ésotérique de sa connaissance. Elle y a déjà acheté plusieurs tarots divinatoires, un Yi-King et un traité de numérologie, mais ça, c'était quand elle avait encore du temps. Désormais, elle est mariée et maintenant elle attend un enfant. Fini les longs dimanches en

solitaire où elle pouvait s'ennuyer en toute impunité. Il faut savoir ce que l'on veut. Ainsi que le disait Madame de Maintenon, épouse morganatique de Louis XIV, à ses jeunes élèves de l'école de Saint Cyr : « Si vous ne savez pas ce que vous voulez, assurément, vous ne l'aurez pas ! ». Faustine trouve rapidement le livre désiré et, sitôt à la maison, se met à le dévorer. Quelle chance de l'avoir trouvé pile au bon moment dans le cours de sa grossesse ! Elle y apprend, entre autres, que si l'enfant à naître est très vite agressé par des musiques violentes, il apprécie par ailleurs les musiques douces et la voix de sa mère. Dans sa lecture, Faustine emmagasine une foule de conseils judicieux, complétés par tous ceux que la future marraine – par ailleurs infirmière de profession – lui prodigue. On ne saurait progresser dans de meilleures conditions. Malheureusement pour Faustine, son mari, le futur père, semble de plus en plus se détacher d'elle et de leur enfant, prétextant en boucle qu'il est trop occupé par son boulot et/ou les AA. Faustine est sûre qu'il y a autre chose, que ce ne sont pas les vraies raisons, mais elle ne trouve pas. À supposer qu'il en aurait envie, elle sait qu'il n'y a pas le plus petit espace dans son emploi du temps qui lui permettrait de la tromper. Il n'empêche que son bonheur en est terni et qu'elle ne sait pas vers qui se tourner. Vincent lui a conseillé d'insister et de tenir bon. Sa propre mère l'avait prévenue que son mari ne serait pas à la hauteur, quant à sa belle-famille, il est exclu qu'elle se mêle de quoi que ce soit. De toute façon la balance ne pencherait que du côté de Gilles, c'est une évidence.

Tout cela se passe en privé, bien sûr, parce qu'en public, il continue à être le joyeux drille correspondant à l'image qu'il souhaite donner. Lorsque David et Muriel, fils et belle-fille de Jacques C. l'ex-patron parisien de Faustine, viennent les voir à Lausanne, fin janvier, c'est lui qui les conduit à Château-d'Œx. David et Muriel, sa femme, rêvaient d'assister au festival international de ballons. Cet événement unique dans les Alpes suisses a lieu à la fin du mois de janvier. Faustine est très heureuse de pouvoir promener, héberger et rassasier ses amis. Elle a beaucoup travaillé avec David à la Prãna et s'est toujours bien entendue avec lui. En voilà un qu'elle aurait volontiers épousé ! Par ailleurs, elle est heureuse de pouvoir, avec son mari, profiter d'un spectacle qu'elle n'avait encore jamais vu, dont elle ne savait même pas qu'il existait. Elle est épatée par l'imagination des concurrents, la diversité des ballons, l'incroyable variété des formes et des couleurs. Les nuages de vapeur qui s'échappent des nacelles, telles des exhalaisons de dragons, sont impressionnants, tant par le son que par l'image. Toute la matinée les quatre amis assistent à la préparation du départ, qui ne se fera, en fin de compte, que dans l'après-midi, car il dépend de la direction des vents et de la force des courants. Lorsqu'enfin il est donné, c'est un gigantesque bouquet multicolore qui se disperse dans le ciel sous les applaudissements de la foule emmitouflée.

Les vendredis soir, après la séance AA, Stéphane, Vincent, Gilles et Faustine se rendent volontiers au McDo de Crissier. La musique n'y est pas trop agressive pour le bébé et c'est le seul « restaurant »

qu'ils peuvent s'offrir pour le moment, Stéphane n'ayant pas retrouvé de travail et Vincent se débattant dans des problèmes financiers incompressibles. C'est là que, vers la fin du mois de janvier, Faustine sent son enfant bouger pour la première fois. Des milliers de petites bulles explosent dans son ventre, c'est très agréable. On dirait que bébé a débouché le champagne ; pour un enfant d'alcoolique, ça promet ! De retour à la maison, le couple tente de s'accorder sur le choix d'un prénom, exploit difficile s'il en est. Il leur faudra des jours et des jours de palabres pour décider provisoirement que ce sera Julie si c'est une fille et Benoît si c'est un garçon. On a encore le temps de changer d'ici la naissance.

Afin que Stéphane puisse se rendre à ses rendez-vous, Faustine lui prête sa voiture, sous réserve qu'il l'amène à son travail, du mardi au vendredi. Étant donné que pendant l'hiver, les paysagistes terminent un peu plus tôt, Vincent passe récupérer la jeune femme une fois sur deux, en fin d'après-midi. La demi-heure de trajet est propice aux confidences. Vincent raconte, avec beaucoup de respect et de délicatesse, les différentes péripéties, parfois très drôles, parfois moins drôles, qu'il traverse avec les femmes qui croisent sa route. Faustine l'écoute avec d'autant plus d'intérêt qu'il apprécie ses conseils. Timide de nature et plutôt introverti, le jeune homme de trente-six ans dégage néanmoins une telle virilité que ces dames, moins farouches que lui, n'hésitent pas à faire les premiers pas, semblant reconnaître en lui l'homme idéal sous ses dehors de plantigrade. Faustine, qui a dû réprimer sévèrement ses pulsions de séductrice un soir qu'ils s'étaient retrouvés seuls dans un ascenseur,

en sait quelque chose. Heureusement, il n'y avait que deux étages.

Soyons sérieux ! Il n'est pas question de divorcer tous les deux ans. Faustine, malgré les aléas, tient toujours à faire ce qu'il faut pour que son mariage perdure. Mais il faut avouer que parfois… Allez, on se calme !

Pendant le mois de mars, les cartons s'empilent. Le déménagement est prévu pour le premier avril mais les actuels locataires laissent la jouissance du garage aux nouveaux venus afin d'y empiler leurs affaires. Faustine profite de n'être pas encore trop grosse pour en faire le maximum, malgré l'interdiction formelle des trois hommes. Entre deux travaux de force, les quatre amis s'offrent un restaurant, ou un cinéma. « Philadelphia » vient de sortir et suscite bien des polémiques. Le terrible sida reste une menace d'autant plus terrible que dans le fond, on n'en sait pas grand-chose, si ce n'est au travers des scandales du sang contaminé ou de la ciclosporine. Alors, lorsque Gilles se blesse malencontreusement au travail avec un verre de lunettes portées par un sidéen, c'est le drame. Il se renferme encore plus sur lui-même, se désinfecte cinquante fois par jour et fonce se faire tester. L'attente du résultat de la prise de sang est insupportable. Gilles, déjà hypocondriaque de nature, ne supporte pas le suspense. Il devient de plus en plus nerveux, de plus en plus désagréable. Enfin, au bout d'une interminable semaine, le diagnostic tombe : négatif. Le futur papa respire enfin, mais il a perdu plusieurs kilos et pris quelques cheveux blancs.

Pour se changer les idées, ils vont voir « L'étrange Noël de Monsieur Jack », le tout dernier Tim Burton. Vincent est féru de cinéma. Il a acquis, dès son enfance, une culture impressionnante dans ce domaine, et dans beaucoup d'autres d'ailleurs, ainsi que Faustine ne tarde pas à le découvrir. Leur ami n'a pas son pareil pour décrypter les films, lui expliquer clairement le message que le réalisateur a voulu faire passer. Il leur offre également, dans la foulée : « Carmina Burana » de Carl Orff qu'elle fait jouer en boucle, en prenant soin de baisser le son aux moments critiques afin de ne pas trop effrayer son bébé. Sa fille, devrait-elle dire, car l'échographie a parlé, ce sera une petite nana !

Printemps

Ouf ! Le dernier carton est rentré, tous les meubles y sont, il n'y a plus qu'à les remonter. C'est le gros module à dossiers suspendus, pesant une tonne, qui a été le plus difficile à caser dans le bureau. Vincent a emprunté la camionnette de son travail pour transporter les meubles. La maison, sur trois étages, comprend une immense cuisine jouxtant la pièce à vivre agrémentée d'une cheminée. Le plain-pied débouche sur un jardin privatif duquel ils ont une jolie vue sur des champs, un verger et une forêt au loin. Au premier étage, Faustine et Gilles disposent d'une grande chambre à coucher, d'une salle de bains et de deux petites chambres. L'une d'elles accueillera le bébé, l'autre servira de bureau. Stéphane et Vincent occupent le deuxième étage, leurs chambres sont en vis-à-vis, séparées par une douche-WC. L'ensemble, spacieux et pratique, respecte l'intimité de chacun.

Vincent a payé cher sa participation au déménagement. Quelques jours plus tard, il rentre à la maison en fin de matinée. Faustine est là, en train de ranger le contenu de quelques cartons. À la tête qu'il fait, elle sent de suite que quelque chose va mal,

très mal.

— Bonjour, toi. Qu’est-ce qu’il t’arrive ?

— J’ai un problème de dos. Je suis resté coincé en haut d’un arbre avec une tronçonneuse.

— Pourquoi ?

— Parce que mon dos s’est bloqué.

— Ben, dis donc, comment tu t’en es sorti ?

— Je m’étais encordé sous les épaules, heureusement. J’ai réussi à faire descendre la tronçonneuse, dans un premier temps, ensuite j’ai suivi, centimètre par centimètre. C’est Hassan qui m’a aidé.

— Le « youg », auquel ton patron refuse de fournir un équipement de sécurité, parce que c’est trop cher ?

— C’est cela même.

— C’est incroyable que chaque fois qu’il y a un travail dangereux à faire, il te dit d’envoyer Hassan. Sans harnais, c’est criminel. Les immigrés baltes sont tout autant maltraités que les Italiens autrefois !

— Et les Espagnols, et les Portugais et j’en passe. Le pire c’est qu’il ne refuse jamais d’y aller, lui. Malgré tout, c’est là qu’il faudrait prévenir l’inspection du travail.

— Sauf que si tu le fais, tu perds ton boulot.

— Et si ça se sait dans le milieu, je n’en retrouvai plus, sans compter que ça ne changera rien pour les autres.

— C’est tellement injuste et dégueulasse. On n’est que des esclaves pour ces gens-là.

— Ouais. En plus, Hassan se fait construire une maison pour ses vieux jours dans son pays. Il a un

emprunt sur le dos. Tout son fric y passe. Il ne peut pas se permettre de perdre son emploi, ce dont son employeur profite cyniquement. Quand tu penses que le pauvre bougre vit avec sa femme et leurs deux bébés, dans un studio insalubre à la place du Tunnel, tu vois où c’est ?

— Là où c’est tout sombre, brrrrr, j’aimerais pas avoir des enfants dans ces trous à rats. Quelle horreur !

— Tu l’as dit. Le midi, quand je le vois manger sa petite crêpe, ça me fait mal au cœur pour lui.

— Je veux bien le croire, surtout avec les travaux de force que vous faites. C’est pour ça que tu lui offres une assiette chaque fois que tu le peux ?

— Entre autres. Je l’ai aussi accompagné dans les bureaux de l’administration pour qu’il obtienne les subsides auxquels il a droit.

— T’es un chic type. Tu vas faire quoi maintenant ?

— Maintenant que j’arrive de nouveau à marcher, je vais aller chez mon toubib pour qu’il me mette à l’arrêt deux ou trois jours. J’ai besoin du papier pour le boulot.

— Sage décision, tu veux que je te conduise ?

— Non, ça va aller, merci. À tout de suite.

Quelques heures plus tard, le jeune homme revient.

— Voilà, c’est fait. J’ai le document. Il m’a dit que c’est moche mon dos. On dirait une énorme boursouflure.

— Mon pauvre. Va te reposer. Je t’apporterai ton repas.

— Non, non, je préfère manger à table, ça m’oblige à bouger un peu.

Les trois jours suivants, Vincent cherche toutes les solutions qui lui permettraient de mieux récupérer. Un lit plus dur peut-être en mettant une planche dessous ? Ou plus mou ? Rien ne l’aide. Il n’arrive plus à se lever, ou alors au prix d’efforts titanesques. Il a l’impression que sa colonne vertébrale cumule les hernies discales. Faustine le convainc de se reposer. Elle essaie de le chouchouter un peu, en tout bien tout honneur, sans s’attirer les foudres de Gilles qui n’apprécie pas trop qu’un autre soit plus à plaindre que lui. Afin d’éloigner sa femme, il décide de l’emmener faire du shopping. Il a vu que les berceaux étaient en promotion. Et si on allait acheter celui de Julie ? Après beaucoup de questionnements, le couple opte pour un ensemble lit et table à langer coordonnés. Le berceau est à l’ancienne, avec un voilage et des pieds à bascule. C’est un plaisir immense que de commencer à remplir les tiroirs des mille et une petites choses indispensables (ou pas) au nourrisson. Ils n’ont pas les moyens de faire beaucoup plus que d’acheter des langes en tissu, de minuscules maillots de corps et un ou deux pyjamas, mais après tout, la petite aura la chance de naître en juillet, il fera déjà bien chaud.

Au bureau, par contre, on ne voit pas d’un très bon œil ce ventre qui grossit. Les travaux qu’on confie à la future maman sont toujours plus assommants, les remarques acerbes se multiplient. Simultanément, Faustine vient d’apprendre qu’elle n’aura droit à aucune indemnité pour son accouchement de la part

de ses employeurs, car cela ne fait pas trois ans qu'elle travaille dans la société. C'est la responsable de sa protection juridique qui le lui a dit. Elle s'en plaint, une fois encore, auprès de Vincent.

— Ça m'écœure que la loi soit toujours du côté des riches !

— Normal, ce sont eux qui la font. En même temps, c'est pas toi qui payes la plus grosse cotisation, si ? Mets-toi à leur place, ce n'est pas rien de perdre un bon client !

— Certains jours, je n'apprécie pas ton humour, tu sais !

— Et si tu démissionnais ? C'est tout ce qu'ils attendent.

— Je sais que c'est ce qu'ils veulent, mais je n'en ai pas les moyens. Gilles a dû accepter un salaire inférieur chez Bodo puisqu'il ne pouvait amener de fonds propres. Sans le mien, on ne tournerait pas avec les deux voitures et le bateau. Mon très cher mari vient, en outre, de m'acheter une voiture neuve, alors que je ne lui avais rien demandé. Résultat : un gros leasing en plus du loyer. Mais même sans tout cela, si c'est moi qui démissionne, le chômage me pénalisera d'une bonne semaine de salaire.

— Je t'ai déjà dit que je peux t'aider pour ça.

La conversation est interrompue par l'arrivée de Stéphane, puis de Gilles. Faustine décide de voir si elle peut prendre quelques jours. Sûrement que sa gynéco va lui accorder cela. Le lendemain, Stéphane la conduit chez sa doctoresse chérie qui lui accorde, non sans trouver qu'elle fait beaucoup de cas pour peu de chose, un arrêt maladie de quinze jours. Ce

congé lui sera déduit de ceux auxquels elle aura droit cette année. Son congé maternité sera raccourci d'autant. Faustine est déçue, jamais elle n'aurait imaginé avoir affaire à une telle puriste. Pendant ces quinze jours néanmoins la future maman prend le temps de se reposer, puis d'arranger sa maison.

Après ses trois jours de pause, Vincent est retourné travailler, mais il souffre le martyre. Il a demandé à changer d'équipe, car il doit éviter les travaux de force. On l'a transféré à la jardinerie. Ce n'est pas mieux, il doit tout de même déplacer de lourds containers. Il tient le coup trois semaines avant d'être définitivement mis à l'arrêt. Lorsqu'il le revoit, le Dr Pithon ne fait aucun commentaire, il initie simplement une demande de rente d'invalidité. Il prescrit également des séances de physiothérapie qui, hélas, ne feront qu'aggraver les inflammations. Après quoi, ce sera la valse des médicaments à n'en plus finir. Le pauvre garçon n'a pas fini d'en voir ! En plus, il déteste parler de sa santé et se plaindre de ses bobos. Il a pris l'habitude de tout prendre sur lui. Lorsqu'il était enfant, sa mère, institutrice divorcée, ne pouvait pas se permettre d'absentéisme pour s'occuper de lui. Elle paniquait tellement quand il était malade qu'elle l'envoyait à l'école, même avec de la fièvre. Il a eu bien d'autres soucis de santé encore, petit garçon puis adolescent, et aucun n'a jamais été pris en compte, on trace la route, on ne s'écoute pas, point-barre.

Stéphane, lui, a plus de chance. Il travaille dehors, du matin au soir, dans les plantations ou les serres de l'ami AA qui l'a engagé. Il adore cela, bien que ce ne soit qu'un moment de transition. Il espère trouver

quelque chose dans le domaine de la musique dès que possible. Il est stabilisé et vit dans une maison qui peut accueillir ses enfants, grâce aux deux lits d'appoint dans la chambre de Julie, il récupère ses filles le plus souvent possible. Pas encore à cent pour cent puisque sa priorité est de trouver du boulot, mais assez souvent quand même. Étant donné qu'on n'a toujours aucune nouvelle de la maman des petites, il semble quasi certain que l'autorité parentale lui échoira. Son assistante sociale travaille à lui trouver un logement subventionné au travers du Fond Cantonal pour la Famille, il faut juste patienter quelques mois.

Gilles, de son côté, se plaît de plus en plus chez Bodo. Il lui arrive de retrouver un semblant d'équilibre. Parfois, Faustine lui rend visite lorsqu'elle se promène à Lausanne. Elle avait pris un temps partiel pour avoir congé le lundi en même temps que son mari et voilà qu'avec son nouveau boulot, il travaille six jours sur sept. Cela ne les empêche pas d'être fauchés en permanence, allez savoir pourquoi. Afin d'assainir leurs finances, ils convoquent leur assureur. Désormais la maison étant vendue, ils n'ont plus aucune raison de garder deux assurances vie et cinquante autres ajouts inutiles et coûteux. Le courtier fait la gueule. Si ses yeux étaient des mitraillettes, Faustine ne donnerait pas cher de sa vie. Finalement elle accepte – ô comme elle fait bien ! –, une assurance dentaire pour sa fille. Souscrite avant la naissance, on ne paie rien pendant les trois premières années, puis une somme modeste jusqu'à la majorité de l'enfant. En ces temps d'orthodontie systématique et d'appareillage dispendieux, cela

pourra éventuellement s’avérer judicieux. Faustine accepte également, du bout des lèvres, une assurance supplémentaire pour Julie, se disant qu’elle s’en débarrassera à la première occasion. Elle n’a pas très envie que le pauvre homme subisse un infarctus sur leur tapis, déjà qu’il semble au bord de l’apoplexie. C’est dur pour un assureur digne de ce nom de perdre la moitié d’un portefeuille d’un coup !

Au bout d’un mois, chaque chose a trouvé sa place dans la nouvelle maison. Les garçons ont bricolé leur chambre avec les moyens du bord. Stéphane a récupéré le vieux canapé-lit de maman, quant à Vincent, il a posé son matelas par terre et ses livres sur les deux étagères qu’il a pu récupérer de son ancien studio. Sous le velux, il a planté sa table à dessiner pivotante, son seul vrai trésor. Il est désormais temps d’explorer les environs. Chacun s’y emploie à sa manière.

La *Maison du blé et du pain*, à Échallens, est un endroit paradisiaque. Qu’on imagine ! Des boulangers travaillent devant vous à la confection de croissants, tresses, gâteaux, brioches et toutes sortes de pains. Rien que l’odeur, à cent mètres à la ronde, est un attrape-gourmands puissant. Vincent et Faustine se relaient pour fournir la maison. Stéphane et Gilles, tous deux filiformes, apprécient également les plateaux de fromages que Faustine et Vincent rapportent de la Ferme d’Échallens. Il ne faut pas leur en promettre, ce sont des estomacs sur pattes. Ils descendent en tout une bonne douzaine de fromages divers, roquefort, gruyères, tomes et autres chèvres, avec des pommes de terre en robe des champs. Le régal par excellence, même sans vin rouge.

Entre Vincent, trop perclus de douleurs pour conduire, et Faustine, dont la grossesse se précise, les quatre sortent un peu moins en séance et ont laissé tomber provisoirement les soirées spaghetti. Par contre, ils se font des sessions AA privées à domicile. Tout naturellement, ils déposent leurs soucis matériels et spirituels sur la table. Cela évite pas mal de frustrations et donc éloigne les risques de rechutes. À force de baigner dedans ils s'imprègnent des principes AA et s'en servent au quotidien. Sauf Gilles qui prétend avoir déjà tout compris. Et pour cause, sur les conseils de Monique, la future marraine de Julie qui trempe dans toutes les combines ésotériques possibles et imaginables, ils rencontrent un « lecteur d'auras » dont le cabinet est situé à Échallens. L'homme les reçoit dans un environnement adapté, bougies partout, parfum d'encens, et leur fait une lecture de leurs auras respectives. Faustine n'a jamais compris comment il s'y est pris, néanmoins, il en ressort que dans la hiérarchie spirituelle – de quoi ? – Gilles serait le « maître » et Faustine « l'élève ». Cela n'est malheureusement pas tombé dans l'oreille d'un sourd, et notre jeune homme, toujours aussi mégalomane, n'en rate désormais plus une pour manifester sa supériorité. Le jour où une énième remarque sarcastique exaspère Faustine plus que de coutume elle lui jette sa part de tarte aux abricots sur la poitrine au lieu de la poser dans son assiette. Elle avait commencé par viser la tête, comme dans les films de tartes à la crème, tant appréciés de ces messieurs, mais a préféré changer de trajectoire à la dernière seconde, se disant que l'humiliation publique, devant Stéphane et Vincent, serait trop

violente. Gilles, effectivement, n’a pas osé la frapper devant témoins, mais c’est tout juste. Il est parti fou de rage en hurlant :

— T’as de la chance de pas être un mec !

Le temps des confidences

Au cours de leurs soirées palabres à quatre, Faustine apprécie de plus en plus le sens pédagogique de Vincent. Ce garçon a une intelligence et un humanisme hors du commun. Ce que ces amies alcooliques des groupes AA ont bien compris d'ailleurs, sauf qu'elles sont en train de rencontrer un obstacle de taille : à l'instar de beaucoup de femmes, Vincent se prétend incapable de *baiser* sans être sincèrement amoureux. Et pour cela il faut du temps, beaucoup de temps, apprendre à connaître l'autre, cultiver l'amitié. L'homme voue à l'amour et à la fidélité une grande estime. Pour lui, *imaginer* faire l'amour à une femme mariée représente déjà un adultère. Faustine n'est pas tout à fait d'accord avec ce rigorisme, mais elle se garde bien de le spécifier. Subséquemment, jamais il ne sera l'homme d'un soir. Monique, Christine et Françoise cessent donc peu à peu de l'inviter, pour le plus grand bonheur de ses amis colocataires.

À Saint-Barthélémy, en arrêt maladie, Vincent se rend utile autant que son état de santé le permet. Il fait les courses, s'occupe du jardin, tond la pelouse quand il ne souffre pas trop, cuisine plus souvent qu'à son tour. À table, il est un comparse facile à vivre et

un convive attentif. Si c'est un autre qui cuisine, jamais il n'oublie de remercier pour le repas ou de complimenter celui ou celle qui l'a fait. Toujours d'une politesse exquise, il est à l'aise partout. Faustine est épatée de constater qu'il n'est jamais impressionné par la situation ou le titre d'un autre, quel que soit son niveau de fortune ou sa place dans la hiérarchie sociale. Il ne s'estime certainement pas inférieur à un Bill Gates ou au président de la Confédération helvétique. Pour lui, tous les humains se valent, noirs, blancs, jaunes, rouges, riches ou pauvres, point final.

Grâce à Stéphane et à Vincent, la future maman souffre beaucoup moins de sa solitude affective. C'est donc dans un environnement relativement paisible, si l'on excepte l'indifférence de plus en plus marquée de Gilles sur le plan sentimental, mais à ce stade elle s'en fiche un peu, que Faustine évolue pendant cette grossesse. Au bureau par contre, la situation s'envenime. On lui a collé un autre chef sur le dos, encore plus désagréable. Cette fois, le harcèlement moral devient flagrant. Presque tous les soirs, Faustine rentre à la maison en pleurant. Un jour, c'en est trop, Vincent explose :

— Pourquoi est-ce que tu ne démissionnes pas, à la fin ! Tu comptes leur offrir ton enfant sur un plateau ? C'est là qu'ils auront gagné. Ça t'avancera à quoi d'accoucher prématurément ? Moi je te la paie ta pénalité de chômage, je te l'ai déjà dit. Ce n'est que du fric, après tout, tu ne vas pas sacrifier ton bébé pour quelques billets bleus, non ?

Le discours est si violent qu'il provoque un électrochoc chez la jeune femme. Le soir même, elle

tape sa démission. C'est dit, dans un mois elle sera libre. L'arrivée de Julie étant prévue pour la mi-août, elle va pouvoir profiter pleinement de l'attente. Au bureau, on accepte sa lettre avec soulagement et un sourire en coin. Aussitôt les pressions s'atténuent. Faustine constate, une fois de plus, à quel point la perspective d'un changement permet de mieux supporter les contraintes du présent. La jeune femme va pouvoir terminer son mandat plus sereinement.

À la maison, les surprises s'accumulent. Vincent lui offre une tisanière pour son tilleul du soir, ainsi que la bande-son du film : *Le Professionnel,* qu'elle a entendue par hasard et dont elle a eu envie. Son ami ne perd pas une occasion de lui agrémenter la vie. En retour, elle l'invite quelquefois à participer au repas du dimanche chez les beaux-parents bien qu'il lui ait confié n'être pas très à l'aise dans ce milieu. Si d'aventure il leur fait le plaisir de sa présence, Faustine se sent plus heureuse, sans trop chercher à savoir exactement pourquoi. Un dimanche, il a dû quitter la table en catastrophe pour filer aux urgences dentaires à cause d'un abcès terriblement douloureux. Ce n'était plus pareil sans lui.

À l'occasion, ils sont retournés à Port Ripaille avec le bateau, Gilles, Faustine et lui. L'aller s'est très bien passé, le repas au restaurant du camping aussi, mais au retour, lorsque Gilles a arrêté le bateau au milieu du Léman pour faire la sieste au soleil le pauvre Vincent a souffert. Jouer les steaks, ce n'est pas son truc. Hormis ces petits détails, les choses se passent plutôt bien dans leur petite communauté. La période est dense en événements. Faustine travaille plus

qu’elle ne le voudrait entre les travaux que lui confie Monsieur G. et son travail chez Fearn. Le vingt-neuf juin, deux wagons contenant de l’épichlorhydrine déraillent en gare de Lausanne à cause d’une erreur d’aiguillage. On évacue plus d’un millier d’habitants qui logent sous la gare, dont André, le beau-père de Faustine. Le téléphone chauffe entre le boulevard de Grancy et Saint-Barthélémy, mais bientôt tout rentre dans l’ordre.

Le trente juin au soir, Faustine quitte le Cabinet Fearn sans regret aucun. Elle est enfin libre, quel bonheur ! Après s’être inscrite au chômage, elle pourra se consacrer entièrement à sa petite personne. Au menu : chaise longue et lecture. Gilles, impressionné par la taille de son abdomen, la photographie sous toutes les coutures, pendant que Vincent plante des tomates et des salades dans leur petit jardin potager. Leur ami jardinier a également trouvé une vieille roue de chariot dans laquelle il compte disposer différentes plantes aromatiques. Le temps reste au beau, cela incite Gilles à sortir de sa coquille pour le plus grand bonheur de sa femme. Il semble enfin se prendre au jeu de la paternité. Mais à la tombée de la nuit, ses angoisses le reprennent ; il s’enroule dans sa couette, comme une saucisse de Vienne dans une demi-baguette, et transpire tout ce qu’il peut. Au matin, son linge de lit est trempé. Si on lui demande ce qu’il a, il hurle : *j’ai peur !* mais il refuse toute aide extérieure. Exactement le compagnon qu’il faut à une femme enceinte et fragilisée. Faustine ne cherche même plus à comprendre. Elle est lasse de tout ce cirque qui l’empêche de se consacrer sereinement à son bébé et

qui ne se justifierait que par une rechute d'alcool. Or, elle a beau chercher partout, elle ne trouve aucune preuve de délit. Exacerbée par l'attitude hystérique de son mari, elle clame qu'il y a une gonzesse de trop dans son foyer et que ce n'est pas elle. Un jour, elle lui pose carrément la question qui tue :

— Est-ce que oui ou non, tu préfères les hommes ? en lui assurant qu'il n'y a pas de honte à cela, que c'est arrivé à bien d'autres, réponds-moi franchement, je comprendrai, au moins je saurai ce qu'il en est. Mais le déni est bien trop puissant. Jamais Gilles n'admettra quoi que ce soit.

Heureusement, il y a Vincent. Lorsqu'il est là, le jeune homme n'a pas son pareil pour la distraire. Mais il fréquente beaucoup le vidéo club d'Échallens depuis quelque temps. Et pas seulement à cause des films. Il y a là-bas une petite brune qui lui a tapé dans l'œil. Il en est encore au stade de l'observation, et déjà on sent l'électricité dans l'air quand il s'en approche. Nonobstant ce détail, il choisit quantité de bons films et étoffe la culture cinématographique de ses amis avec ses découvertes. *Wolf* pour commencer, avec la merveilleuse Michèle Pfeiffer et le sulfureux Jack Nicholson. Il y aura ensuite, sorti cette année-là également : *The Crying game* avec un Stephen Rea au mieux de sa forme, quant à *Gilbert Grape*, Vincent emmènera carrément Faustine le voir au cinéma, par un délicieux après-midi de pluie.

Il ne pleut pas le jour où Vincent invite sa propre mère et Faustine au restaurant chinois. La jeune femme fait alors connaissance avec cette dame de soixante-sept ans, retraitée de l'éducation nationale depuis douze ans déjà. Dans la voiture, lorsque

Faustine ose, puisque c'est de circonstance, évoquer la Chine qu'elle a visitée en 1987, elle comprend tout de suite qu'il n'y a pas de partage possible avec l'institutrice. Cette dernière a tout vu, tout entendu, tout visité, tout exploré, depuis des années qu'elle parcourt le globe. Faustine n'insiste pas. Elle se tait, écoute, approuve, comme avec ses parents. La dame est malgré tout intéressante, mis à part le fait qu'elle tient le crachoir dans discontinuer et en dépit d'une voix criarde à la limite du supportable.

Désormais femme au foyer la future maman s'organise. Elle arrange les événements, obligations, tâches, toujours à sa façon. À l'aide de listes plus ou moins longues et fournies, elle gère, coordonne, administre. Vincent la voit venir le matin avec ses gros sabots. Il se marre. Faustine se lance avec diplomatie :

— Dis, Vincent…

Ce dernier jette un coup d'œil aux listes posées devant Faustine.

— Hum, tu as des projets pour moi, c'est ça ?

— Comment t'as deviné ?

— Ha, ha. Viens, là, que je t'explique. On va commencer par prendre un bon café, une clope, et tu vas me raconter tout ça tranquillement. S'ensuit une négociation animée où l'une défend ses devoirs de ménagère tandis que l'autre défend sa liberté, son indépendance et sa santé. Le tout entrecoupé de grands éclats de rire.

Faustine ne voit pas le temps passer. Son ami lui raconte sa vie, son enfance au milieu des bois, ses vacances chez ses grands-parents. Sa rencontre avec

sa première femme à l'âge de quinze ans. Marié à dix-huit ans, divorcé à vingt-quatre, il parle de maltraitance dans sa petite enfance, de solitude, de l'incompréhension de ses proches, mère et frère. Il évoque également ses grands-parents qui l'ont élevé en partie et qui lui ont prodigué tendresse et amour. Faustine, pour lui comme pour elle, pense au vilain petit canard, tant il y a de similitudes dans leurs parcours. Parallèlement, il reconnaît avoir pris goût à la peinture et au dessin en lisant une toute vieille bible enluminée, alors qu'il devait attendre sans faire de bruit que sa mère se réveille le dimanche matin. Il affirme lui devoir son attirance pour les arts, d'autant qu'elle était férue de peinture et de musique. Il a peu connu son père, sa mère l'ayant rejeté à sa naissance, et vécu par rapport à lui des cas de conflits de loyauté épouvantables. Au cours des semaines qui suivent, il se raconte de plus en plus, répond aux questions de Faustine en toute honnêteté. Celle-ci est aux anges, elle qui s'est toujours intéressée à « l'humain ». Elle éprouve autant d'empathie que de sympathie, mais ce n'est pas sans conséquences, car elle ne parvient désormais plus à considérer les êtres qui ont blessé son ami sans arrière-pensées négatives. Vincent éprouve toujours un sentiment de tendresse vis-à-vis de sa première épouse, bien qu'il ne la revoie plus. Par contre, en ce qui concerne la seconde, la chanson n'est pas la même. Il raconte à Faustine les détails de leur rupture. Et surtout le moment charnière, le choix, la décision prise à l'arraché, ce point de non-retour qui a tout fait basculer. Il a senti la situation déraper, vu la machine s'emballer et réalisé qu'il ne pouvait plus rien faire pour l'arrêter. Faustine comprend. Elle

aussi a fait des choix, vécu ce sentiment de dérapage et pris des décisions qui ont bouleversé sa vie. Elle ne peut que compatir.

Faustine aimerait bien trouver une idée originale pour le faire-part de naissance. Elle a toujours gardé celui de son amie Sylvie : On pavoise chez les Roynette. Antoine est né, le…, etc. C'est en attendant devant la porte de la gynéco que l'idée jaillit. Elle a trouvé ! Puisqu'ils sont tellement branchés cinéma, elle va présenter sa fille à l'instar d'une comédie musicale. Elle demandera à Vincent de bien vouloir lui dessiner la carte, elle se charge de l'intérieur. Elle griffonne sur un bout de papier un texte :

Les Artistes Associés
présentent
JULIE
dans
Une nouvelle étoile est née

à la Maternité du CHUV
le… juilletà… heure
Avec :
Julie Elle-même
Faustine La mère
Gilles Le père
Stéphane L'oncle
Monique La marraine
Vincent Le parrain

Suivent les grands-parents des deux bords. À ce

moment-là, Vincent rejoint Faustine dans son bureau et ensemble ils continuent :

Distribution des rôles : Dieu
Mise en Scène : Marie-Madeleine Z, gynéco
Script : Mme R., sage-femme
Sponsorisé par : Assurances vieillesse, invalidité, chômage.
Musique : Symphonie du Nouveau Monde.
Costumes : Pampers.
Décors : Ville de Lausanne.

Jamais on n'a autant ri à Saint-Barthélémy. Quant au soleil à visage de bébé, que Vincent peint à l'aquarelle pour illustrer le faire-part, il est tout simplement superbe.

Un soir de juillet, Vincent emmène les trois autres dans un petit restaurant situé à Préverenge, au bord du Léman. Il paraît qu'on y déguste des grillades extraordinaires. Faustine, un mètre soixante-quatre, entre en tête dans le restaurant, précédée par son ventre proéminent, suivie par Stéphane, un mètre soixante-cinq, puis Vincent, un mètre quatre-vingts et enfin Gilles, un mètre nonante-deux. Le spectacle est hilarant, Faustine ne l'oubliera jamais.

Jeudi vingt et un juillet, Faustine ne se sent pas très bien. Pourtant, en principe le terme est dans trois semaines. En fin d'après-midi, elle pense perdre les eaux. Elle appelle l'hôpital. On lui dit qu'elle peut venir si elle pense que c'est le moment. Gilles travaille. Vincent est là. Faustine va chercher sa petite valise, et ils partent pour le CHUV. Devant la grande porte tournante, Faustine frissonne. Pas de froid mais

d'appréhension. Vincent lui prend la main et l'entraîne à l'intérieur. Ils se renseignent quant à l'étage. Faustine est déjà venue visiter les lieux avec Gilles, mais c'était il y a longtemps, elle a oublié où se trouve la maternité. Quand ils arrivent sur les lieux, l'infirmière effectue la prise en charge. Elle demande à Vincent :

— Vous êtes le père ?

— Non.

— Alors je suis désolée, vous ne pouvez pas entrer ici. Vous venez avec moi, madame ?

— Oui. Au revoir Vincent, à demain !

— Au revoir Faustine, bon courage !

Tous deux ont les yeux humides. Une page se tourne ?

L’heure de vérité

Dans un premier temps, Faustine est seule dans sa chambre de la maternité. Ironiquement, grâce à Vincent, elle se sent fraîche et dispose. En effet, le jeune homme a passé les dernières semaines à revisiter les films d’horreur proposés par la vidéothèque. Ce qui fait qu’entre *Les Revenants*, *Le Retour des morts vivants*, *Massacre à la Tronçonneuse*, *Freddy les griffes de la nuit*, Faustine a eu son compte de sommeil vu qu’elle montait se coucher dès l’apparition des premières gouttes de sang, afin de ne pas traumatiser son bébé.

Maintenant, elle est là qui attend, incapable de lire. Dans son corps les hormones jouent au billard alors que dans sa tête les pensées contradictoires se bousculent. Il lui arrive la plus belle chose du monde, mais elle n’arrive pas à se sentir joyeuse, ni satisfaite, ni sereine. Parce qu’elle sent que son mariage est en train de foirer, qu’elle a fait une connerie monumentale avec son obstination de vouloir à tout prix un bébé, que maintenant elle s’éloigne du père de son enfant. Et que si ça se trouve, elle est amoureuse d’un autre. Elle se sent complètement coincée. Quel gâchis !

C’est à ce moment-là que les infirmières amènent

une autre parturiente. Une pauvre petite chose étrangère, terriblement angoissée dont il semblerait que c'est le premier enfant. Faustine n'arrive pas à la rassurer, car elle ne parle pas l'espagnol. Heureusement, la maman arrive et calme sa fille jusqu'aux petites heures du matin.

Gilles passe voir Faustine après le travail. Suite à sa première petite contraction, la jeune femme n'a plus rien senti. Était-ce une fausse alerte ? Son mari repart après lui avoir souhaité bon courage. Rien d'autre. Ni qu'il est fier d'elle, ni qu'il est content d'être bientôt papa. Seulement qu'il reviendra dès que l'accouchement aura commencé, en attendant, il doit dormir un peu.

Pour elle, entre ses pensées et les gémissements de sa voisine, la lumière et le bruit, pas moyen de dormir. Au petit matin, l'infirmière lui apporte un médicament supposé accélérer le mouvement. Vers midi les contractions se précisent. C'est le moment choisi par certaines pour lui téléphoner. Maman, très brièvement, pour commencer, puis la future marraine qui se prend un hurlement dans les oreilles. Vers treize heures on la descend en salle de travail.

Faustine s'exprime avec la régularité d'un métronome. Gilles arrive en courant, demande ce qu'il peut faire. On lui fournit un gant de toilette pour éponger sa femme et on lui explique comment lui masser le dos. Dans un coin, l'anesthésiste prépare tranquillement son matériel lorsque soudain la poche des eaux se perce en même temps que Faustine hurle :

— Bébé poooooooouuuuuussssse ! Il veut sortir !

Aussitôt, tous s’agitent dans la pièce. Le pauvre anesthésiste se retrouve collé au mur, infirmière et sage-femme prennent le relais et, en moins de dix minutes, la petite Julie jaillit comme une fleur. À treize heures vingt-cinq exactement. Elle a l’air bien gironde, avec ses trois kilos trois cent soixante grammes et sans un pli pour dire qu’elle est née avec trois semaines d’avance. On la pose cinq minutes sur le ventre de sa maman, qu’elles puissent faire connaissance, Faustine pleure et rit à la fois, défilent les années, les souffrances, les attentes, les frustrations, oubliées en un instant par la magie de cette nouvelle merveille du monde, tant espérée et si bienvenue. Sa fille, enfin ! Débordante de bonheur, elle la regarde sans se lasser, compte les doigts de mains, de pieds, caresse le joli duvet blond. Pendant que la sage-femme en termine avec le placenta, Gilles emporte sa fille vers la baignoire afin de la laver et la réchauffer. Peu après, Faustine blague avec la jeune interne chargée de la couture. Sitôt qu’elle est recousue, sous anesthésie cette fois (quelle différence avec les pratiques américaines !), elle se lève, enfile sa robe de chambre, ses pantoufles, et se dirige vers la cafétéria. Les médecins s’occupent de Julie, elle la retrouvera plus tard, dans leur chambre. Faustine a bien travaillé, elle a terriblement besoin d’une cigarette. Elle rejoint la tablée où l’attendent déjà Gilles, marraine Monique, avec la gourmette de naissance, ainsi que sa belle-mère, accompagnée d’un énorme bouquet de fleurs. Sa propre mère travaillant, elle ne peut pas s’absenter, supputant à raison que sa fille aura bien assez de monde autour d’elle. De fait,

Stéphane et Vincent arrivent fissa, en droite ligne de Préverenge où ils ont déjeuné ensemble. Tout ce petit monde boit et fume en papotant gaiement. Au bout d'une demi-heure, Faustine commence à ressentir la fatigue. Elle salue à la ronde et se retire dans sa chambre. Sa fille est déjà là, dormant tranquillement dans son berceau, juste à côté du lit de sa maman. Maintenant que le plus gros est passé, la jeune maman éprouve soudain une immense tristesse. Un effet boomerang si violent, que pendant une micro-seconde elle doit lutter de toutes ses forces contre une pulsion soudaine, irrépressible, lui intimant de jeter son bébé par la fenêtre. Une vague de désespoir atroce l'envahit, dont elle ne comprend pas la raison, elle ferme les yeux, s'apprête à mourir. Heureusement, Vincent, Gilles et Stéphane surgissent, entourent son lit, la distraient et les prennent en photo sa fille et elle. Ils n'ont rien remarqué de son malaise. Les nuages noirs s'effacent bien vite, laissant la place à la joie et à l'amour.

Dans la chambre, une autre maman trône sur son lit, un enfançon dans les bras. Face à elle, contre le mur, sont alignés quatre messieurs manifestement musulmans. De temps à autre, l'un d'eux se lève et s'en va fumer dehors. Faustine, lorsqu'elle doit passer pour se rendre aux toilettes, avec sa chemise ouverte dans le dos, est affreusement gênée par tous ces regards. Pour l'instant Julie dort, mais quand elle aura faim, va-t-elle devoir l'allaiter devant tous ces voyeurs ? Il n'y a pas de rideau de séparation. En fin d'après-midi, le va-et-vient perdurant, Faustine confie son embarras à une infirmière. Réalisant soudain la situation, celle-ci prend immédiatement les mesures

nécessaires. En moins de cinq minutes Faustine et Julie sont transférées dans une autre chambre. Quel soulagement !

Repos, allaitement, visites, les heures passent vite. Le deuxième jour, tranquillement assise, la clope au bec, dans les toilettes publiques du bout du couloir, elle entend, à travers la bouche d'aération, un hurlement à faire se dresser les cheveux sur la tête. Ce cri de femme dans les douleurs de l'accouchement ressemble tellement au sien qu'elle se prend à trembler. Elle ne fume plus jusqu'au soir, quand elle descend à la cafétéria, vide à cette heure tardive, sauf pour un concierge solitaire avec lequel elle refait le monde. Puis elle remonte vers son bébé, heureuse à l'idée de rentrer avec elle le lendemain.

C'est Gilles qui vient les chercher. Bodo lui a donné congé pour la journée. À la maison, la première chose que remarque Faustine c'est le magnifique avocatier cultivé par Vincent, installé sur la commode de l'entrée. Mais ce n'est pas tout : le jour même de la naissance de Julie, Vincent a planté un tulipier dans le jardin. C'est un arbre magnifique qui deviendra immense si on lui en donne le temps.

Faustine s'installe très vite dans son rôle de maman. Au début, Gilles se prend au jeu également. Ils sortent souvent avec leur « nouvelle-née » et la présentent aussi bien aux AA qu'aux marins du Club nautique, ainsi qu'à la famille élargie. Faustine a envoyé les faire-part, le couple a été arrosé de cadeaux, puis la vie a repris. Gilles s'est à nouveau refermé sur lui-même. Il travaille du lundi au samedi, participe aux travaux culinaires puis s'écrase devant la télévision avant de monter s'enrouler dans sa

couette. Il regarde à peine sa fille, ne la prend jamais dans les bras, ne pose aucune question à Faustine bien qu'il semble heureux d'être là. De temps en temps, il prend une photo, histoire d'ancrer la réalité dans sa vie, mais on dirait qu'il a perdu son moteur. Ou alors il a rechuté. Mais Faustine a beau continuer à chercher, elle ne trouve aucune preuve d'une éventuelle reprise de boisson. Quand ? Où ? Comment ? Le mystère reste entier. C'est épouvantable de sentir qu'il y a anguille sous roche sans pouvoir le prouver. Faustine déprime. L'avenir lui fait peur.

Vincent, de son côté, est heureux. Son frère lui a donné l'adresse d'une école d'arts nouvellement ouverte en Valais. Il décide d'aller voir les dirigeants. Au retour, il paraît conquis. L'un des deux directeurs n'est autre que Grzegorz Rosiński, le « père » et dessinateur de la bande dessinée Thorgal. Vincent doit présenter des travaux achevés, ce qu'il fait la semaine suivante. Bien entendu, il est pris haut la main. Les cours commencent en septembre. Deux heures de route pour aller, autant pour revenir, cela semble énorme à Faustine mais Vincent pense que c'est possible, malgré les douleurs.

Pendant que Julie dort, Faustine reprend son travail pour Monsieur G. Dès son retour du CHUV, il lui a donné deux livres à taper dans un délai très restreint. Faustine fait de son mieux, mais s'occuper de la maison, du bébé qui ne fait pas encore ses nuits à côté de ce travail supplémentaire devient vite impossible. Elle préfère renoncer à ce mandat et renvoie le tout, sachant que Monsieur G. a engagé un stagiaire parfaitement apte à la remplacer.

Évidemment, le stagiaire est beaucoup plus cher que Faustine, Monsieur G. est furax et le manifeste par un coup de fil cinglant. Faustine perd un bon client, mais tant pis, c'était ça ou les migraines à répétition dues au stress.

Au mois d'août, on reste à la maison. Gilles, qui n'aura pas de vacances cette année, aurait bien aimé faire un peu de bateau, mais avec un nourrisson, ce n'est pas possible. Stéphane s'occupe de ses filles et la santé de Vincent ne lui permet pas de folies. Malgré tout, la maisonnée n'hésite pas à faire la fête chaque fois que c'est possible. Le premier août, on célèbre à la fois l'anniversaire de maman et la fête nationale suisse. Le quinze c'est au tour de Faustine de fêter ses trente-huit ans. Pour l'occasion, Vincent lui offre une aquarelle – une femme, emmaillotée dans des bandelettes en train de tomber – le tableau est tellement significatif de ce que Faustine est en train de vivre qu'il la fait pleurer. De fait, il expose sa renaissance au monde. Gilles se montre très jaloux, son cadeau semble si fade à côté. Vincent s'en veut d'avoir été maladroit, mais le mal est fait.

Dans le courant du mois, Julie se met à pleurer tous les soirs de vingt à vingt-deux heures. Cela dure quinze jours. Faustine ne sait plus à quel Saint se vouer. Elle ne trouve d'aide nulle part. Ni chez sa mère qui a tout oublié, encore moins chez sa belle-mère ou la marraine. Faustine pense que sa fille a faim et décide d'allaiter à la demande, ce qui ne change rien au final. Elle est au bord de la crise de nerfs quand Vincent lui propose d'ouvrir un cahier de tétées. Avec des horaires fixes, quatorze, dix-huit, vingt-deux, quatre, six, dix : au début six tétées par

vingt-quatre heures, puis cinq lorsque Julie fera ses nuits. Elle pourra aussi noter dans son carnet l'évolution du poids de son enfant et tout son suivi médical. Julie ayant une fâcheuse tendance à régurgiter son lait, il n'est pas possible de savoir exactement ce qu'elle a bu, aussi Faustine a loué un pèse-bébé à la pharmacie. Très vite, les conseils de Vincent payent.

Julie trouve son rythme, la vie à la maison devient beaucoup plus agréable. Vincent va commencer son école à mi-septembre, mais avant cela il lui reste beaucoup de temps libre. Tous les matins, Faustine et lui commencent par vider une bonne cafetière en fumant force cigarettes. Ils regardent des séries télé *Wycliff* ou *Barnaby* sans jamais s'arrêter de parler. Toute leur vie y passe, toutes leurs erreurs, leurs rares réussites, leurs expériences. Vincent s'intéresse à tout. Il sait tellement de choses que sa conversation est passionnante. L'après-midi, après la tétée de quatorze heures, ils sortent la poussette et promènent Julie dans les environs. La petite profite du bon air et du soleil pendant que Vincent nomme à Faustine toutes les plantes qui bordent les chemins et les champs. Il en connaît deux mille, c'est dire. Faustine trouve extraordinaire de pouvoir s'ouvrir ainsi à la nature. L'herbe n'est plus de l'herbe, c'est du millepertuis, de la reine des prés, de la sauge, de la pulsatille, de l'achillée millefeuille ou du plantain. Tout un monde à découvrir.

Fin août, Stéphane déménage dans son propre appartement et récupère ses filles. Les services sociaux le paient pour s'occuper d'elles, n'est-ce pas formidable ? Peu à peu, il donnera des cours de

musique, puis il développera des stages d'initiation musicale tout en jouant dans des orchestres. Faustine est très fière de son frère qui s'en sort bien après toutes ces années de galère.

De son côté à elle, ce n'est pas la joie. Elle craint le départ de Vincent à l'EPAC (École professionnelle d'art contemporain), à l'autre bout du Canton. Elle va se retrouver seule avec Julie et sait d'ores et déjà qu'elle ne peut pas compter sur Gilles. La preuve : l'autre jour, elle les a laissés seuls pendant deux heures, pour la première fois. Elle a demandé à son mari de faire boire un jus de fruit au bébé à quinze heures puis de lui réchauffer son biberon pour seize heures. Lorsqu'elle est rentrée, à dix-sept heures, sa fille hurlait dans son berceau, le jus d'orange bouillait dans la casserole et le lait était toujours au frigo. Son mari, bras croisés, regardait la télévision, juste à côté du bébé dont la couche débordait.

En septembre, comme prévu, Vincent commence l'école. Il quitte la maison de dix-sept heures à deux heures du matin, trois jours par semaine. Leurs matinées sont identiques, seules certaines soirées sont différentes. Un samedi matin, le jeune homme lit à la cuisine lorsque Faustine descend de sa chambre.

— Qu'est-ce que tu lis ?

— Une nouvelle de *Stevenson*, l'auteur de *L'Île au Trésor,* tu connais ? Ça s'appelle *Olalla des Montagnes*.

— C'est bien ?

— C'est une histoire d'amour. Je te le prêterai quand je l'aurai lu si ça t'intéresse. Je sors faire une course, tu as besoin de quelque chose ?

— Non, merci, j'ai tout ce qu'il me faut.

Sitôt que Vincent a le dos tourné, Faustine, curieuse, s'empare du bouquin. Elle survole quelques pages, s'arrête, fascinée. Ce qu'elle a sous les yeux n'est rien d'autre que la preuve irréfutable que Vincent est amoureux d'elle. Il semble totalement l'ignorer, mais si elle s'identifie au personnage d'*Olalla*, tout correspond. La gentillesse, la prévenance, la tolérance, son attitude générale depuis qu'ils se connaissent… Faustine en est bouleversée au point d'en tomber assise par terre. La prise de conscience est violente. D'autant qu'elle réalise dans le même temps l'ampleur de son propre attachement pour cet homme. Ils sont faits l'un pour l'autre, c'est inéluctable. Comment a-t-elle pu passer à côté ? Elle s'est donné beaucoup de mal pour occulter ce qui ressort maintenant comme une évidence ; ce qui va chambouler sa vie et celle de sa fille, car elle sait déjà qu'elle fera tout pour accéder au bonheur.

Aussitôt qu'il passe la porte, elle l'interpelle et lui pose la question qui lui brûle les lèvres :

— Vincent, si les circonstances avaient été différentes, m'aurais-tu aimée ?

Et lui, après un court temps d'éternité, de répondre tout simplement :

— Oui.

Épilogue

Puis il sort de la maison, comme s'il avait le diable aux fesses. C'est à n'y rien comprendre, où sont passés les violons ? Lorsqu'il revient, il lâche sobrement :

— Je suis allé changer mes essuie-glaces, j'avais besoin d'y voir plus clair.

Faustine rit. C'est tout lui, ça !

Quand elle déclare qu'elle va quitter Gilles, mille fois Vincent lui demande :

— Tu es sûre, absolument sûre, de vouloir quitter ton mari ?

— Oui, j'en suis sûre. J'ai bien réfléchi. Je suis certaine désormais que rien ne pourra le changer. Hier encore, j'ai trouvé des bouteilles vides à demi enterrées dans le jardin. Tu sais, je l'ai épousé sur un coup de panique. L'horloge tournait. Je vieillissais. Et puis, on m'a tellement fait comprendre…

— Qui, on ?

— Maxime, la société, les médias, ma famille… On m'a tellement fait croire qu'il n'y aura pas de seconde chance ; et moi, moi je voulais un bébé à tout prix, c'était devenu une obsession, ça prenait toute la place. Je n'ai pas réfléchi, j'ai foncé sur la première opportunité, et c'était lui. Ça aurait pu bien se passer,

tu sais, s'il n'y avait pas eu l'alcool, malheureusement ç'a tourné au gâchis, même si nous avons tout essayé pour tenter un sauvetage, tu te souviens ?

— C'est vrai que je me suis beaucoup impliqué là aussi. Alors puisque tu es sûre de toi, nous allons partir ensemble. Nous ferons les choses le plus proprement possible bien sûr, mais il faut que tu sois consciente que nous allons devenir des parias. Nos familles vont nous rejeter, nous honnir parfois. Sauras-tu le supporter ?

— Même pas peur. Et Julie ? Je ne m'en séparerai jam…

— Je ne vous imagine pas l'une sans l'autre.

— Ça ne sera pas facile. Mais je sais que nous serons heureux.

— D'autant que je ne suis pas un cadeau. Malade, fauché, couvert de dettes. Impossible de prédire si je pourrai gagner ma vie à nouveau un jour.

— Même ainsi, tu es plus solide que moi. Surtout, maintenant, je sais que je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime.

Dès qu'elle le peut, Faustine prend son courage à deux mains pour une grande explication avec Gilles. Elle parle sans discontinuer pendant deux longues heures, défendant ses arguments point par point. Au final, elle a l'impression que Gilles est presque soulagé de cette rupture, même si son orgueil lui interdit encore d'en convenir.

Vincent et Faustine entament leur vie commune, un mois plus tard. Ensemble, vent debout, ils traversent les remous de la vie. Grâce à l'humour de

Vincent, au pragmatisme de Faustine, ils ne s’en tirent pas trop mal. Faustine apprend le secret du contentement, Vincent sait désormais qu’on ne peut pas tout contrôler.

En octobre 2022 ils célébreront leurs noces d’acajou.

FIN

La suite des aventures de Vincent et Faustine a été éditée sous le titre : « Comme si le soleil brillait partout », la suite de la suite est en train de s’écrire… sur la trame de leur vie.

Table des matières